# BAUDELAIRE

## *devant ses contemporains*

---

Textes recueillis et publiés par

**W. T. BANDY et CLAUDE PICHOIS**

EDITIONS DU ROCHER

# BAUDELAIRE

## *devant ses contemporains*

**Textes recueillis et publiés par**
**W. T. BANDY et CLAUDE PICHOIS**

ÉDITIONS DU ROCHER
28, Rue Comte Félix-Gastaldi
MONACO

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/baudelaire0000wtba

# INTRODUCTION

« Défiez-vous des gens qui ont connu Baudelaire... », écrivait Théodore de Banville dans une de ses *Lettres chimériques* (1), celle qu'il adressait à Paul Bourget. Défiez-vous des gens qui ont connu Baudelaire..., défiez-vous donc de Banville qui a recréé Baudelaire à son image. Et défiez-vous aussi des gens qui n'ont pas connu Baudelaire et qui chaque jour l'inventent. Défiez-vous de tout le monde. Mais, quand vous serez bien sur vos gardes, rappelez-vous ce mot d'Hippolyte Castille, écho de la célèbre boutade de Banville sur Shakespeare : « Ce Baudelaire est une pierre de touche : il déplaît invariablement à tous les imbéciles. » (2)

Sans faire appel au plus notoire d'entre eux qui, il y a peu, parodiait involontairement la réponse de Viennet au candidat Baudelaire (3) et déclarait : « Je ne connais que quatre grands poètes français au XIX<sup>e</sup> siècle : Lamartine, Hugo, Vigny et Musset », avouons que nous en produisons une belle brochette :

---

(1) Paris, Charpentier, 1885, p. 279 (à propos des poèmes apocryphes).

(2) CHARLES BAUDELAIRE, *Souvenirs — Correspondances*, Paris, Pincebourde, 1872, p. 2, où l'auteur de cette formule percutante est seulement nommé : « un de nos illustres ». C'est l'exemplaire personnel de Poulet-Malassis (actuellement conservé à la Collection Spoelberch de Lovenjoul) qui nous livre le nom de Castille.

(3) Voir page 185.

les naïfs, les fielleux, les fats, tous ces « tortus », tous ces « hébétés » que « Le Rebelle » se refusait à aimer. A s'en tenir aux témoins intelligents, aux compréhensifs du moins, le livre se fût clos bien vite, après quelques pages de Champfleury, de Toubin, de Nadar et d'Asselineau.

Grand était le risque de céder à la facilité, de reproduire trop de textes trop connus ; grande aussi, la tentation de s'adonner à la passionnante exhumation d'articles, d'entrefilets méconnus. Entre les uns et les autres, nous avons essayé de maintenir un équilibre souvent menacé.

Le choix posait des problèmes délicats, car des dix mille fiches de bibliographie qu'avec un zèle inlassable W. T. Bandy est parvenu à réunir et dont, en attendant la publication de son répertoire, il a donné une première transcription (1), — bon nombre mentionnent des articles dus à des contemporains. Un principe nous a guidés : seuls ont été admis les témoignages qui concernent l'homme ; les comptes rendus, les analyses littéraires, les appréciations critiques ont été éliminés, comme les textes qui concernaient le procès de 1857, lequel fut fait à l'auteur, non à l'homme (2).

---

(1) W. T. Bandy, *Répertoire des Ecrits sur Baudelaire,* Madison, 1953 ; tiré à cinquante exemplaires ronéotypés. Ce répertoire recense 5.209 livres, articles, études, comptes rendus, etc...

(2) Ces textes ont d'ailleurs été plusieurs fois produits : dans *Les Fleurs du Mal* procurées par J. Crépet (Conard), dans les Documents de l'édition des *Œuvres complètes* de Baudelaire au Club du Meilleur Livre (tome II) ; enfin dans un article de M. Pierre Flottes *(Revue des Sciences humaines,* Numéro spécial consacré à Baudelaire, janvier-mars 1957).

Regarder écrire ceux qui avaient regardé vivre Baudelaire, telle fut donc notre loi.

Nous voudrions que cette mosaïque — parmi d'autres que nous eussions pu composer — servît d'argument contre la thèse d'un Baudelaire ignoré de ses contemporains, fantôme diaphane qui ne sut arrêter de frivoles regards. On devine d'où vient cette thèse, qu'on l'applique à Baudelaire ou à Stendhal : de cette flatteuse conviction que soi vivant cette grande figure ne fût point passée inaperçue. Mais après Vespuce il n'y a pas trop de mal à découvrir l'Amérique, — et que chacun conserve ses regrets et ses tendresses inassouvies pour le futur auteur des *Fleurs du Mal* qui aujourd'hui peut-être nous côtoie, baye à la gloire, et crève de faim.

On nous dira que ce Baudelaire que nous montrons n'est pas le vrai Baudelaire, que c'est une apparence seulement, et désagréable. Certes, si l'on nous renvoie à la lecture de l'œuvre. Nous la relirons avec délice, en silence, tandis que d'autres moins sages la prolongeront en d'interminables commentaires. Et autant de critiques, autant de vrais Baudelaires. Un peu d'indulgence, donc, pour le nôtre, c'est-à-dire pour cette image moyenne dont les témoignages divers des contemporains dessinent les traits principaux.

Cette rude écorce d'un Baudelaire agaçant, agacé, cassant, brutal, c'est encore une sécrétion du poète, une œuvre, une œuvre saine et virile à un moment où le « stupide dix-neuvième siècle » nageait dans les eaux grasses d'un sentimentalisme hypocrite. Baudelaire s'est voulu ainsi ; qui songerait vraiment à lui reprocher cette attitude ? Pierre de touche, oui, avec la dureté de la pierre. La terre aussi a sa croûte, et, pourtant, n'est-elle pas un « gâteau plein de douceur » ?

Il reste à dire que si notre projet est pour la première fois réalisé sous cette forme, il existait déjà sous une autre. En 1933, W. T. Bandy publiait sa thèse : *Baudelaire Judged by his Contemporaries (1845-1867)* (1) où se trouvent cités deux cent cinquante-cinq articles et trente-neuf livres distribués chronologiquement et contenant des témoignages sur l'homme et l'œuvre. C'est l'idée de refaire ce volume en en groupant différemment les textes, et en le complétant des découvertes récentes de W. T. Bandy, qui a donné naissance au présent recueil. Il eût été injuste que le cadet ne rendît pas hommage à son aîné de 1933, ce *Baudelaire Judged...* que l'on consulte toujours avec profit lorsqu'on veut savoir comment fut accueillie l'œuvre de Baudelaire.

Claude PICHOIS.

*N. B.* — Les titres donnés à ces extraits sont nôtres. La disposition des citations respecte celle du texte original ou du manuscrit. Les interruptions ont été marquées par des points de suspension ou par des lignes de points entre crochets. Lorsque le début d'une citation ne coïncide pas avec le commencement d'une phrase, on s'est contenté de le faire précéder de trois points entre crochets.

---

(1) Publications of the Institute of French Studies, Inc., Columbia University, New York. Avec une lettre-préface de Jacques Crépet.

## *REFERENCES*

Elles s'entendent, sauf indication contraire, des *Œuvres complètes de Charles Baudelaire,* dix-neuf volumes (dont six de Correspondance générale) publiés par Jacques Crépet aux éditions Louis Conard.

## *ABREVIATIONS*

*EJC : Charles Baudelaire* — Etude biographique d'Eugène Crépet, revue et mise à jour par Jacques Crépet..., Paris, Léon Vanier, 1906. (Réédition sous la firme de Messein.)

*CML : Œuvres complètes de Baudelaire,* Paris, Le Club du Meilleur Livre, « Le Nombre d'or », 1955, deux volumes.

*Baudelaire et Asselineau :* les « Textes recueillis et commentés » sous ce titre par Jacques Crépet et Claude Pichois, Paris, Librairie Nizet, 1953.

Dans les autres références, Paris, lieu d'édition, n'est pas mentionné.

## *INDEX*

Outre les renvois attendus, il contient, lorsque c'est nécessaire, quelques indications sur l'équation personnelle des auteurs des textes cités.

# I

# Portraits et silhouettes de Baudelaire

# 1840

Pas un pli de son habit qui ne fût raisonné. Aussi quelle merveille que ce costume noir, toujours le même, à toute heure, en toute saison ! Ce frac, d'une ampleur si gracieuse, dont une main cultivée taquinait les revers ; cette cravate si joliment nouée ; ce gilet long, fermant très-haut le premier de ses douze boutons et négligemment entr'ouvert sur une chemise si fine, aux manchettes plissées ; ce pantalon « tirbouchonnant » [*sic*] sur des souliers d'un lustre irréprochable ! Que de cabriolets leur vernis m'a coûtés ! Hélas ! c'était le bon temps.

(Charles C[ousin], bibliotaphe, dans *CHARLES BAUDELAIRE, Souvenirs — Correspondances,* Pincebourde, 1872, p. 7-8.)

# 1841-1842

Je le vois encore descendre un escalier de la maison Bailly, mince, le cou dégagé, un gilet très long, des manchettes intactes, une légère canne à petite pomme d'or à la main, et d'un pas souple, presque rythmique. Il ne portait pas encore l'habit, en queue de sifflet, dont parle Asselineau.

Dans mes souvenirs, Baudelaire, à l'âge de vingt ans, avait le teint un peu jaune, mat, relevé d'un peu de couleurs cependant, du jaune ou plutôt de l'ambre rosé aux pommettes ; barbe légère qu'il laissait libre et qui n'envahissait pas le visage.

[ ............................................... ]

L'expression de sa figure aiguisée tantôt de malice grave, tantôt d'ironie, se détendait, quand il cessait de parler ou d'écouter, réfléchie, très calme sans perdre de sa fermeté. D'indignation avec éclat, je n'ai nul souvenir. Dame ! il n'eût pas été doux à l'occasion aux imbéciles, aux porteurs de truismes communs ou de trop banales faussetés.

(Lettre d'Ernest Prarond à Eugène Crépet, octobre 1886, *CML*, t. II, p. 1150 et 1154.)

# 1842

Si jamais le mot séduction put être appliqué à un être humain, ce fut bien à lui, car il avait la noblesse, la fierté, l'élégance, la beauté à la fois enfantine et virile, l'enchantement d'une voix rhythmique, bien timbrée, et la plus persuasive éloquence, due à un profond rassemblement de son être ; ses yeux, débordants de vie et de pensée, parlaient en même temps que ses épaisses et fines lèvres de pourpre, et je ne sais quel frisson intelligent courait dans sa longue, épaisse et soyeuse chevelure noire. En l'apercevant, je vis ce que je n'avais vu jamais, un homme tel que je me figurais que l'homme doit être, dans la gloire héroïque de son printemps, et en l'entendant me parler avec la plus affectueuse bienveillance, je sentis cette commotion que nous communique l'approche et la présence du génie. Puis, à mesure que s'écoulait son discours net et rapide, et d'un vrai Parisien, il me semblait que des voiles étaient tombés de dessus mes yeux, que s'ouvrait devant moi tout un monde infini de rêves, d'images, d'idées, de vastes paysages, et je ne pouvais me lasser de contempler les traits de ce poète, si hardis, si caractérisés, si fermes, bien que leur fauve pâleur laissât voir encore les roses de l'adolescence et qu'ils fussent à peine estompés par le noir duvet d'une barbe naissante.

(Th. de Banville, *Petites Etudes — Mes Souvenirs*, Charpentier, 1882, p. 73-74.)

## 1843-1844

...un jeune homme de bonne taille moyenne, élégant, tout de noir vêtu sauf la cravate sang de bœuf, en habit, — ça se rencontrait encore de jour, par-ci par-là ; — l'habit, qui dut être médité, démesurément évasé du torse en un cornet d'où émergeait comme bouquet la tête, et à basques infinitésimales, en sifflet; — l'étroit pantalon sanglé par le sous-pied sur la botte irréprochablement vernie. Col de chemise largement rabattu, manchettes non moins amples en linge très blanc de fine toile protestaient par la proscription du moindre empois contre le supplice d'encarcanement dont l'étrange goût s'obstine à ankyloser nos générations présentes dans les roideurs du calicot silicaté [...] — A la main, gantée de rose pâle, — je dis de « rose », — il portait son chapeau, superflu de par la surabondance d'une chevelure bouclée et très noire qui retombait sur les épaules.

(Nadar, *Charles Baudelaire intime — Le Poète vierge*, Blaizot, 1911 (1), p. 36-37.)

◆

...ce portrait (2) qui nous rend un Baudelaire que peu de gens aujourd'hui ont connu, un Baudelaire barbu, ultrà-fashionable, et voué à l'habit noir.

La figure peinte en pleine pâte s'enlève partie sur un fond clair, partie sur une draperie d'un rouge sombre. La physionomie est inquiète ou plutôt inquiétante ; les yeux sont grand ouverts, les prunelles directes, les sourcils

---

(1) Nadar avait déjà publié ce portrait dans son article du *Figaro*, 10 septembre 1867, sur « Charles-Pierre Baudelaire ».

(2) Asselineau décrit le portrait peint par Deroy en 1843 (ou 1844) et ajoute quelques détails qu'il a remarqués lorsqu'il a connu le poète en 1845.

**exhaussés ; les lèvres exsufflent, la bouche va parler ; une barbe vierge, drue et fine, frisotte à l'entour du menton et des joues. La chevelure, très-épaisse, fait touffe sur les tempes ; le corps, incliné sur le coude gauche, est serré dans un habit noir d'où s'échappent un bout de cravate blanche et des manchettes de mousseline plissée. Ajoutez à ce costume des bottes vernies, des gants clairs et un chapeau de dandy, et vous aurez au complet le Baudelaire d'alors, tel qu'on le rencontrait aux alentours de son île Saint-Louis, promenant dans ces quartiers déserts et pauvres un luxe de toilette inusité.**

(Asselineau, *Charles Baudelaire — Sa Vie et son Œuvre*, Lemerre, 1869, p. 10-11.)

●

Samuel (1) a le front pur et noble, les yeux brillants comme des gouttes de café, le nez taquin et railleur, les lèvres impudentes et sensuelles, le menton carré et despote, la chevelure prétentieusement raphaélesque (1). — C'est à la fois un grand fainéant, un ambitieux triste, et un illustre malheureux ; car il n'a guère eu dans sa vie que des moitiés d'idées. [...] malgré son front trop haut, ses cheveux en forêt vierge et son nez de priseur, la Fanfarlo le trouva presque bien.

---

(1) Baudelaire lui a prêté ses traits.

(*La Fanfarlo*, publiée pour la première fois dans le *Bulletin de la Société des Gens de lettres,* en janvier 1847, et recueillie à la suite des *Paradis artificiels,* éd. J. Crépet, p. 237-238 et 270.)

## Vers 1844-1845 (2)

...il avait les cheveux coupés très-ras et du plus beau noir ; ces cheveux, faisant des pointes régulières sur le front d'une éclatante blancheur, le coiffaient comme une espèce de casque sarrasin ; les yeux, couleur de tabac d'Espagne, avaient un regard spirituel, profond, et d'une pénétration peut-être un peu trop insistante ; quant à la bouche, meublée de dents très-blanches, elle abritait, sous une légère et soyeuse moustache ombrageant son contour, des sinuosités mobiles, voluptueuses et ironiques comme les lèvres des figures peintes par Léonard de Vinci ; le nez, fin et délicat, un peu arrondi, aux narines palpitantes, semblait subodorer de vagues parfums lointains ; une fossette vigoureuse accentuait le menton comme le coup de pouce final du statuaire ; les joues, soigneusement rasées, contrastaient, par leur fleur bleuâtre que veloutait la poudre de riz, avec les nuances vermeilles des pommettes ; le cou, d'une élégance et d'une blancheur féminines, apparaissait dégagé, partant d'un col de chemise rabattu et d'une étroite cravate en madras des Indes et à carreaux. Son vêtement consistait en un paletot d'une étoffe noire lustrée et brillante, un pantalon noisette, des bas blancs et des escarpins vernis, le tout méticuleusement propre et correct, avec un cachet voulu de simplicité anglaise et comme l'intention de se séparer du genre artiste, à chapeaux de feutre mou, à vestes de velours, à vareuses rouges, à barbe prolixe et à crinière échevelée. Rien de trop frais ni de trop voyant dans cette tenue rigoureuse. Charles Baudelaire appartenait à ce dandysme sobre qui râpe ses habits avec

---

(1) Cette chevelure est celle qu'arbore Baudelaire dans la toile de Deroy.
(2) Gautier date sa première rencontre avec Baudelaire de 1849 et la place à l'hôtel Pimodan. Mais Vitu, dans un article

---

qu'a recueilli le volume *CHARLES BAUDELAIRE, Souvenirs - Correspondances* (Pincebourde, 1872, p. 116), fait justement remarquer qu'en 1849 ni Gautier ni Baudelaire n'habitaient l'hôtel Pimodan.

du papier de verre pour leur ôter l'éclat endimanché et tout battant neuf si cher au philistin et si désagréable pour le vrai gentleman. Plus tard même, il rasa sa moustache, trouvant que c'était un reste de vieux chic pittoresque qu'il était puéril et bourgeois de conserver. Ainsi dégagée de tout duvet superflu, sa tête rappelait celle de Lawrence Sterne, ressemblance qu'augmentait l'habitude qu'avait Baudelaire d'appuyer, en parlant, son index contre sa tempe ; ce qui est, comme on sait, l'attitude du portrait de l'humoriste anglais, placé au commencement de ses œuvres. Telle est l'impression physique que nous a laissée, à cette première entrevue, le futur auteur des *Fleurs du mal.*

(Notice de TH. GAUTIER, en tête de l'« édition définitive » des *Fleurs du Mal*, Michel Lévy frères, 1868, p. 2-3.)

## 1845

Je le vis pour la première fois à l'exposition de 1845, au Louvre, en compagnie de Deroy, peintre qui nous présenta l'un à l'autre. Il faisait un Salon, moi aussi ; nous nous promenâmes ensemble dans les galeries.

Il avait le costume noir qu'il a longtemps porté, le gilet très long, le pantalon étroit, l'habit en queue de sifflet ; et par-dessus un paletot droit en bure, dont il avait *le secret.*

La tête complètement rasée. Sa figure était très frappante et inoubliable. Portrait de M. Monteverde (1) dans le *Fanfarlo.*

(« Notes d'Asselineau », dans *Baudelaire et Asselineau,* p. 167-168.)

## 1846

Au moment où je fis la connaissance de Baudelaire, il n'avait, je crois, publié que son salon et quelques rares feuilletons dans le *Corsaire.* Sa personne me frappa vivement le soir où Champfleury l'amena pour la première fois au café de la Rotonde. Au rebours des autres bohèmes, il était très propre de linge, de chaussure et de vêtement, il portait, quoique non républicain, une cravate rouge à nœud quelque peu lâché et un de ces paletots sacs qui avaient été à la mode quelque temps auparavant, et à l'aide duquel il aimait à dissimuler la gracilité de son corps.

---

(1) Manuela de Monteverde, pseudonyme de Samuel Cramer, le héros de *La Fanfarlo.*

Rien n'était plus curieux que sa tête composée de deux étages faisant contraste l'un avec l'autre. En bas la bouche assez grande, très contractile, grimaçant fortement quand il voulait exprimer le mépris pour homme ou chose. A l'étage supérieur, des yeux noirs, très vifs et cependant pleins de douceur, des cheveux bien plantés et un front superbe. Le nez, bien planté aussi, s'appuyait sur des narines toujours prêtes à se gonfler, en sorte qu'il n'y avait pas moins de trois expressions différentes dans sa physionomie : en bas du satyre ; plus haut, dans la région de ce nez aux ailes mobiles, de la sensualité, et plus haut encore quelque chose de pur et même d'ascétique qui vous remettait en mémoire que son père avait été moine avant la Révolution.

(Charles Toubin, *Souvenirs d'un septuagénaire.*)

# Vers 1848

Il portait la chevelure presque rasée ; sa lèvre était narquoise et sensuelle, quoique serrée, le front d'un plain vaste et un œil brun-noir, couleur de café, la taille ordinaire. Un souci persévérant de ses mains semblait le dominer pendant le repas. Il ne gesticulait point en parlant, et nettoyait ses ongles. On pressentait, au premier aspect, une nature obstinée, éprise d'étrangetés et pourtant coquette. Il était vêtu d'un paletot large et sans taille, rigidement brossé, linge soigné, mais rien qui indiquât les préoccupations de costume que la légende de sa jeunesse lui prête. Il causait d'une voix bien timbrée dont la sonorité avait quelque chose de métallique et de tranché net.

(Charles Bataille, « Charles Baudelaire », *Le Charivari,* 8 septembre 1867.)

# Vers 1850

Baudelaire a fréquenté les études d'avoué (non comme clerc : il n'avait rien de Fortunio) et de façon assidue. L'un des doyens du barreau de Paris, Mᵉ Lyon-Caen, qui fit ses premières armes de procédure vers 1850, à l'étude de Mᵉ Hippolyte Marin (1), 60, rue de Richelieu, se rappelle les visites fréquentes de l'auteur des *Fleurs du Mal.*

« C'était, raconte-t-il, un homme de taille moyenne, fort élégant sous son chapeau haut de forme à larges bords, rasé de frais, sans aucune trace de barbe, aux yeux doux, expressifs, aux cheveux coupés court contrairement à la mode. Il entrait silencieusement, à pas étouffés, semblant timide, dévotement incliné. Poli, onctueux, il me tendait un papier timbré contenant assignation devant le tribunal de commerce, en payement d'un billet à ordre protesté, ajoutant avec obséquiosité : « Serait-ce un effet de votre bonté de solli- « citer pour moi un délai de vingt-cinq jours afin de « payer... ? » Et tous les mois, à peu près, même visite. Il se retirait discrètement, comme il était entré. »

Car le dandysme ni le génie ne dispensent des plates obligations où vous astreignent les billets à ordre. Mais là encore, il y a la manière !

(« Le Masque de fer », « Echos — Baudelaire et la basoche », *Le Figaro*, 29 août 1917.)

---

(1) Avoué, ami des parents de Charles Baudelaire. Il suppléa Ancelle pendant quelque temps dans ses fonctions de conseil judiciaire. Voir l'Index de la *Correspondance générale.*

# 1852

Je fis sa connaissance pendant l'été de 1852. J'habitais à Neuilly une petite maison de campagne que j'avais louée pour la saison. Baudelaire vint m'y voir. Je le regardai avec d'autant plus de curiosité que j'en avais beaucoup entendu parler et qu'il avait l'aspect assez étrange. Son costume, d'une irréprochable propreté, était de forme et d'étoffe grossières ; un madras retenait le col d'une chemise en toile si forte, qu'elle semblait écrue ; de larges boutons bronzés fermaient un paletot grisâtre, taillé comme un sac ; des bas bleus apparaissaient au-dessus de souliers de chasse brillants de cirage ; les mains nues, avec les ongles rabattus comme si on les comprimait par un geste machinal, avaient des mouvements lents et prétentieux. La tête était un peu celle d'un jeune diable qui se serait fait ermite ; les cheveux coupés très courts, la barbe complètement rasée, l'œil petit, vif, inquiet, plutôt roux que brun, le nez sensuel et renflé du bout, la lèvre très mince, souriant peu, presque toujours pincée, le menton carré et l'oreille très détachée lui donnaient une physionomie déplaisante au premier abord, mais à laquelle on était promptement accoutumé. La voix était posée, comme celle d'un homme qui cherche ses expressions et se plaît à sa parole. Sa taille moyenne et solide dénotait de la force musculaire, et cependant il y avait en lui quelque chose de ravagé et d'amolli qui indiquait la faiblesse et l'abandon.

(Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II, Hachette, 1892, p. 62.)

## Au Café Riche (1), en Octobre 1857.

Baudelaire soupe aujourd'hui à côté de nous. Il est sans cravate, le col nu, la tête rasée, en vraie toilette de guillotiné. Au fond, une recherche voulue, de petites mains, lavées, écurées, soignées comme des mains de femme — et avec cela une tête de maniaque, une voix coupante comme une voix d'acier, et une élocution visant à la précision ornée d'un Saint-Just et l'attrapant.

(*Journal des Goncourt*, t. I, Charpentier, 1887, p. 211.)

(1) Rue Le Peletier; il existe encore.

## Vers 1858

...cet homme sec, osseux, aux yeux petits, vifs, tournoyants, aux lèvres tranchantes, se contractant ironiquement, cet homme auquel un commencement de calvitie donne l'air d'un moine rongé par les ardeurs de la chair...

(Firmin Maillard, *Histoire anecdotique et critique de la Presse parisienne, 1857 et 1858*, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, p. 118.)

## 1861 (1)

...svelte, élégant, un peu furtif, presque effrayant à cause de son attitude vaguement effrayée, hautain d'ailleurs, mais avec grâce, ayant le charme attirant du joli dans l'épouvante, l'air d'un très délicat évêque, un peu damné, qui aurait mis, pour un voyage, d'exquis habits de laïque ; Son Eminence Monseigneur Brummel.

---

(1) Aux bureaux de la *Revue fantaisiste* dirigée par Catulle Mendès. Ces bureaux se trouvaient passage des Princes, alors passage Mirès.

(CATULLE MENDÈS, préface au *Roman d'une Nuit*, Doucé, 1883, p. 19-20 ; passage repris dans *La Légende du Parnasse contemporain*, Bruxelles, Auguste Brancart, 1884, p. 93.)

# Vers 1861

Tondue de près, la tête sortait droite d'une sorte de lainage rouge à moitié caché par le collet relevé du paletot. La face, rasée entièrement, se découpait anguleuse et sèche comme celle d'un ascétique, les traits étaient réguliers ; sous l'arcade sourcillière [*sic*], deux yeux noirs aigus, pénétrants, luisaient d'un éclat particulier, animant seul [*sic*] le personnage qui semblait figé dans sa coque.

(LORÉDAN LARCHEY, *Fragments de Souvenirs*, Extrait du *Bulletin du Bibliophile*, 15 octobre 1901, p. 6.)

# Les dernières années.

En voyant cette tête toujours singulière s'évasant du collet de la houppelande invariablement retroussé, nez vigoureusement lobé entre ces deux yeux qu'on n'oubliait plus : deux gouttes de café, sous des sourcils retroussés, — lèvres serrées et amères, mauvaises, cheveux argentés avant l'âge, tantôt trop courts, tantôt trop longs, visage glabre, cléricalement rasé jusqu'au scrupule, — le passant saisi, comme inquiet, songeait : « Celui-là n'est pas tout le monde ».

(NADAR, *Charles Baudelaire intime — Le Poète vierge,* Blaizot, 1911 (1), p. 41-42.)

●

Malgré les fils d'argent qui blanchissaient sa longue chevelure, son visage avait un air de jeunesse. Je n'ai jamais vu de masque plus fin ; le travail de la pensée en avait épuré les lignes et le temps avait buriné son profil de médaille. L'œil, petit et noir, était inquisiteur et ironique, la bouche aux lèvres minces, fine et discrète comme celle d'un diplomate, d'un prêtre ou d'un médecin. Le front était haut et bien coupé.

---

(1) Nadar avait déjà publié ce portrait dans son article du *Figaro,* 10 septembre 1867, sur « Charles-Pierre Baudelaire ».

(CHARLES JOLIET, « Chronique du jour », *Le Charivari,* 5 septembre 1867.)

●

Sa figure s'était amaigrie et comme spiritualisée ; les yeux semblaient plus vastes, le nez s'était finement accentué et était devenu plus ferme ; les lèvres s'étaient serrées mystérieusement et dans leurs commissures paraissaient garder des secrets sarcastiques. Aux nuances jadis vermeilles des joues se mêlaient des tons jaunes de hâle ou de fatigue. Quant au front, légèrement dépouillé, il avait gagné en grandeur et pour ainsi dire en solidité ; on l'eût dit taillé par méplats dans quelque marbre particulièrement dur. Des cheveux fins, soyeux et longs, déjà plus rares et presque tout blancs, accompagnaient cette physionomie à la fois vieillie et jeune et lui prêtaient un aspect presque sacerdotal.

(Notice de TH. GAUTIER, en tête de l' « édition définitive » des *Fleurs du Mal,* Michel Lévy frères, 1868, p. 10.)

## Portrait sans date.

D'une physionomie très-fine, l'œil clair et curieux, la lèvre ironique, mince de taille et souple de corps, il s'ingéniait à se donner l'air *fatal*, et marchait volontiers voûté, comme un vieillard précoce.

(HENRY DE LA MADELÈNE, « Charles Baudelaire », *Le Nain jaune*, 18 avril 1866.)

## Visage du mort.

On a voulu me le faire voir une dernière fois. Quand on a soulevé le voile qui lui couvrait le visage, j'ai vu son grand œil interrogateur tourné vers moi. Il avait conservé dans la mort, comme dans la maladie, ce même regard étrange, chercheur, de l'homme qui vit dans les sphères fantastiques, et que poursuit sans cesse une vision.

(ALFRED D'AUNAY, « La Mort de Baudelaire », *Le Figaro*, 3 septembre 1867.)

## II

# La jeunesse de Baudelaire

# 1

# L'enfant, l'écolier.

## BEBE BOUTE-FEU.

Ses amis l'ont souvent entendu faire cette déclaration significative :

« Les premiers mots que balbutie un enfant sont *ma-ma, pa-pa.* Moi, le premier mot que j'aie prononcé est le mot : *allumette.* »

(Charles Joliet, « Chronique du jour », *Le Charivari,* 5 septembre 1867.)

## UN RACONTAR.

Quand la mère veuve de Baudelaire épousa en secondes noces le général Aupick, alors notre ambassadeur à Constantinople, Baudelaire, à peine adolescent, ne pouvant supporter la pensée de ce second mariage, s'esquiva le soir de la célébration et grimpant à la chambre nuptiale, il en ferma la porte à double tour, et alla jeter la clef dans le puits... (1)

Sur quoi, le général, furieux, fit embarquer notre Baudelaire pour Calcutta, — jusqu'où il n'arriva pas tout à fait.

(Nadar, *Le Monde où on patauge*, Dentu, 1883, p. 196-197.)

## « ...*L'HABITUDE DE LAISSER FUIR LES ANNEES EN RENVOYANT TOUJOURS LES CHOSES AU LENDEMAIN* » (2).

...Nous avons appris avec grand plaisir que Charles avait fait des merveilles : il a toujours été 1^er^ et 2^e^ sur 50. Il est dans une bonne veine ; s'il voulait continuer ainsi, nous serions bien heureux, il a tant de moyens que nous devons exiger beaucoup. Il est bien loin d'être un enfant ordinaire, mais il est si léger, si fou, il aime tant le jeu ! Quant aux qualités de cœur, quant au caractère, il ne laisse rien à désirer : il est d'un commerce charmant, bon et sensible au dernier point, très aimant. Nous n'avons réellement d'autre reproche à lui faire que de jouer en classe au lieu de travailler et d'avoir la mauvaise habitude d'attendre toujours au dernier moment pour faire ses devoirs. Lorsque vous lui écrirez, dites-lui donc un mot là-dessus. Dites-lui combien il est important dans la vie de faire tout de suite *ce qu'on a à faire*, que *de remettre toujours* est un défaut qui entraîne des suites très graves. Ce défaut chez votre frère me désespère, je fais tout ce que je peux pour l'en corriger.

---

(1) Nadar « patauge » ici en pleine confusion. Il y eut, en effet, une mystification de ce genre, mais ce n'est pas Aupick qui en fut la victime. Charles Toubin, dans ses *Souvenirs d'un septuagénaire,* raconte que Baudelaire, de complicité avec Champfleury, enferma Jean Journet et toute une assemblée phalanstérienne dans l'atelier du caricaturiste Traviès, puis lança la clé dans un gouffre innommable. D'ailleurs, quand Aupick épousa Mme veuve Baudelaire, Charles, qui n'avait que sept ans, ne témoignait d'aucune animosité à l'égard de son beau-père (voir Cl. Pichois, *Le Vrai Visage du général Aupick...,* Mercure de France, 1955). Enfin, plus de douze ans s'écoulèrent entre le mariage et l'embarquement...

(2) Baudelaire à sa mère, 11 février 1865. Sur cette néfaste tendance du poète, voir l'article « Procrastination » dans l'Index de la *Correspondance générale.*

(*Mme Aupick à Claude-Alphonse Baudelaire, 1834 (1) ;* lettre publiée par GEORGES-EMMANUEL LANG, « Charles Baudelaire et sa mère », *Le Figaro*, Supplément littéraire, 5 mars 1922.)

---

(1) Baudelaire est alors élève au collège royal de Lyon.

## *UN BON ELEVE.*

Charles n'a pas été, il est vrai, dans son enfance, un prodige ; mais il a toujours eu des succès et des prix dans les collèges où il a été (1). D'abord dans celui de Lyon, durant les quatre années que nous y avons séjourné, lorsque M. Aupick y était chef d'état-major, puis à Paris, à Louis-le-Grand. A notre retour à Paris, quand mon mari l'a conduit à ce collège Louis-le-Grand, comme il était très enthousiaste de la capacité de Charles et de ses succès, il dit au proviseur : *Voici un cadeau que je vais vous faire, voici un élève qui fera honneur à votre collège.*

Effectivement, il a été couronné au grand concours de 1837, en vers latins. Il a pu être faible dans ses examens de bachelier ès lettres, je ne sais ; mais ce qui est bien positif, c'est qu'il a laissé dans l'esprit de ses camarades et de ses professeurs le souvenir d'une grande capacité. C'est peut-être Charles lui-même qui aura dit qu'il n'avait pas été un bon écolier, car je ne l'ai jamais vu tirer vanité de ses succès de collège

(1) Pour les succès scolaires de Charles, voir les *Enquêtes sur Baudelaire* de Léon Lemonnier (Crès, 1929), p. 3-13, où l'on trouvera reproduites aussi les appréciations des professeurs.

auxquels il n'attachait avec raison aucune importance ; ces succès, dans le fait, souvent ne présagent rien pour l'avenir.

(*Lettre de M$^{me}$ Aupick à Ch. Asselineau,* 24 mars [1868], dans *EJC.*, p. 258-259.)

## *UN JEUNE POETE.*

Je me rappelle que, dès le collége, il était poëte, et que, pendant la classe de mathématiques, nous passions le temps à nous écrire des billets rimés au courant de la plume.

(EMILE DESCHANEL, compte rendu de la deuxième édition des *Fleurs du Mal, Journal des Débats,* 15 octobre 1864.)

## *LE TEMOIGNAGE D'UN « LABADENS » MALVEILLANT.*

J'étais, comme on vous l'a dit, Monsieur (1), le camarade de Charles Baudelaire au collége Louis-le-Grand. Nous avons usé, sur les mêmes bancs, plus d'une culotte : je l'avoue pourtant, à ma honte, le Baudelaire en habit bleu troué aux coudes, en bas chinés, en gros souliers, est complètement sorti de ma mémoire. Je me souviens seulement de sa brusque disparition avant la fin de nos études et du motif que lui donnèrent les cancans de la « première cour ». Le voici en latin — ou plutôt, non : relisez, si vous êtes curieux, la seconde Eglogue de Virgile.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne retrouvai *Coridon* qu'au sortir du collége. Nous nous voyions le plus souvent chez un ami commun, ancien camarade dont plus d'un contemporain, devenu célèbre (2), pourrait vous décrire le logis très-fréquenté vers 1840.

---

(1) Ces souvenirs sont rédigés sous la forme d'une lettre adressée à l'éditeur Pincebourde.

(2) Octave Feuillet, Leconte de Lisle, Pierre Dupont, P. Bocage, etc., etc. [Note de Cousin.]

Deux petites chambres, au cinquième, avec balcon, place Sorbonne. Décor composite, comme les aptitudes du locataire, helléniste enragé, peintre de paysages, poète, alchimiste, mystagogue et chasseur de serpents (1). [...]

C'est dans ce cher grenier, d'où se sont envolées les heures les plus regrettées de ma jeunesse, c'est dans ce cadre étrange et sur ce fond bariolé, que je retrouve l'image la plus nette du Baudelaire que j'ai le mieux connu. Baudelaire à vingt ans, cherchant sa voie entre Villon et Ronsard, fou de vieux sonnets et de jeunes peintures, raffiné, paradoxal, bohème et dandy.

(Charles C[ousin], *Voyage dans un grenier*, Damascène Morgand et Charles Fatout, 1878, p. 11-13 (2).)

## *UN BEAU ET BON GARÇON.*

J'ai passé la journée de dimanche dernier avec *Baudelaire* que j'ai retrouvé aussi bon, aussi généreux qu'autrefois. Ses parents sont à *Bourbonne-les-Bains*, et il est ici chez un répétiteur (1). Il paraît que son père [*sic*] a beaucoup de chance de passer général dans quelque temps (2). Nous nous sommes promenés toute la soirée sur les boulevards et dans les Tuileries. C'est un charmant enfant qui a pour moi beaucoup d'amitié. Depuis un an, car je l'avais vu en venant à Paris, il est devenu très beau garçon, mais ce qui me fait bien plus de plaisir, il est devenu sérieux, studieux et religieux. C'est une chose bien singulière et bien remarquable que de voir maintenant tous les jeunes gens un peu bien élevés, revenir à la religion précisément dans l'âge où tout semble devoir les en éloigner, et où autrefois ils pensaient à tout autre chose.

---

(1) Louis Ménard.

(2) Nous avons préféré cette version à celle, moins complète, qu'on trouve dans le *CHARLES BAUDELAIRE, Souvenirs — Correspondance* (Pincebourde, 1872). Les amis du poète avaient alors obtenu que l'accusation de pédérastie ne figurât pas dans le texte. Aussi bien n'y a-t-il pas lieu de la retenir, la lettre de renvoi adressée par le proviseur au général Aupick ne formulant aucun reproche de ce genre.

(HENRI HIGNARD, *Lettres de l'Ecole Normale...*, Lyon, 1898, p. 25-26 ; à ses parents, 31 juillet 1839.)

---

(1) Charles Lasègue, qui deviendra un aliéniste de grande réputation et que, vingt-sept ans plus tard, Mme Aupick appellera au chevet de Baudelaire.
(2) Aupick fut, en effet, nommé maréchal de camp (général de brigade) quelques jours après. Voir la *Correspondance générale*, t. I, p. 8-9.

## 2

# Le voyage dans les mers du Sud.

## *SOUVENIRS D'UNE MERE.*

...il faut que vous sachiez que mon mari, le général Aupick, adorait Charles. Quand il était enfant, il s'était beaucoup occupé lui-même de son éducation. Il était tombé sur une si belle intelligence, un esprit si curieux, si studieux, qui l'étonnait au dernier point, qu'il s'y attachait de jour en jour davantage.

Quand sont arrivés les succès de collège à Louis-le-Grand, et les études terminées, il a fait pour Charles des rêves dorés d'un brillant avenir : il voulait le voir arriver à une haute position sociale, ce qui n'était pas irréalisable, étant l'ami du duc d'Orléans. Mais quelle stupéfaction pour nous, quand Charles s'est refusé à tout ce qu'on voulait faire pour lui, a voulu voler de ses propres ailes, et être auteur ! Quel désenchantement dans notre vie d'intérieur si heureuse jusque-là ! Quel chagrin ! Nous avons eu alors la pensée, pour donner un autre cours à ses idées, et surtout pour rompre quelques relations mauvaises, de le faire voyager.

Le général, qui était d'un port de mer (1), qui aimait la mer de passion, qui, à l'âge où était Charles, aurait été enchanté de naviguer, a pensé qu'un voyage

---

(1) Le général Aupick est né à Gravelines, en 1789.

**par mer était préférable à un voyage par terre. Il a pu se tromper, mais il était pénétré des meilleures intentions pour mon fils. Celui-ci aurait préféré rester sans nul doute ; mais, sans témoigner de répugnance, il s'est laissé faire (1). C'est ainsi que, par l'entremise d'un ami, que nous avions à Bordeaux (2), Charles a été confié aux soins du capitaine Saliz, homme honorable, gai et de beaucoup d'esprit, qui devait plaire à Charles et qui, effectivement, lui a plu. Ce capitaine partait pour Calcutta, il devait aller plus loin ; le voyage devait durer dix-huit mois. Ils se sont embarqués fin de mai 1841 (3), Charles avait vingt ans. Au bout de très peu de temps, Charles est tombé dans des tristesses qui inquiétaient le capitaine, qui faisait tous ses efforts pour le distraire, sans pouvoir y parvenir ; il vivait dans un isolement complet, ne frayant pas avec les passagers, commerçants pour la plupart et officiers. S'il parlait, ce n'était que pour émettre le désir de retourner en France.**

---

(1) « Au moment de son départ — déclare le général Aupick en 1841 —, Charles nous a écrit une bonne lettre, c'est une première garantie des bons effets que nous attendons de cette rude épreuve. » (Féli Gautier, « Documents sur Baudelaire », *Mercure de France,* 15 janvier 1905.)

(2) M. Noguez, armateur du *Paquebot-des-Mers-du-Sud* que commandait le capitaine Saliz. Voir la *Correspondance générale,* t. I, p. 24.

(3) Exactement le 9 juin 1841. Mais Charles avait dû quitter Paris à la fin du mois de mai. Sur la chronologie du voyage voir l'article de M. Charles D. Hérisson (« Le Voyage de Baudelaire dans l'Inde », *Mercure de France,* octobre 1956) qui établit que Baudelaire n'a pu aller aux Indes.

Un événement terrible de mer, tel que le capitaine Saliz (1) m'a écrit n'en avoir jamais vu dans sa longue carrière de marin, où ils purent presque toucher la mort du doigt, sans que Charles en fût démoralisé, cependant, vint ajouter peut-être à son dégoût pour un voyage qui, dans ses idées, était sans but. Arrivé à Maurice, sa tristesse ne fit qu'augmenter. Là, où tout était nouveau pour lui, il n'a rien vu, rien qui éveillât la faculté d'observation qu'il possédait ; il voulait à tout prix partir pour retourner à Paris, et que [*sic*], s'il n'y avait pas moyen, il préférait rester à Maurice plutôt que de continuer ce voyage. Le capitaine, craignant qu'il ne fût atteint de cette maladie cruelle, la *nostalgie,* dont les effets parfois sont si funestes, l'a vivement engagé à l'accompagner à Saint-Denis (Bourbon) et que [*sic*], s'il persistait là à vouloir rentrer en France, il lui donnait sa parole qu'il lui en faciliterait les moyens. A Bourbon, il a déclaré, comme à Maurice, qu'il voulait partir ; de sorte que M. Saliz s'est entendu avec un capitaine du choix de Charles, qui s'embarquait pour Bordeaux, de l'emmener avec lui [*sic*]. Voilà comme Charles nous est revenu au mois de février 1842.

Voilà tout ce que je sais de ce voyage. Les détails que je viens de vous donner, je les tiens du capitaine Saliz qui me les a écrits, au retour de mon fils. Quand j'interrogeais celui-ci sur son voyage, je m'apercevais qu'il n'aimait pas à en parler. N'était-il pas de même avec les autres, avec ses amis ? Je ne sais, mais je m'abstenais. M. Saliz m'a écrit aussi que Charles, qui se tenait loin des passagers, avait avec lui les manières les plus douces et les plus charmantes. Aussi le capitaine s'y était attaché.

---

(1) Mme Aupick a sous les yeux la lettre du capitaine Saliz au général Aupick, maintes fois publiée. On la trouvera notamment dans *EJC,* p. 221 sq.

Si Charles s'était laissé guider par son beau-père, sa carrière eût été bien différente. Il n'aurait pas laissé un nom dans la littérature, il est vrai, mais nous aurions été tous trois plus heureux.

(*Lettre de Mme Aupick à Ch. Asselineau*, [1868], dans *EJC.*, p. 254-257.)

## *UN RECIT MECONNU DU VOYAGE.*

En 1841, Beaudelaire [*sic*] partit pour l'île Bourbon, à bord d'un navire bordelais, le *Paquebot des Mers du Sud*, capitaine Salis [*sic*]. Pendant toute la traversée, il se signala par des allures très excentriques, des relations s'établirent entre lui et une Laya (nom indien des bonnes d'enfant), belle et ardente négresse qui avait accompagné une famille créole en France et se rapatriait.

Cette liaison fut cause de scènes étranges à bord, et la négresse poursuivait Baudelaire d'une tendresse tellement ardente que, d'accord avec le capitaine, on consigna cette femme pour toute la traversée dans la cabine étroite qu'elle occupait à bord.

Baudelaire, entre autres excentricités, se croyait une maladie de l'estomac et pour se guérir se tenait couché dans un canot suspendu le long des bastingages, le sternum mis à nu sous le soleil des tropiques. Il prétendait n'obtenir de soulagement que de cette manière, mais je vous donne à penser dans quel état il s'était mis la peau.

Baudelaire montra beaucoup de sang-froid dans des circonstances terribles. En doublant au large le cap de Bonne-Espérance, le navire fut assailli par un coup de vent épouvantable. L'ouragan et la foudre avaient enlevé les voiles et brisé les mâts, et le navire, renversé sur le flanc, complétement *engagé,* comme on dit en marine, ne fut sauvé que par une manœuvre habile auquel [*sic*] prit part Baudelaire. Au milieu des vagues passant par dessus le navire, qui n'était presque plus qu'une épave, Baudelaire aida le second du bord à dérouler un prélard (toile goudronnée) qui, projeté par la violence du vent contre ce qui restait de haubans tendus releva le navire comme par miracle.

A l'arrivée à Bourbon, il se passa un fait qui peint bien les allures de Baudelaire. On sait qu'à Saint-Denis de Bourbon, à cause de la rudesse habituelle de la mer et des difficultés qu'offre le seul point possible d'attérissage [*sic*], le débarquement s'opérait jadis au moyen d'une échelle de corde suspendue à l'extrémité d'une jetée en pilotis, à une sorte de gigantesque potence. Cette échelle était maintenue perpendiculaire, rigide et plongée dans la mer par deux énormes boulets attachés à son extrémité inférieure. Pour débarquer, il faut

**saisir les échelons au moment où la vague qui se soulève et s'abaisse alternativement est à sa plus grande élévation.**

**Bien que renseigné sur cette précaution nécessaire, Baudelaire s'obstina à monter à l'échelle avec des livres sous le bras (c'était assurément original, mais embarrassant), et gravit l'échelle lentement, gravement, poursuivi par la vague remontante. Bientôt la vague l'atteint, le submerge, le couvre de douze à quinze pieds d'eau et l'arrache à l'échelle. On le repêche à grand'peine ; mais, chose inouïe, il avait toujours ses livres sous le bras (1). Alors seulement il consentit à les laisser dans le canot qui se tenait au pied de l'échelle ; mais en remontant il se laissa encore une fois atteindre par la vague, ne lâcha pas prise, arriva sur la rive et prit le chemin de la ville, calme, froid, sans avoir l'air de s'apercevoir de l'émoi des spectateurs. Son chapeau seul avait été la proie des requins.**

**(Notes anonymes publiées dans *La Chronique de Paris* (2), 13 septembre 1867.)**

---

(1) Etaient-ce les œuvres de Balzac ? Baudelaire déclarait à J. Levallois (*Mémoires d'un critique*, p. 95) les avoir emportées avec lui lors de ce long voyage qui, de la sorte, ne lui fut pas tout à fait inutile...

(2) Albert de La Fizelière rédigeait alors les « premiers-Paris » de ce journal. Baudelaire était en relations avec lui dès novem-

## *LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE.*

Je comprends toute l'anxiété que doit vous causer le retour de Charles, les inquiétudes que son avenir peut vous causer et surtout tous les chagrins de Madame Aupick.

Attendons pour préciser la conduite de Charles son retour. Il n'est d'homme qui ait raison qui ne cède aux conseils, aux avis d'une sincère amitié. Lorsqu'il partit pour Bordeaux il donna la preuve de l'influence que nous avions tous exercée sur lui. Cette même influence il faut l'exercer encore lorsqu'il sera de retour. A force de raisonnement nous vaincrons peut-être ses idées fausses.

Ce n'est pas peu de chose que de refaire un ordre d'idées dérangées par une surabondance de mauvais principes. Il ne faut pas désespérer. Vous et moi nous

---

bre 1843 (*Correspondance générale,* t. I, p. 33). En collaboration avec Georges Decaux, La Fizelière publia, en 1868, la première bibliographie baudelairienne. Le récit que nous avons exhumé fut-il fait par le poète à La Fizelière ou n'aurait-il pas plutôt été communiqué à celui-ci par un compagnon de voyage de Baudelaire ?

avons eu de grands exemples de ce que peut la volonté appliquée à un but : ne perdons donc pas courage.

Ce qu'il faut avant tout c'est de consoler Madame Aupick, c'est d'amener sa tendresse de mère à bien comprendre que pour vous et pour moi nous ne désirons que l'avenir heureux pour Charles. J'ai cru entrevoir par vos lettres que dans son inquiétude de ne pas revoir son fils, sa tendresse nous regardait comme ayant occasionné un éloignement qu'elle ne croyait pas momentané tant elle craignait qu'il ne fut [*sic*] éternel.

Aujourd'hui tâchons d'accueillir Charles comme l'enfant prodigue qui revient dans sa famille : ou il a reconnu l'étendue de ses torts et la crainte de les avouer le retient et l'empêche d'écrire ou il n'est pas changé. Dans ce dernier cas il faudrait étudier ses idées, voir si elles sont fausses par mauvaise application de ses connaissances ou par suite de quelque anomalie dans l'organisation. Il va tirer à la circonscription (1). Cela nous offre deux ressources. La 1$^{re}$ de lui faire connaître la vie de soldat s'il ne reconnaît pas les bons soins que moi et vous en particulier avez eus de lui, le second [*sic*] de mettre à couvert une partie de sa fortune. Car rien n'empêcherait que dans l'espoir de faire l'acquisition d'un remplaçant il ne se décidât à consentir à sa majorité à laisser vendre Neuilly (2). Ce que l'on pourrait faire à une personne sûre avec une contre-lettre et dès lors il ne pourrait plus détériorer cette partie de sa fortune. Pesez ce moyen avec M. Ancelle. Il suffirait peut-être pour lui réserver un avenir, sans recourir à d'autres voies qui me répugneraient autant qu'à vous (1).

---

(1) Il y devait échapper. [Note de J. Crépet.]

(2) Des terrains que les deux frères avaient en commun. [Note de J. Crépet.]

Soyez assez bon pour me prévenir de son arrivée et soyez sûr que je m'empresserai de faire tout mon possible pour ramener ce cœur égaré et [que] je serais bien heureux si nous pouvions tous retrouver cette joie de la franche union d'une famille dont tous les membres sont heureux de se retrouver ensemble.

*(Lettre de Claude-Alphonse Baudelaire au général Aupick,* publiée par J. Crépet dans le *Bulletin du Bibliophile* d'août-septembre 1939, p. 362-364 ; elle est datée par erreur du 19 *juillet* 1842 ; J. Crépet proposait avec la plus grande vraisemblance de lire *janvier*.)

---

(1) La dation d'un conseil judiciaire. [Note de J. Crépet.]

# 3

# La jeunesse dorée.

## *QUAI DE BETHUNE.*

1.

Baudelaire habitait déjà l'île Saint-Louis, mais pas encore cet hôtel Pimodan où l'ont connu ses amis de la seconde époque, plus intimement associés à sa vie littéraire. C'était dans un rez-de-chaussée du quai de Béthune que notre camarade avait installé ses bahuts, sa vieille table aux pieds tournés, ses miroirs de Venise, ses livres, en très-petit nombre (Ronsard et sa Pléiade : Régnier n'est venu que plus tard), ses chats, et certain lit de chêne brun, sans pieds ni colonnes, sorte de cercueil sculpté dans lequel je suppose qu'il couchait quelquefois.

Nous allions rarement le relancer dans son île, sûrs que nous étions de le voir arriver lorsqu'il avait limé et poli « quelque machine nouvelle ».

Après s'être fait quelque peu prier, il nous disait, ou plutôt nous psalmodiait ses vers d'une voix monotone, mais impérieuse, et qui forçait l'attention des profanes: vers truculents, rimes millionnaires!

(Charles C[ousin], bibliotaphe, dans *CHARLES BAUDELAIRE, Souvenirs — Correspondances*, Pincebourde, 1872, p. 8-9.)

2.

Voici, dans mes souvenirs, l'état des lieux. Rez-de-chaussée, pièce unique, très haute. On y entrait, après avoir passé la grand'porte, par une porte à gauche. — En face de cette porte, la cheminée. Entre cette cheminée et la fenêtre, un grand bahut, dans lequel Baudelaire rangeait ses livres et serrait son argent. Il devait avoir des placards dissimulés pour ses habits et son linge... En face du bahut, un canapé. Très haute et unique fenêtre sur la rue ; rideaux d'étoffe lourde, tombant bien. En face de cette fenêtre, dans le fond de la pièce, un lit. — Quelques fauteuils courant au milieu de tout cela. Des toiles peintes, en général vieilles, sur les murs.

(Lettre d'ERNEST PRAROND à Eugène Crépet, octobre 1886, *CML*, t. II, p. 1161.)

## *PROMENADES.*

Ma grande intimité avec Baudelaire date de son retour, c'est-à-dire de 1842, [...]. Nous vagabondions beaucoup ensemble, allant dîner chez le marchand de vin Duval, au coin de la rue Voltaire et de la place de l'Odéon, tantôt à la Tour d'Argent, non loin du pont qui mène au quai de Béthune, très souvent hors barrière, du côté de Plaisance, ou plus loin, dans un bon cabaret bien au delà du faubourg Saint-Jacques, au Moulin de Montsouris, dans les terrains alors presque vagues, plantés depuis, creusés, arrosés en parc. Nous avions là, autour de nous, un gazon maigre, un bout de haie, quelques arbres, puis, d'un côté, la vue jusqu'au fort de Charenton, de l'autre, la vue de tout Paris, un bon lieu pour philosopher.

Ainsi, sur les cinq heures en été, nous nous mettions en quête d'un endroit méprisé des bourgeois et commode aux entretiens de haute et fine graisse, littéraire ou artistique, morale même. La Chaussée du Maine et la rue de la Tombe-Issoire ont entendu, certains jours, des propositions, des déclarations de principes à faire crouler l'Institut.

(Lettre d'ERNEST PRAROND à Eugène Crépet, octobre 1886, *CML*, t. II, p. 1148-1149.)

## *L'HOTEL PIMODAN.*

1.

... Baudelaire était seigneurialement logé dans une maison historique, ce fameux hôtel Pimodan consacré par le séjour de plusieurs notabilités littéraires et artistiques, et où Théophile Gautier a placé la scène d'un de ses contes, le *Club des Haschichins.* Il y habitait sous les combles un appartement (1) de trois cent cinquante francs par an, composé, j'ai bonne mémoire ! de deux pièces et d'un cabinet. Je revois en ce moment la chambre principale, chambre à coucher et cabinet de travail, uniformément tendue sur les murs et au plafond d'un papier rouge et noir, et éclairée par une seule fenêtre dont les carreaux, jusqu'aux pénultièmes inclusivement, étaient dépolis, « afin de ne voir que le ciel », disait-il. Il était plus tard bien revenu de ces mélancolies éthérées, et aima plus que personne les maisons et les rues. [...]

Entre l'alcôve et la cheminée, je revois encore le portrait peint par Emile Deroy en 1843, et sur le mur opposé, au-dessus d'un divan toujours encombré de livres, la copie (réduite) des *Femmes d'Alger*, œuvre du même peintre, faite pour Baudelaire, et qu'il montrait avec orgueil. [...]

Ce portrait, page d'histoire pour nous, ressuscite tout un passé de jeunesse poétique et espérante : les longues promenades au Luxembourg et au Louvre, les visites aux ateliers, les cafés esthétiques et les soirées de l'Odéon-Lireux (2).

(ASSELINEAU, *Charles Baudelaire — Sa Vie et son Œuvre*, Lemerre, 1869, p. 7-8 et 12.)

---

(1) Cet appartement donnait non sur le quai et la Seine, mais sur la cour.

(2) C'est-à-dire du temps (1842-1845) que Lireux dirigeait l'Odéon.

2.

Nous étions dans ce grand salon du plus pur style Louis XIV, aux boiseries rehaussées d'or terni, mais d'un ton admirable, à la corniche à encorbellement, où quelque élève de Lesueur ou de Poussin, ayant travaillé à l'hôtel Lambert, avait peint des nymphes poursuivies par des satyres à travers les roseaux, selon le goût mythologique de l'époque. Sur la vaste cheminée de marbre sérancolin (1), tacheté de blanc et de rouge, se dressait, en guise de pendule, un éléphant doré, harnaché comme l'éléphant de Porus dans la bataille de Lebrun, qui supportait sur son dos une tour de guerre où s'inscrivait un cadran d'émail aux chiffres bleus. Les fauteuils et les canapés étaient anciens et couverts de tapisseries aux couleurs passées représentant des sujets de chasse, par Oudry ou Desportes. C'est dans ce salon qu'avaient lieu les séances du club des *haschichins* (mangeurs de haschich), dont nous faisions partie et que nous avons décrites ailleurs avec leurs extases, leurs rêves et leurs hallucinations, suivis de si profonds accablements.

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .]

Balzac vint à une de ces soirées, et Baudelaire raconte ainsi sa visite (2) : « Balzac pensait sans doute qu'il n'est pas pour l'homme de plus grande honte ni de plus vive souffrance que l'abdication de sa volonté. Je l'ai vu une fois, dans une réunion où il était question des prodigieux effets du haschich. Il écoutait et questionnait avec une attention et une vivacité amusantes. Les personnes qui l'ont connu devinent qu'il devait être intéressé. Mais l'idée de penser malgré lui-même le choquait vivement ; on lui présenta du dawamesk, il l'examina, le flaira, et le rendit sans y toucher. La lutte entre sa curiosité presque enfantine et sa répugnance pour l'abdication, se trahissait sur son visage expressif d'une manière frappante ; l'amour de la dignité l'emporta. En effet, il est difficile de se figurer le théoricien de la *volonté*, le jumeau spirituel de Louis Lambert consentant à perdre une parcelle de cette précieuse *substance.* »

---

(1) *Sic* pour sarrancolin.
(2) *Les Paradis artificiels,* p. 65.

Nous étions ce soir-là à l'hôtel Pimodan, et nous pouvons constater la parfaite exactitude de cette petite anecdote. Seulement, nous y ajouterons ce détail caractéristique : en rendant la cuillerée de dawamesk qu'on lui offrait, Balzac dit que l'essai était inutile et que le haschich, il en était sûr, n'aurait aucune action sur son cerveau.

(Notice de Th. Gautier, en tête de l'« édition définitive » des *Fleurs du Mal*, Michel Lévy frères, 1868, p. 6 et 59.)

## *BAUDELAIRE ET HENRY MONNIER.*

La présentation des deux artistes avait lieu dans les salons de l'hôtel Pimodan, et la disposition des hauts appartements qui rappellent ceux de Versailles, la richesse des décorations et des peintures faisaient de ce bel endroit une sorte d'Institut où le poëte, songeant peut-être déjà à sa candidature future, se sentait sur son terrain.

— Monsieur, dit-il en saluant le caricaturiste à qui on le présentait, il y a longtemps que je désirais vous faire compliment de vos excellents dictionnaires (1).

— *Dictionnaire !* s'écria Henry Monnier étonné, en regardant l'étrange dandy, dont les habits tourmentés, le pantalon noir à pied se prolongeant dans d'élégants souliers à la Molière annonçaient quelque personnalité bizarre.

---

(1) Baudelaire affectionnait ce mot par lequel il désignait la collection des matériaux bruts destinés à être élaborés par l'artiste — mot qu'il devait sans doute à Delacroix ; voir *Curiosités esthétiques,* p. 109 et *L'Art romantique,* p. 9. Il lui est aussi arrivé, par deux fois, de se servir de ce mot pour désigner ses *Fleurs du Mal ;* voir le *Mercure de France* du 1er juillet 1952, p. 432-433, en note.

Scène comique que cette entrevue, où le mystificateur de 1827 se demandait quel était le genre de *charge* imaginée [*sic*] par un romantique de 1847 (1).

— Monsieur, reprit le caricaturiste, vous vous méprenez sans doute, je m'appelle Henry Monnier.

— Je le sais, Monsieur, continua le poëte en s'inclinant, et c'est pourquoi je me permets de vous complimenter sur vos utiles dictionnaires.

Un moment je crus que le comédien perdrait son flegme habituel ; mais l'étrange poëte (à cette époque bien plus étrange encore qu'aujourd'hui), voulut bien expliquer son mot. Et il le fit avec une habileté académique qu'eût enviée M. Villemain lui-même. Suivant Baudelaire, les *Scènes populaires* n'étaient pas de l'art ; il manquait à la plupart de ces sténographies bourgeoises une composition, comme aussi le reflet de la personnalité du créateur. Tout était traité par menus détails, jamais par masses ; enfin l'idéalisation manquait à ces types qui restaient seulement à l'état de croquis d'après nature (2).

Henry Monnier écoutait, visiblement surpris, n'étant pas préparé à ce beau discours ; mais la conclusion lui fut désagréable, à savoir que les *Scènes populaires* étant un Dictionnaire, les créateurs étaient autorisés à y puiser des mots pour rendre exactement la peinture des bourgeois au dix-neuvième siècle.

---

(1) Dans quelques lignes d'introduction que nous n'avons pas citées, le journaliste rapportait implicitement cette scène à 1849. Nous croyons qu'il faut plutôt la placer vers 1843-1844.

(2) Voir l'étude sur « Quelques Caricaturistes français » publiée en 1857 et recueillie dans les *Curiosités esthétiques*, p. 419-420.

(C[HAMPFLEUR]Y, article sur la nouvelle édition des œuvres d'HENRY MONNIER, *La Vie parisienne,* 10 septembre 1864, p. 517 ; reproduit dans l'*Histoire de la caricature moderne,* Dentu, [1865], p. 243-244.)

## *POMARE CHEZ BAUDELAIRE.*

... Pomaré (1) en grande toilette, cherchant des appartements, entre un jour, guidée par la portière, dans le joli logement que le poëte occupait à l'hôtel Pimodan, quai d'Anjou, et qu'il devait alors quitter. Charmée par une installation d'artiste qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vu, Pomaré admira longuement le papier à grands ramages rouges et noirs, la tête peinte par Delacroix (2), la grande table de noyer façonnée si artistement avec d'insensibles contours que, lorsqu'on s'asseyait pour lire, le corps trouvait partout à s'y insérer commodément, les livres magnifiquement ornés de reliures pleines, les larges fauteuils de chanoine ou de douairière, et dans l'armoire les flacons de vin du Rhin entourés de verres couleur d'émeraude. Bref, elle ne voulut plus s'en aller, adopta un petit divan turc sur lequel elle dormait la nuit, et le jour lisait les ouvrages classiques ; et je crois qu'elle y serait encore, si l'architecte du propriétaire n'était venu un beau matin diriger des réparations devant lesquelles il n'y avait pas de bravoure possible, car elles commencèrent par la démolition d'un gros mur !

---

(1) Elise Sergent, dite la reine Pomaré, effrénée danseuse de cancans et de polkas. Voir l'article de W. T. BANDY, « Trois chantres de Pomaré : Banville, Privat d'Anglemont et Bourdin », *Mercure de France,* 1$^{er}$ juillet 1953, p. 565-568.

(2) Représentant *La Douleur.*

(*Poésies* de THÉODORE DE BANVILLE. *Odes funambulesques* suivies d'un *Commentaire*, Alphonse Lemerre, 1874, p. 320-321.)

# 4

# La tentative de suicide.

## *LES DEUX VERSIONS DU RECIT DE LOUIS MENARD* (1).

### 1.

Ménard était intarissable sur le compte de Baudelaire. Celui-ci vint un jour le chercher et l'emmena à Châtillon dans une guinguette : « Les journaux à grand format me rendent la vie insupportable », dit-il (c'était une de ses plaintes favorites) « j'ai décidé de me tuer ; peux-tu me préparer de l'acide prussique ? je m'embarquerai et boirai la fiole en pleine mer. » Ils discutèrent gaiement du meilleur mode de suicide et s'arrêtèrent au poignard ; puis ils se grisèrent de vers jusqu'au soir. Voyant l'ombre descendre sur la tonnelle, Ménard émit la prétention de rentrer dîner, car ses parents l'attendaient. Mais Baudelaire s'indigna. « C'est la dernière journée que nous passons ensemble et tu ne penses qu'à la régularité de ton repas ! Dis-moi encore des vers. » Ils se quittèrent enfin et se dirent adieu. Deux jours plus tard, Privat d'Anglemont vint trouver Ménard : Baudelaire avait disparu, après avoir demandé avec insistance à Cousin « son avis sur l'immortalité de l'âme ». On convint de s'informer chez Banville, qui s'écria : « Tout s'explique ! il m'a envoyé ses manuscrits pour les publier après sa mort. » Aussitôt chacun voulut les voir, et l'on s'égaya fort de lire des annotations dans ce genre : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci... » « Rien de plus simple », dit Banville, et il jeta le poème au feu, puis l'on parla d'autre chose. Ménard, plus sensible et très inquiet, courut chez la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval, qui demeurait rue de la Femme-sans-Tête ; une dame à cheveux blancs (sa mère) vint ouvrir et appela : « Jeanne! » Aussitôt une grande mulâtresse nonchalante, drapée de satin jaune, arriva en se balançant et, sur l'assurance qu'il ne s'agissait pas d'un créancier, raconta que Baudelaire, voulant frapper sa mère et faire payer ses dettes par son beau-père, le général Aupic [*sic*], avait été se suicider dans leur quartier ; il s'était à peine blessé, et était soigné chez ses parents. A quelque temps de là, Baudelaire rencontra Ménard et lui parla négligemment de littérature ; il fallut le presser beaucoup pour le décider à raconter son suicide. « J'ai été rue de Richelieu dans un cabaret avec cette fille que tu connais ; j'ai enfoncé le couteau, mais je ne sentais rien ; puis j'ai été réveillé par un ronronnement ; j'étais chez le commissaire de police, qui me disait : « Vous avez commis une mauvaise action ; vous vous « devez à votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à « votre commissaire de police. » Et Jeanne le calmait en criant : « Vous avez tort de lui dire cela ; s'il vous « entend, je vous préviens qu'il est très brutal. » On m'a porté dans ma famille (1) ; maman copiait mes vers ; mais cela ne pouvait durer : on ne boit chez elle que du bordeaux et je n'aime que le bourgogne. Je suis parti ; pour le moment je suis sans domicile ; quand vient la nuit, je m'étends sur un banc. » C'était là une des prétentions de Baudelaire, que l'on savait riche et dandy, mais qui tenait beaucoup à passer pour un bohème misérable. En s'en allant, il dit : « Je voudrais travailler pour les Jésuites. »

---

(1) Ce récit se rapporte à la fin du mois de juin 1845. Voir la lettre de Baudelaire à Ancelle, du 30 (*Correspondance générale,* t. I, p. 70 sq.).

(PHILIPPE BERTHELOT « Louis Ménard », *La Revue de Paris,* 1er juin 1901, p. 573-575.)

---

(1) A l'Hôtel de la Place de Paris, place Vendôme (voir *Correspondance générale,* t. I, p. 25, note 1) ; après sa tentative de suicide, Baudelaire vécut, en effet, quelque temps chez ses parents (*ibid.* p. 75).

## 2.

Une après-midi, Baudelaire vient frapper gravement, avec une lenteur et un prolongé de son calculés, à la porte d'un petit logement du numéro trois de la place de la Sorbonne.

[.................................]

Louis Ménard étant allé ouvrir à Baudelaire, lui tendit la main. L'arrivant ne répondit à son amicale pression de la paume et des doigts que par un serrement de phalanges senti et perpétué jusqu'à en devenir solennel.

— Qu'as-tu ?

— Rien. Je viens pour que tu me récites des vers.

Louis Ménard introduit le visiteur dans la pièce donnant sur la place de la Sorbonne, où se trouvait déjà un intime, un camarade de collège, le futur administrateur-bibliophile Cousin, dont nous venons de parler. Baudelaire, traversant obliquement la chambre, se dirige vers lui :

— Ah ! vous êtes là.

Puis, sans transition :

— Dites-moi, Cousin, vous qui êtes un spéculatif et devez vous connaître à ces choses, que pensez-vous de l'immortalité de l'âme ?

Cousin sourit en Voltairien :

— Mais je vous avouerai que je n'ai pas d'idée très nette, très arrêtée, là-dessus.

Baudelaire pousse un profond soupir :

— Tant pis ! J'ai lieu d'attacher la plus grande importance au renseignement que je viens de vous demander.

Et se tournant vers Louis Ménard :

— Veux-tu me réciter des vers ?

Cousin s'était levé :

— Je vous laisse. Il faut que j'aille faire une visite indispensable.

Sur le seuil, il dit à Ménard qui le reconduisait :

— Tu feras bien de surveiller Charles : il est plus étrange qu'il n'a jamais été, aujourd'hui. Il a l'air de vouloir en finir avec l'existence.

Louis Ménard retrouve Baudelaire immobile, hautainement taciturne, au milieu de la pièce :

— Ah ! te voilà revenu... Tu as bien fait...

La voix devient sépulcrale :

— Prends ton chapeau. Nous allons nous promener dans la campagne. Tu me diras des vers... des vers de toi... ceux que tu préfères... que tu voudrais faire se rythmer à l'oreille d'un ami que tu pourrais avoir des craintes de perdre.

[...] Baudelaire se déboutonne, se livre à des confidences.

« La vie est tellement plate et bête qu'il faut se sentir aussi stupide qu'elle pour ne pas en finir !... Toujours la même chose et encore la même chose !... [...] Enfin l'avènement des journaux à grand format [...], enfin, les façons d'être que vont imposer à la littérature la multiplication de ces Gazettes, vastes à parcourir ainsi qu'un désert, seront tellement arides, qu'il vaut mieux ne pas voir ça, les fuir dans un monde où elles n'ont pas encore fait leur apparition... si ce monde existe. »

En conséquence, il s'adressait à l'ami chimiste pour qu'il lui fournît de l'acide prussique, [...].

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .]

Les heures s'étaient écoulées à errer à travers des fondrières. Louis Ménard voyait venir l'instant du dîner. Il se savait attendu dans sa famille et craignait l'inquiétude des siens :

— Si nous rentrions dans Paris ?

Baudelaire fut superbe de révolte de cœur blessé :

— C'est peut-être pour la dernière fois que tu es à même de soulager le dévorant ennui de ton ami, et tu ne peux pas y consacrer encore quelques calmantes heures !

On n'en revient pas moins sur ses pas. A la porte de l'hôtel garni de Baudelaire, rue des Mathurins-Saint-Jacques (actuellement rue du Sommerard), on se sépare. Louis Ménard, fort sceptique malgré tout ce qui vient de se passer, demande comme à l'ordinaire :

— Quand te reverra-t-on ?

Baudelaire répond, tragique :

— Sans doute jamais.

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .]

On n'entend plus parler de Baudelaire pendant quelque temps. Enfin, Louis Ménard le rencontre un jour :

— Hé bien ? comment vas-tu ?... Ta blessure ?...

Le poète l'arrête, d'un ton bref :

— Tu me questionnes ?... Privat, Banville, Vitu, et Deroy, eux, se sont montrés parfaits, pleins de tact : ils ne m'ont parlé de rien... Mais, puisque tu tiens à savoir, apprends donc. Tu m'avais conseillé le poignard...

— Non, le pistolet.

— Tu m'avais dit que le fer était plus sûr que le poison...

— Pardon, le plomb, la balle d'un pistolet.

Baudelaire semble ne pas entendre, continue, imperturbable :

— Je venais d'achever de déjeuner dans un restaurant. Je prends mon...

— Canif ?

— Mon arme. J'enfonce... Je ne sens rien... Alors, je serre le manche, je tourne la lame dans la blessure. Ça fait crac. Je croyais avoir rencontré un organe essentiel... Et je perds connaissance.

— Ça y était ?

— Non, écoute. Après un laps de temps que je ne saurais évaluer, mes oreilles perçoivent, de plus en plus distinct, un bourdonnement agaçant. Il me semblait être tout près d'une cascade ou d'un robinet de fontaine laissé ouvert. Cela se précisant, j'entends : « Jeune homme... se tuer !... A votre âge !... Vous vous devez à votre famille !... On se doit à son pays !... à son quartier ! à son commissaire de police ! » Et la voix de cette excellente fille de Jeanne arrête ce courant d'eau tiède du représentant de l'autorité : « Ne continuez pas plus longtemps, monsieur, il est capable de vous dire que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas. »

— Et ta pauvre mère ? demande Louis Ménard.

Baudelaire prend son air le plus digne :

— Mon beau-père et moi, nous nous sommes réconciliés — Nous avons mutuellement jeté un voile sur le passé, nous avons volontairement oublié.

— Mais l'émotion de ta pauvre mère ?

— Maman ? elle recopie mes vers.

[.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . ..]

Charles Baudelaire rencontre un de ses amis intimes dans le quartier Saint-Honoré. Ce dernier, pour dire quelque chose, lier conversation, après la question inévitable sur l'état de santé, lui dit :

— Tu sors de chez toi ?

— Non.

— Tu rentres, alors ?

— Pas plus.

L'ami essaye d'expliquer sa demande, pour échapper à la gêne de ces courtes réponses :

— Je ne te parlais ainsi que parce que nous sommes tout près de la place Vendôme.

— Je n'habite pas place Vendôme.

— Comment !... mais !...

— Je n'habite *plus* place Vendôme.

— Tu n'es plus chez tes parents ?

— Non.

Et, prenant le bras de son camarade, d'un ton mystérieux :

— Figure-toi qu'ils n'aiment que le vin de Bourgogne dans cette maison ; tandis que, moi, je n'admets que le Bordeaux... (1) C'était intolérable, Alors, je suis parti. Voilà !

(Rioux de Maillou, *Souvenirs des autres*, Crès, 1917, p. 123-127, 132-133 et 138-139.)

---

(1) On aura remarqué la différence de goûts œnologiques prêtés à Baudelaire. Rioux de Maillou a-t-il vraiment entendu ces souvenirs de la bouche de Louis Ménard ? Ou, plutôt, ne se souviendrait-il pas de l'article de Philippe Berthelot ?

# 5

# Le passager du « Corsaire-Satan ».

## AMIRAL ET MATELOTS.

Toute génération, toute famille d'écrivains que groupe une communauté d'idées et de goûts, trouve ou crée un endroit, journal ou revue, pour poser son programme. Ce journal fut, après 1840, le *Corsaire-Satan*, dirigé par Lepoittevin Saint-Alme (1), un vieillard solennel, à mine de vieux troupier, qui découvrait majestueusement ses cheveux blancs devant quiconque s'avisait de venir se plaindre des vivacités de la rédaction. Là débutèrent Champfleury, Murger, Th. de Banville, Antoine Fauchery, Marc Fournier, A. Vitu, Henri Nicolle, A. Busquet, Edouard Plouvier, Charles de la Rounat, Alexandre Weill, préludant de concert à des destinées bien diverses. Baudelaire s'y trouva porté tout naturellement ; et l'on vit alors apparaître sur le boulevard son fantastique habit noir, dont la coupe imposée au tailleur contredisait insolemment la mode, long et boutonné, évasé par en haut comme un cornet et terminé par deux pans étroits et pointus, en queue de sifflet, comme eût dit Pétrus Borel. Au reste, sa part de rédaction fut mince et se borna à deux ou trois articles (1) qu'il répudiait plus tard, et qui ne se retrouvent pas sur les listes qu'il a laissées d'œuvres à réimprimer. Au fond, le journalisme n'était pas son affaire. Sa nature aristocratique l'éloignait de ce pugilat en public qui rappelle l'arène et le cirque banal. Aussi les bureaux du *Corsaire* furent-ils surtout pour lui un salon de conversation.

---

(1) Ou plutôt Le Poitevin Saint-Alme.

(ASSELINEAU, *Charles Baudelaire — Sa Vie et son Œuvre*, Lemerre, 1869, p. 24-26.)

## *LA PASSERELLE DU « CORSAIRE-SATAN ».*

A peine [Marc Fournier] est-il sorti, que Saint-Alme entre d'un pas délibéré. Sur ses talons marche Louis, le compositeur. Louis imprime le *Corsaire* depuis quinze ans et plus. Il connaît à la première vue l'écriture de tous les littérateurs du jour : « Ah ! lui dit le père Saint-Alme, je vois ce qu'il vous faut. Tenez, voici mon *Premier-Satan*, ne me demandez pas de copie avant cinq heures. » Eh bien ! Domine Sompson, quoi de nouveau par la ville ? — Rien.

— Comment, rien ! Croyez-vous qu'on fait le journal avec rien et de l'esprit. Vous aurez beau polir une crotte de chèvre, ce sera toujours un crottin. Heureusement que mes petits jeunes gens vont arriver. (Avec emphase) Bonjour, monsieur Viard (1), bonjour, monsieur Vitu, bonjour, monsieur Baudelaire ! — Trois grands hommes ! Eh bien, monsieur Viard, vous ne voulez toujours pas travailler ?

---

(1) De 1845 à 1848, Baudelaire a donné au *Corsaire* sept articles, dont une parodie en collaboration. Voir la Chronologie, en tête de l'édition du Club du Meilleur Livre, t. I, p. 5-7.

— Votre journal était si bête hier. Il y avait un article déshonorant.

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .]

— [...] Taisez-vous donc, là-bas, messieurs Vitu et Baudelaire, on ne peut pas travailler.

M. BAUDELAIRE, *continuant:* Voyez-vous, Vitu, les créanciers sont comme les femmes... On ne saurait trop les aimer. Eugène Delacroix me disait hier...

*Saint-Alme :* Tiens, c'est joli ça : écrivez-nous donc ça. (2)

*M. Baudelaire :* Vous savez bien que je n'écris pas, moi. — Oh ! c'est juste, monsieur a trop de génie, monsieur nous fera quelque livre sur la peinture, comme l'an passé (3). Voyez-vous, vous n'avez pas le sens commun, et votre E. Delacroix vous tourne la tête.

---

(1) Jules Viard ; c'est en allant le chercher un soir de 1849 aux bureaux du *Représentant du Peuple* que Baudelaire fit la connaissance de Proudhon (voir la *Correspondance générale,* t. V, p. 55).

(2) Cette conversation est à rapprocher des circonstances dans lesquelles Baudelaire, à la grande joie de Saint-Alme, inventa l'expression « Ecole du bon sens » pour moquer Augier, Ponsard et consorts (voir *L'Art romantique,* p. 283, note, et *Œuvres posthumes,* t. II, p. 140).

(3) Allusion au *Salon de 1845.*

M. BAUDELAIRE, *gravement :* Je ne discute pas avec vous, monsieur.... Voyez-vous, Champfleury, le *chic* et le *poncif* perdront l'art : c'est une chose incroyable le nombre d'idées neuves que j'ai introduites dans mon volume... Je me mets sous la protection des bourgeois et des artistes (1).

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

M. Weill : [...]Quand faites-vous basser mon veuilleton ? demain ? Il est très-choli. (2)

— Non, demain nous avons M. Fiorentino. (3)

— Ah ! il n'y a bas moyen de gagner un sol dans fotre poutique. Nous sommes trente rédacteurs.

Une discussion s'engage là-dessus. Tout compte fait, il se trouve qu'on est au plus vingt-neuf, qui sont : MM. Saint-Alme, Champfleury, Fiorentino, Nicolle, Busquet, Baissey, Marc-Fournier, C. Laurent, Viard, Gosse, E. Briffaut, M. Saint-Aguet, Boyer, Bédos, A. Lemaître, Schwob, Descauriets, Banville, Vitu, Marchand, Baudelaire-Dufays, Coral, Weill, Courtois, H. Murger, Ducasse, Laurier, Philibert Audebrand et Virmaître.

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

---

(1) Allusions au *Salon de 1846* (dans *L'Art romantique,* p. 81 sq. et 160-161), annoncé par la *Bibliographie de la France* la veille du jour où cet article fut publié dans *La Silhouette.*

(2) L'écrivain Alexandre Weill que l'on verra plus loin mystifié par Baudelaire était célèbre pour l'accent tudesque qu'il tenait, comme le baron de Nucingen, de ses origines judéo-germaniques. Un dessin de Baudelaire représente Weill proférant des phrases incongrues.

(3) Critique musical ; on connaît un exemplaire du *Théophile Gautier* (1859) à lui dédicacé par Baudelaire « en vieille amitié ».

On apporte un pli cacheté.

— C'est de Gosse. Ecoutez, messieurs.... Ce diable de Gosse (1). Il est bien usé ; son Histoire naturelle du Jardin des Plantes était très-jolie ; mais, le drôle, il s'est bien vengé depuis. C'est égal, monsieur Baudelaire, — quand vous vendrez 300 francs votre critique du Musée, comme M. Gosse...

(Anonyme, « Tableaux d'intérieur. Les Boutiques de Journaux. *Le Corsaire-Satan* », dans *La Silhouette*, 24 mai 1846, p. 997-999.)

---

(1) Isidore Salles, d'origine gasconne, qui s'est fait connaître sous le pseudonyme de Gosse, est l'auteur d'une *Histoire naturelle drolatique et philosophique des Professeurs du Jardin des Plantes, des Aide-Naturalistes, Préparateurs, etc., attachés à cet Etablissement, accompagnée d'épisodes scientifiques et pittoresques...*, Paris, Gustave Sandré, 1847. Cette aimable satire avait été publiée en partie par *Le Corsaire-Satan* en avril 1846. Isidore Salles ne doit pas être confondu avec Etienne Gosse, l'un des spirituels rédacteurs de *La* libérale *Pandore* sous la Restauration.

## *MŒURS DE PIRATES.*

Le vieux de Saint-Charmay (1) avait conservé les habitudes littéraires de la Restauration, mais il était encore assez intelligent pour admettre les nouveaux procédés d'esprit, qui se renouvellent tous les dix ans. Un groupe de jeunes gens entra ainsi dans la vie littéraire avec des formes neuves, qui firent de ce journal une puissance momentanée.

[.................................................]

M. de Saint-Charmay avait pour grand système de ne pas laisser de place à l'*amitié* dans son journal. Il permettait les attaques les plus violentes contre tout ce qui a un nom, mais il n'aimait pas l'enthousiasme ; et chaque rédacteur devait au moins livrer dix articles d'*éreintement* avant de pouvoir faire passer un article agréable à quelqu'un.

[.................................................]

La première année que passa Gérard dans ce journal était tellement nouvelle pour lui, qu'il prit intérêt aux drames que le *Petit Journal* amenait chaque jour ;

---

(1) C'est Saint-Alme qu'il faut reconnaître sous le masque de Saint-Charmay et Champfleury lui-même sous le nom de Gérard. Quant au *Petit Journal*, c'est évidemment *Le Corsaire-Satan*.

il corrigeait les épreuves, où les gens étaient désignés le plus souvent par des initiales, sans se douter de ce que cachaient dix lignes innocentes en apparence ; mais ces dix lignes brûlaient comme un fer chauffé à blanc, qui n'a pas l'apparence brillante du fer rougi. Le plus souvent les rédacteurs ignoraient le trouble qu'avait pu apporter le numéro du matin, mais le garçon de bureau entrait en disant à M. de Saint-Charmay :

— Deux messieurs désirent vous parler.

— Faites-les entrer.

— Ils veulent vous voir seul.

Tout se passait alors dans un petit cabinet écarté d'où ne sortait aucun bruit. Quelquefois entrait au bureau de la rédaction un homme qui se disait calomnié, diffamé, et qui jetait des propositions de duel en demandant l'auteur de l'article. Jamais l'auteur de l'article n'était nommé, le plus souvent les articles dangereux étant envoyés anonymement. M. de Saint-Charmay, à l'ordinaire, commençait par des excuses ; il ne connaissait pas, disait-il, les personnes qui n'étaient désignées que par une simple initiale ; il invoquait sa bonne foi, il prétendait que l'article s'appliquait à d'autres ; il ouvrait le journal, relisait l'article et cherchait à montrer le peu d'importance de la nouvelle incriminée.

Ces raisons apaisaient quelquefois les plaignants, mais elles produisaient aussi un effet contraire. Les gens de bonne foi s'irritaient de ce jésuitisme, éclataient en injures et ne demandaient pas mieux que de sauter à la gorge du rédacteur en chef. Alors M. de Saint-Charmay employait le grand moyen : il ôtait son chapeau.

M. de Saint-Charmay, qu'il fût assis ou qu'il se tînt debout, avec la redingote boutonnée jusqu'au menton, son énorme moustache grise, son teint coloré et son chapeau à larges bords, représentait plutôt un colonel de carabiniers qu'un bourgeois ; mais, son chapeau enlevé, il ne restait qu'un énorme crâne chauve, avec deux rares mèches de cheveux blancs du côté des oreilles ; un changement à vue aussi brusque devait produire la plus grande surprise chez l'insulté. Il avait été reçu par un militaire, et il se trouvait en face d'un vieillard ; les grosses moustaches n'avaient pas arrêté sa colère, mais le crâne chauve lui faisait pitié. Cependant quelques personnes, que ne maîtrisaient ni la crainte ni le mépris, poussaient l'irritation de l'injure imprimée jusqu'au duel. M. de Saint-Charmay acceptait, et proposait un combat sérieux, le duel à quatre pas. Gérard n'eut pas d'exemple d'une affaire menée aussi loin.

(Champfleury, *Contes de Printemps, Les Aventures de Mademoiselle Mariette,* Victor Lecou, 1853, p. 51 et 53-56.)

## *LE POETE DES CHATS.*

Quelquefois, Gérard ramenait un de ses amis, un poëte, qui adorait les chats d'une façon particulière. Son plaisir était de les caresser avec des grattements singuliers ; il les regardait dans les yeux et tentait de les magnétiser. Ce poëte, qui faisait des vers remarquables empreints des agitations de son esprit et des inquiétudes de son âme, vivait en mauvaise intelligence avec Mariette, qu'il voulait réduire à un silence absolu.

Il condamnait les maîtresses de ses amis au régime du vin et du tabac, afin d'assouplir leur langue, et il ne pouvait supporter les propos de femmes qui viennent se jeter à travers les conversations d'artistes.

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

« 19 février 1842 (1). — Nous avons passé une belle soirée avec un ami qui partage mes idées en peinture, en théâtre et en musique. Il est si rare de rencontrer un esprit d'un tempérament parallèle au sien, qu'il ne faut jamais s'en défaire. Mon ami a surtout étudié longuement les chats ; il les arrête dans la rue, entre dans les boutiques où le chat médite accroupi sur le comptoir, les caresse et les magnétise de son regard.

« Il faisait froid ce soir-là ; le petit chat sommeillait sur l'épaule de Mariette ; de temps à autre, il clignait des yeux pour regarder le charbon de terre enflammé ; depuis quelques minutes nous ne parlions pas. — Si le chat meurt un jour, dit mon ami, il ne faudra pas l'empailler.

« Ce mot me fit frémir. Le chat lui-même, si calme, jeta un regard de travers sur le sinistre pronostiqueur, qui, ne s'inquiétant guère de la prédiction : — Voulez-vous, dit-il, écouter ce sonnet sur les chats :

---

(1) Cette date est fictive (et d'ailleurs Champfleury dans la réédition de 1856 a remplacé le dernier chiffre par un point) : Baudelaire débarqua à Bordeaux le 16 février 1842 et ne put être à Paris avant le 24 ou le 25.

« Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

« Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Erèbe les eût pris pour des coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

« Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphynx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin.

« Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques ;
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

« Le petit chat avait écouté le sonnet avec une attention soutenue ; il quitta le dos de sa maîtresse et alla faire des compliments à l'auteur en daignant sauter sur ses genoux. Il se livra même à sa toilette du soir et nous prédit, par des signes certains, qu'il pleuvrait le lendemain. »

(CHAMPFLEURY, *Contes de Printemps, Les Aventures de Mademoiselle Mariette,* Victor Lecou, 1853, p. 135-136 et 278-279.)

# 6

# La Révolution de 1848.

## *22, 23 et 24 FEVRIER.*

Le 22 février 1848, j'allai, comme une foule d'autres, voir ce qui se passait du côté des Champs-Elysées. J'étais avec Promayet le musicien (1), Courbet et Baudelaire. Un détachement de municipaux à cheval charge au tout petit trot, n'ayant pour but que d'empêcher les attroupements de se former, et nous force à nous réfugier sur le parapet des petits jardins qui, à cette époque, bordaient la place de la Concorde. C'était un peu avant la tombée de la nuit. Nous étions là entourés de soldats et épiant le moment où nous pourrions nous dégager, quand passèrent des pompiers se dirigeant vers l'avenue de Beaujon, où, disait-on, une poignée d'émeutiers s'étaient emparés par surprise d'un petit corps de garde et y avaient mis le feu. Quelques instants après, les pompiers repassaient devant nous, poursuivis à coups de pierres par les mêmes individus qui les avaient forcés à rebrousser chemin. Tout à coup la scène change. Du fond des Champs-Elysées arrivent des municipaux à pied, la baïonnette en avant et à leur tour les émeutiers commencent à fuir. L'un d'eux sans armes poursuivi par deux soldats, tourne autour d'un arbre, fait un faux pas, tombe et là, sous nos yeux, un des municipaux lui enfonce sa baïonnette en pleine poitrine. Tous nous poussons un cri d'horreur, un ouvrier qui s'est aussi réfugié sur la margelle du jardin a une violente attaque de nerfs et nous sommes obligés Promayet et moi de le reconduire par le bras chez lui, rue Godot-de-Mauroy, pendant que Courbet et Baudelaire vont à *La Presse*, dénoncer à Emile de Girardin cet acte d'épouvantable férocité. Ce fut le premier sang versé pendant cette Révolution. L'article parut-il le lendemain dans *La Presse* ? Je ne saurais le dire, les événements se pressaient et m'ont empêché de m'enquérir à cet égard. (1)

---

(1) Edouard Promayet est ignoré par les encyclopédies musicales. On connaît cependant de lui une valse intitulée *Souvenir de Genève* et une autre, *Brillante Etoile* (pour piano), qui, publiée en 1853, forme son *opus 12.* Etait-ce un fournisseur de Mabille et autres Musards? On en doute à lire la musique qu'il a composée, environ 1855, pour un cantique: « Plus d'ombres! plus d'ombres! Voici la lumière!... » (Renseignements aimablement procurés par le Département de la Musique à la Bibliothèque Nationale.)

Le lendemain, vers une heure après midi, nous partîmes du café de la Rotonde, Champfleury, Baudelaire, Promayet et moi pour aller aux nouvelles. Nous rencontrons d'Abrantès (2) qui nous dit qu'on se bat dans le quartier Saint-Denis. Allons au quartier Saint-Denis, allons voir ça : de la place du Châtelet, nous entendons la fusillade, nous poursuivons, tous les magasins, toutes les portes sont fermés. De rue en rue, sans savoir où nous allons, rebroussant chemin quand nous apercevons une barricade, ce qui nous arrive deux ou trois fois, nous marchons plus d'une demi-heure, cherchant à gagner le boulevard en un point quelconque entre la porte Saint-Denis et la Bastille. Tout à coup, dans une rue perpendiculaire à la nôtre, à moins de cent mètres de nous, un bruit de pas précipités, comme ceux de soldats qui montent à l'assaut, puis une furieuse fusillade, des « nom de Dieu », des cris aigus de blessés et de mourants, puis plus rien. C'était une compagnie du 17$^{e}$ léger, le régiment du duc d'Aumale, qui venait d'enlever une barricade, non sans avoir laissé de son sang aux pavés de cette rue que, plus tard, j'ai cherché à reconnaître. N'entendant plus rien, nous nous dirigeons du côté d'où étaient partis tous ces bruits, et nous tombons au milieu de ces pauvres soldats en train de relever trois ou quatre camarades morts ou mourants. Quelle chose navrante que ces guerres civiles. Il fallait entendre ces braves troupiers exhalant leur rage contre ceux qui les avaient décimés. « N. de D. ! nous nous sommes battus sept ans contre les Bédouins pour nous voir assassinés ici par des Français ! » Ils étaient furieux, mais pas un ne songeait à nous dire une mauvaise parole. Trois mois plus tard en juin, les insurgés nous auraient mis de force derrière leurs barricades et les soldats nous auraient fusillés comme complices des insurgés et allant les rejoindre. En février, il n'y avait de haine qu'entre les municipaux et le peuple, mais elle allait jusqu'à la rage, le peuple insultant ces soldats partout où il les trouvait, et ceux-ci perçant de leurs baïonnettes des personnes inoffensives.

---

(1) Jacques Crépet avait cherché en vain cet article dans les colonnes de *La Presse* (voir *Œuvres posthumes,* t. I, p. 533).

(2) Le duc d'Abrantès, fils de Junot, écrivain, compositeur, gastronome et dandy. Banville lui a consacré un bien joli chapitre de ses *Souvenirs* (Charpentier, 1882, p. 143-155).

Enfin nous parvenons au boulevard du Temple. En même temps on annonce la démission du ministère Guizot. Voilà la guerre civile finie presque avant d'avoir commencé ! Quelle joie ! Quel spectacle indescriptible. Les magasins se rouvrent tous à la fois, et comme la nuit approche, les fenêtres s'illuminent et se pavoisent aussi toutes à la fois. Çà et là sur le boulevard quelques compagnies d'infanterie dans le rang et toutes les armes fraternisent avec les bourgeois. Promayet reconnaît un sergent-major de son pays et va lui serrer la main. C'est fini et ce n'est pas trop tôt, dit le sous-officier. Ce sacré Guizot commençait à nous embêter.

De toutes parts retentissent *La Marseillaise* et l'hymne des *Girondins* alors tout nouveau, dont la musique plus grave et moins passionnée que celle de Rouget de Lisle répond mieux à la circonstance et aux sentiments de la foule.

Tout à coup une immense colonne dense, profonde, tenant toute la largeur du boulevard, précédée de tambours et de drapeaux arrive du côté de la porte Saint-Martin. Gardes nationaux en uniforme, ouvriers en blouse, polytechniciens (1), tous bras dessus bras dessous, chantant alternativement les deux hymnes dont les tambours marquent le rythme et tous, sauf quelques

(1) Rappelons que le général Aupick commandait alors l'Ecole polytechnique ; voir, de Jules Mouquet et W. T. Bandy, *Baudelaire en 1848* (Emile-Paul, 1946), p. 70 sq.

voyous avinés, heureux et ne songeant plus à maudire Guizot.

La musique d'un régiment de ligne entonne l'air des *Girondins* et un peu plus loin, au pied de la porte Saint-Martin, celle des Carabiniers venus de Versailles se met à jouer *Le Chant du Départ*. De ma vie je n'ai vu pareil débordement d'enthousiasme ni rien de comparable à cette enivrante manifestation, magnifique embellie née d'un orage et qui devait finir le soir même par un épouvantable déchaînement des éléments.

Il était près de neuf heures quand nous rentrâmes sur la rive gauche. Baudelaire s'offrit, suivant son expression favorite, à me tenir compagnie pendant mon dîner, il était enchanté de ce qu'il avait vu depuis deux jours : le commencement du drame l'avait fort intéressé, seulement le dénouement lui plaisait peu et il trouvait que le rideau était tombé trop tôt ; je ne l'avais jamais vu si gai, si leste, si infatigable, lui qui n'avait pas l'habitude de marcher. Ses yeux étincelaient. Après dîner nous allons à la Rotonde et dans ce café si vivant tous les soirs précédents, nous trouvons Courbet absolument seul en présence d'un bock et en compagnie de sa pipe. La nuit était horriblement noire et un silence lugubre régnait dans tout le quartier. Tout à coup le tocsin commence à sonner à Saint-Séverin d'abord, puis à Saint-Etienne-du-Mont et à Saint-Sulpice. Un individu passe en courant et en criant d'une voix qui nous glace d'effroi : « Aux armes ! on égorge nos frères... » Nous nous précipitons dans la rue, personne pour nous renseigner, mais Saint-Sulpice continue et nous courons de ce côté au risque de nous casser le cou au milieu de cette obscurité. La cloche se tait et au moment où nous débouchons sur la place de l'église, une grêle de balles vient frapper au-dessus de nos têtes le mur d'une maison et nous battons en retraite, plus vite que nous n'étions venus. En entendant sonner le tocsin si près d'eux, les municipaux de la rue de Tournon étaient accourus, avaient passé les sonneurs à la baïonnette, puis, établis sous le porche, ils faisaient feu dès qu'ils entendaient des pas se diriger vers eux. Plus d'un paya de sa vie, dit-on, le lendemain, cet acte de démence. Ils se savaient détestés du peuple, insultés par les voyous à chaque pas qu'ils faisaient, depuis deux jours ils étaient sur les dents. Ce n'étaient plus des hommes, mais de véritables bêtes féroces.

Repoussés de ce côté, nous descendons au Pont-Neuf que nous trouvons occupé par un bataillon de ligne qui laisse passer de la rive droite à la rive gauche, mais non pas de celle-ci à la droite. De cette dernière arrivent de temps à autre des individus effarés qui nous racontent l'affaire du boulevard des Capucines, les cadavres promenés aux flambeaux et les barricades qui s'élèvent de tous côtés. Pauvre Paris ! Pauvre France !

Accablé de fatigue, brisé de tant d'émotions, je me décide à rentrer chez moi, il est près de trois heures du matin. Je ne m'éveillai qu'à neuf heures, je m'habille en toute hâte et descends dans la rue. Devant ma porte une barricade, une autre à l'entrée de la rue Taranne, une dans la rue Jacob ; tout le quartier en est couvert. Au carrefour Buci, je trouve Baudelaire et Barthet armés de fusils de chasse et prêts à faire feu derrière une barricade qui ne les couvre encore que jusqu'à la ceinture.

(Charles Toubin, *Souvenirs d'un septuagénaire.*)

## *« IL FAUT ALLER FUSILLER LE GENERAL AUPICK... »*

... en 1848, le 24 février au soir, je le rencontrai au carrefour de Buci, au milieu d'une foule qui venait de piller une boutique d'armurier. Il portait un beau fusil à deux coups luisant et vierge, et une superbe cartouchière de cuir jaune tout aussi immaculée ; je le hélai, il vint à moi simulant une grande animation : « Je viens de faire le coup de fusil ! » me dit-il. Et comme je souriais, regardant son artillerie tout brillant neuve — « Pas pour la République, par exemple ! » — Il ne me répondait pas, criait beaucoup ; et toujours son refrain : il fallait aller fusiller le général Aupick.

(Lettre de J. Buisson à Eugène Crépet, 1886, *CML*, t. II, p. 1164.)

## *LE SALUT PUBLIC.*

### *Souvenirs de deux rédacteurs.*

1.

A peine installé, le gouvernement provisoire avait proclamé la liberté absolue de la presse : plus de cautionnements, plus de censure ni de déclarations préalables. Si nous fondions un journal ? me dirent aussitôt Baudelaire et Champfleury. Fondons un journal, répondis-je, puisque le besoin s'en fait absolument sentir. Pour créer un journal, en temps ordinaire, quatre choses étaient nécessaires : un titre, des bureaux de rédaction, de l'argent et une certaine unité de vues et d'opinions entre les principaux participants. Le bureau de rédaction fut vite trouvé ; à l'unanimité nous adoptâmes la salle du second étage du café Turlot où il n'y avait presque jamais personne et qui avait l'avantage de ne rien nous coûter. Quand le journal aurait prospéré et grandi, nous porterions ses pénates ailleurs. Qui sait ? peut-être au boulevard des Italiens. Le choix du titre fut également bientôt fait. Baudelaire proposa celui du *Salut public* qui me parut bien trop vif, mais mes deux collaborateurs me firent remarquer qu'en Révolution il faut parler haut pour se faire entendre ; je retirai mon opposition. La question d'argent présenta un peu plus de difficulté. On était à la fin de février et le *Corsaire* ne devait payer que dans deux ou trois jours. Champfleury avait juste dans sa poche quarante sous, sur lesquels il fallait vivre jusqu'au 1er mars. Baudelaire avoua que, depuis le 6 janvier précédent, il avait épuisé son premier trimestre et qu'il n'avait plus pareille somme non pas dans son porte-monnaie, mais dans sa poche, car le porte-monnaie est un petit meuble qui ne sert, disait-il, qu'à vous rappeler les temps plus heureux où il rendait des sons métalliques et par conséquent à vous mettre du noir dans l'âme. Nous pouvions, mon frère et moi, en nous saignant à blanc disposer de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix francs, et ce fut avec cette importante mise de fonds que fut fondé *Le Salut public*. Quant à l'unité de vues et d'opinions, nous n'y fîmes pas même attention. Toutes les idées politiques de Champfleury se bornaient à détester le municipal. Baudelaire aimait la Révolution comme tout ce qui était violent et anormal et à cause de cela je le craignais plus que je ne l'aimais. Mais je me résignai au fait accompli. Courbet nous fit une vignette représentant un homme du peuple sur une barricade, vignette qui fut je crois gravée par Chien-Caillou (1).

La gravure nous coûta dix-sept ou dix-huit francs. Le premier numéro du journal tiré à quatre cents exemplaires nous coûta trente francs au maximum. C'est juste ce que vaut aujourd'hui, dit-on, un seul exemplaire à cause du nom de Baudelaire. La presque totalité des ateliers étant fermés, il ne fut pas difficile de trouver des vendeurs, mais comme les corbeaux que Noé lâcha à la fin du déluge, nos oiseaux partirent et ne revinrent point. Ce premier numéro avait été écrit en moins de deux heures sur trois tables du second étage du café Turlot, le second fut plus soigné et notre capital ébréché ne permit pas la naissance du troisième. C'était donc notre « to be or not to be ».

---

(1) Le graveur Rodolphe Bresdin, dont Champfleury, qui l'avait ainsi surnommé, fit le héros d'une de ses plus touchantes nouvelles. — Ce qui suit et dont nous ne connaissons que la copie doit résulter d'une corruption du manuscrit : sans doute ces beaux feux d'artifice (plutôt que ces artifices) ont-ils été tirés par Baudelaire, et non par le restaurateur ; voir d'ailleurs plus loin, p. 132.

Baudelaire, dans la tête de qui rien n'était inconciliable, fit pieusement hommage d'un exemplaire à l'archevêque et en porta démocratiquement un autre à Raspail qui demeurait sur la place de l'Ecole de médecine et pour lequel il professait tendresse et admiration sans bornes depuis qu'il avait lu *L'Ami du Peuple.* Tenant plus que Champfleury et moi au succès de ce second numéro, il se revêtit d'une de ses blouses blanches et ainsi costumé vendit bravement le soir notre production dans la rue Saint-André-des-Arts, pendant qu'une jeune veuve déguisée en ouvrière en faisait autant dans la rue des Saints-Pères. A eux deux ils rapportèrent douze ou quinze francs, et il fut décidé 1°) que la république privée à l'avenir de nos conseils et de nos lumières s'en tirerait comme elle pourrait, 2°) qu'un magnifique banquet commémoratif à la fois de la naissance et du décès de notre journal serait célébré en restreignant toutefois le nombre des invités à cinq convives : les trois fondateurs, mon frère, bailleur de fonds, et la jeune veuve qui, revenue à l'arche, nous était apparue comme une véritable colombe. Le banquet eut lieu rue de Beaune chez Lescoffly (1) qui tira ce soir-là plusieurs de ses plus beaux artifices, nous disant que la révocation de l'Edit de Nantes était la plus grande pensée du règne de Louis XIV et que l'infidélité conjugale était d'institution divine puisqu'elle permettait à la femme mariée à un homme laid, rachitique ou bossu, de substituer à celui-ci, un beau et puissant mâle aux larges épaules. A ce sujet, la jeune veuve nous disait en sortant qu'elle avait eu grande envie de lui parler de sa maîtresse et d'un perruquier du voisinage, beau gars et bien taillé, mais qu'elle n'avait pas osé mettre les pieds dans le plat.

---

(1) Le restaurant *Lescophy,* 4, rue de Beaune.

(CHARLES TOUBIN, *Souvenirs d'un septuagénaire.*)

●

2.

En février, j'ai fondé dès les premiers jours le *Salut public* avec mon ami, le poëte Baudelaire-Dufays : infortuné journal qui n'a eu que 2 numéros et que nous allions vendre dans les cafés nous-mêmes. Nous en avons vendu pour sept francs 2 sous : encore une ancienne maîtresse à moi en a-t-elle pris pour trois francs, pour ses amants ! 30 amants hélas !!!

(CHAMPFLEURY à Armand Baschet, [1852], Collection Spoelberch de Lovenjoul (1), D. 644, f° 45.)

---

(1) Nous remercions M. le Professeur Pommier, conservateur de la Collection, d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire ces lignes.

## *BAUDELAIRE A CHATEAUROUX.*

### 1.

En 1849 (je crois), les réactionnaires de Châteauroux demandaient à Paris un rédacteur en chef pour leur journal. Comment Baudelaire, le moins journaliste des poètes et des hommes de lettres, y fut envoyé, — je ne me souviens plus. Mais il y arriva, et les actionnaires du journal lui offrirent un banquet au débotté. Ce fantaisiste à longs cheveux et à cravate de foulard rouge les avait déjà fait loucher. Ils n'étaient pas fâchés de le tâter au dessert. L'orateur de la société conservatrice se leva, et, après les considérations les plus anti-révolutionnaires, termina son toast au nouveau rédacteur en chef par un appel de profession de foi. Baudelaire ne le fit pas attendre. Irrité de tous les lieux communs dont on l'avait bombardé, les lèvres serrées et sifflantes, il commença en ces termes :

— Messieurs, dans cette Révolution dont on vient de parler, il y a un grand homme, — le plus grand de cette époque, — un des plus grands hommes de tous les temps : cet homme, c'est Robespierre.

Vous pensez que Baudelaire n'a jamais écrit un article dans le journal de Châteauroux. (1)

(Maxime Rude, *Confidences d'un Journaliste,* Sagnier, 1876, p. 175-176.)

---

(1) Sur l'éphémère collaboration de Baudelaire au *Représentant de l'Indre,* en octobre 1848, voir, de J. Mouquet et W. T. Bandy, *Baudelaire en 1848* (Emile-Paul frères, 1946), p. 48 sq.

## 2.

Le père d'Arthur Ponroy, avoué dans l'Indre, venait, avec ses amis, de fonder à Châteauroux un journal quotidien pour défendre les intérêts conservateurs.

La place de rédacteur en chef était à prendre, Ponroy la proposa à Baudelaire qui accepta et partit.

Dès son arrivée, un grand repas fut donné en l'honneur du rédacteur en chef. Il y avait les principaux actionnaires du journal : de riches et bons bourgeois, un peu prud'hommesques. Baudelaire ne desserra pas les dents. Au dessert, un convive s'étonna de ce mutisme :

— Mais, Monsieur Baudelaire, vous ne dites rien ?

Le mystificateur répondit :

— Messieurs, je n'ai rien à dire. Ne suis-je pas venu ici pour être le domestique de vos intelligences ?...

Le lendemain, il épouvanta l'imprimeur du journal, une vieille veuve, en lui demandant *où était l'eau-de-vie de la rédaction.*

Il épouvanta bien davantage, le surlendemain, les braves abonnés du journal de Châteauroux. Son premier article commençait ainsi :

« Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là trois cent mille têtes, celui-ci la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système. »

Bien que la conclusion fut d'un autoritarisme à la Joseph de Maistre, tout le monde se montra scandalisé, — et le pauvre Baudelaire ne fit pas long feu à Châteauroux.

D'autre part, sa vie irrégulière n'était pas pour lui attirer la sympathie des pères de famille qui présidaient aux destinées du journal. Il avait amené de Paris une actrice qu'il fit passer pour sa femme.

Le secret fut découvert, et lorsqu'on lui donna congé, le président du conseil d'administration de son journal, un notaire qui avait lu Casimir Delavigne, lui lança cette mercuriale :

— Monsieur, vous nous avez trompés. Madame Baudelaire n'est pas votre femme, c'est votre *favorite.*

A quoi Baudelaire riposta :

— Monsieur, la *favorite* d'un poète peut quelquefois valoir la femme d'un notaire.

Ce fut sa flèche du Parthe. Le soir même, il repartait pour Paris.

(Simon Brugal [Firmin Boissin], *Le Figaro,* 19 janvier 1887.)

# III

# Famille, Amours et Cafés

# 1

# La famille.

## *UNE FEMME DE SENTIMENT.*

... je ne puis vous entendre me dire que mon fils n'a ni vêtements, ni aliments, sans que mon cœur ne [*sic*] saigne.

Je tiens à rester brouillée. Je ne puis et je ne veux pas pardonner aussi vite les paroles blessantes qu'il a osé m'adresser à moi, sa mère.

S'il laisse jamais entrevoir le moindre découragement dans sa carrière, je me fais fort par le général de lui faire avoir un emploi quelconque... (1)

... Je ne lui rendrai mon affection que quand il en sera digne. Qu'il se dispense dorénavant de m'écrire...

... Il m'est resté une impression bien pénible de tout ce que vous m'avez dit l'autre jour par suite d'une conversation que vous avez eue avec Charles, il y a peu de temps ; ce mépris souverain pour l'humanité, ne pas croire à la vertu, ne croire à rien, tout cela est effrayant et me bouleverse. Tout cela me donne à penser et me fait peur ; car il me semble que lorsqu'on ne croit à aucun sentiment honnête, il n'y a qu'un pas de là à une mauvaise action et cette idée seule me fait frémir ; et moi, qui me complaisais dans la pensée que mon fils, malgré son désordre et toutes ses idées extravagantes, était rempli d'honneur et que je n'aurais jamais à redouter aucune action vile ; j'en avais pour garant aussi son orgueil et une certaine fierté dans l'âme, sans ajouter que je lui croyais un fonds de religion, sans pratique, mais ayant la foi.

---

(1) Ces points de suspension sont certainement du premier publicateur, F. Gautier.

Voyez dans quelles tortures je vis, au sujet de Charles, car je ne puis me dissimuler que sa position va empirant ; elle empire par la raison qu'elle se prolonge et que les années marchent. Ce n'est pas faute cependant d'adresser les prières les plus ferventes à Dieu pour son changement.

Si je me suis résignée à cette séparation, qui m'a été si cruelle et qui peut-être a été la cause de tous les désordres où Charles s'est jeté, c'est que j'ai cru bien faire et agir dans son intérêt : je n'ai pas voulu imposer à mon mari la vue d'un jeune homme dont les idées et les habitudes cadraient si peu avec les siennes.

Comme femme, je ne vois en toutes choses que le sentiment.

(Lettre de M^me^ AUPICK à Ancelle, vers 1842, publiée par Féli Gautier, « Documents sur Baudelaire », *Mercure de France*, 15 janvier 1905, p. 194-195.)

## *UN TABOU.*

Un soir du mois de novembre 1850, à Constantinople, au palais de la légation française, le général Aupick, alors ambassadeur, me dit, après le dîner :

« La littérature a-t-elle fait quelque bonne recrue depuis que vous avez quitté Paris ? » J'indiquai au général la *Vie de Bohème* qu'Henri Mürger [*sic*] avait fait représenter, avec succès, au théâtre des Variétés, et j'ajoutai : « J'ai reçu, il y a peu de jours, une lettre de Louis de Cormenin, dans laquelle il m'écrit : J'ai vu dernièrement, chez Théophile Gautier, un Baudelaire qui fera parler de lui ; son originalité est un peu trop voulue, mais son vers est ferme ; c'est un tempérament de poète, chose rare à notre époque. » Dès que j'eus prononcé le nom de Baudelaire, M^me^ Aupick baissa la tête, le général me regarda fixement comme s'il eût relevé une provocation, et le colonel Margadel (1) me toucha le pied pour m'avertir que je m'aventurais sur un mauvais terrain. Je demeurai assez penaud, comprenant que j'avais commis une maladresse, et ne sachant laquelle. Dix minutes après, le général et Flaubert se disputaient à propos de je ne sais quel livre de Proudhon. M^me^ Aupick se rapprocha de moi et, à voix très basse, me dit : « N'est-ce pas qu'il a du talent ? — Qui donc ? — Mais le jeune homme que M. Louis de Cormenin vous a cité avec éloges ? » Je fis un signe affirmatif sans répondre, car je comprenais de moins en moins.

Le colonel Margadel se retira en même temps que nous et nous conduisit dans l'appartement qu'il occupait au palais de l'ambassade, pour nous montrer sa collec-

---

(1) Le lieutenant-colonel *de* Margadel avait été mis, le 15 avril 1848, à la disposition du général Aupick nommé ministre plénipotentiaire à Constantinople. Promu colonel le 25 novembre 1849, il fut, le 5 décembre suivant, maintenu auprès d'Aupick et rentra en France, comme celui-ci, en 1851.

**tion de lépidoptères, qui était belle. « Parbleu ! me dit-il, vous avez failli mettre le feu aux poudres en parlant de Charles Baudelaire-Dufaïs [*sic*] ; c'est le fils de Mme Aupick ; le général et lui se sont souvent pris aux cheveux ; le général ne tolère pas que l'on prononce son nom devant lui ; vous voilà averti, ne recommencez plus. » Le colonel Margadel, tout en nous faisant admirer ses vulcains, ses argus et ses apollons, nous raconta que Baudelaire et le général Aupick étaient brouillés à ne jamais se revoir.**

(Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II, Hachette, 1892, p. 57-58.)

## *QUAND Mme AUPICK DECOUVRE LE TALENT DE SON FILS...*

Que je vous remercie, mon cher Alphonse, de votre bon souvenir du 27. Oui certainement ce jour (1) a été cruel pour moi. La messe m'a bien impressionnée : il y avait beaucoup de monde ; j'y ai été plus forte que je ne l'aurais cru, j'y ai fait bonne contenance. Je n'ai pas encore les Emon, et je n'ai pas non plus Charles. Savez-vous que voilà votre frère qui marche vers une belle et grande réputation ? *Ces fleurs du mal,* qui ont causé un si grand émoi dans le monde littéraire et qui renferment parfois malheureusement des peintures horribles et choquantes, ont aussi de grandes beautés. Il y a de certaines strophes admirables, d'une pureté de langage d'une simplicité de forme qui produisent un effet poétique des plus magnifiques. Il possède l'art d'écrire à un dégré eminent. Charles, malgré ses excentricités *a un talent incontestable.* Si les fleurs du mal étaient une œuvre médiocre, elles seraient passées inapperçues [*sic*] comme tant d'autres, soyez en sûr. Ne vaut-il pas mieux avoir trop de fougue et trop d'élévation artistique que stérilité d'idées et des pensées banales ? Quant à ses traductions d'Edgar Poe, comme œuvre de style, [elles] sont quelque chose de très remarquable, et même d'étonnant, cela vaut un original. Je ne me doutais pas qu'il savait l'anglais d'une manière si parfaite. Enfin me voilà ayant un peu d'espoir dans l'avenir de votre frère. En me reportant vers le Passé, je trouve que c'est beaucoup que de lui voir maintenant cet amour du travail poussé à l'extrême et l'ambition de payer ses dettes avec ses salaires : il prétend qu'il lui faut pour cela deux ans. Quant [*sic*] il devrait y mettre 4 ou 5 ans, ce serait encore bien beau. Je compte beaucoup sur son séjour ici devant cette belle nature et son contact avec moi pour lui voir des inspirations plus douces. Je viens de me laisser à vous parler longuement de Charles, persuadée que je suis que vous jouirez de ses succès *et il en aura.*

---

(1) Anniversaire de la mort du général Aupick, décédé le 27 avril 1857.

(Lettre de Mme Aupick à Claude-Alphonse Baudelaire, 7 mai [1858], publiée en fac-similé dans *Le Manuscrit Autographe,* Numéro Spécial consacré à Charles Baudelaire, Auguste Blaizot, 1927, p. 36-37, sur lequel nous avons levé notre copie (1).)

## *UN DINER CHEZ Mme AUPICK A HONFLEUR.*

... un matin que nous flânions sur le port (2), nous eûmes la surprise de rencontrer le poète Baudelaire, quand nous le croyions occupé à cultiver ses *Fleurs du mal,* dans un hôtel de la rue Mazarine.

---

(1) Cette lettre, dont nous avons respecté toutes les particularités, avait déjà été transcrite par Georges-Emmanuel Lang dans un article sur « Charles Baudelaire et sa mère », *Le Figaro, Supplément littéraire,* 5 mars 1922.

(2) C'est au début de 1859 que Baudelaire fit son plus long séjour à Honfleur, dans cette « maison-joujou » qu'avait achetée le général Aupick. Pour rectifier ce que le récit de Schanne peut avoir de fantaisiste, rappelons cette phrase d'une lettre du poète à sa mère (5 mars 1866) : « Mon installation à Honfleur a toujours été le plus cher de mes rêves » — Schanne est en compagnie de Courbet.

Tous les « oh ! » et tous les « ah ! » cités dans la grammaire, au chapitre des interjections, sortirent à la fois de nos trois poitrines.

Baudelaire nous expliqua qu'il était en villégiature forcée chez sa mère qui possédait une maison de campagne aux environs de la ville ; et il ajouta : « Je vous emmène dîner et je vous présente à elle. »

Nous étions fort embarrassés, car nous n'avions pas apporté de toilette : nos vareuses de voyage étaient même dans un état pittoresque peut-être, en tout cas déplorable. Mais notre ami insista sur un ton presque impérieux ; aussi nous fut-il impossible de lui résister.

Je vois encore mon Courbet plié en deux pour offrir le bras à la maîtresse de maison, qui était de petite taille, et suivi comme aide-de-camp de ma non moins grotesque personne !... Le dîner, très luxueusement servi, fut charmant de tout point.

Quel dessert plein d'aménité, et comme nous aurions été gais si les convenances ne nous avaient forcés à mettre des gants à notre conversation, pour remplacer ceux qui nous manquaient aux mains.

Nous prîmes le café sous une véranda remplie de plantes rares, de laquelle on pouvait voir tous les astres se lever ou se coucher dans les flots.

Vers neuf heures, nous quittâmes pourtant ce lieu enchanteur, mais c'était pour retourner à Paris de nuit. Baudelaire nous accompagna jusqu'au bateau ; il fit mieux, il s'embarqua, puis, de plus fort en plus fort, il prit le train avec nous au Hâvre [*sic*] !...

Que signifiait cet empressement exagéré à reconduire ses hôtes ? En nous suivant, notre ami un peu fantasque profitait de l'occasion qui se présentait à lui de s'évader de chez sa mère.

(Alexandre Schanne, *Souvenirs de Schaunard,* Charpentier, 1892, p. 230-231.)

## *SUR LA CONDUITE DE CHARLES PENDANT SON SEJOUR EN BELGIQUE.*

Je ne reviens pas d'étonnement de tant d'argent gaspillé dans ce voyage ! C'est inouï ! Je devrais m'accoutumer à cette vie si bizarre, et en dehors de toutes les idées reçues et *me résigner.* Mais je ne le puis, m'attachant sottement, avec acharnement, à cette pensée qu'il me faut absolument, avant ma mort, un peu de contentement par lui. Et voilà que cela presse, je deviens bien vieille et assez faible. Il lui reste bien peu de temps pour ce contentement auquel j'aspire. Je ne l'aurai jamais. J'aurais pu me consoler dans de grands succès littéraires (trouvant en lui l'étoffe qu'il fallait pour cela), mais là encore, de cruelles déceptions (Charles ayant adopté un genre bizarre et absurde comme lui, qui lui fait peu de partisans). Il est vrai qu'il a pour lui *son originalité,* c'est quelque chose. Il n'écrira jamais rien de banal ! Il n'empruntera jamais les idées des autres, tant il est riche de son propre fonds. Je vous dirai qu'il voudrait nous voir attacher plus d'importance à ses affaires littéraires. Il prétend que tout en marchant lentement, et même mal, qu'elles marchent néanmoins un peu.

(Lettre de Mme Aupick à Ancelle, 14 novembre 1864, dans l'Etude biographique d'Eugène Crépet en tête des *Œuvres posthumes* de 1887, p. LXXVIII ; revue sur l'original.)

## *LA VIEILLESSE DE Mme AUPICK.*

Ce soir, Mme Sichel (1) me parlait de ses relations à Honfleur, avec Mme Aupick, la mère de Baudelaire.

Elle me peignait cette femme, petite, délicate, mignonne, un rien *boscote,* avec de grosses mains noueuses maladroites, pouvant tenir six dominos et, par là-dessus, si aveugle, qu'elle était obligée de coudre contre son nez.

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .]

Il semblait à la jeune fille qu'était Mme Sichel, que la vieille femme avait une haute idée de l'intelligence de son fils, mais qu'elle n'osait le témoigner, par suite de l'autorité, qu'avait sur son esprit un vieil ami (1), regardant son fils comme un chenapan, qui parlait toujours de venir voir sa mère, ne venait jamais, et ne lui écrivait que pour lui demander de l'argent.

---

(1) La veuve de l'antiquaire pourvoyeur des Goncourt en japoneries; voir André Billy, *Les Frères Goncourt,* Flammarion, [1954], p. 324-325 et 466.

Une révélation curieuse de cette causerie, c'est que la mère de Baudelaire, qui mourait [*sic*] après son fils, mourut de la même maladie, mourut aphasique. Ainsi tombe la légende, qui attribue à la vie de désordre de Baudelaire, cette maladie qui ne fut chez lui, qu'un résultat de l'atavisme.

(*Journal des Goncourt,* t. IX, Charpentier, 1896, p. 313-314.)

## *ANCELLE : UN BRAVE HOMME.*

J'ai dîné hier chez M. Ancelle, avec la belle-sœur de Baudelaire (2), ancienne jolie femme, fort pincée. J'ai même été promu à l'honneur de la ramener chez elle, car elle est ma voisine. Je me suis trouvé là en somme au cœur de l'ennemi, que de réticences, que de ménagements, que de correctifs ! ces braves gens-là ne se doutent pas que le cher Baudelaire est l'illustration de sa famille et un des esprits les plus complètement remarquables de ce temps-ci. Ils avaient l'air tout ébaubis de m'entendre parler de lui comme nous.

---

(1) Jean-Louis Emon, officier d'artillerie en retraite, qui fut l'exécuteur testamentaire d'Aupick et l'un des héritiers de Mme Aupick.

(2) Mme Claude-Alphonse Baudelaire de qui le poète, en 1846, se voulut amoureux.

Je ne répondrai pas que je n'aie passé pour un charlatan et pour un poseur. Il n'y avait là qu'une seule personne, qui aimait vraiment Charles, c'est le bon père Ancelle, c'est un digne homme. Il commet d'étranges erreurs sur le compte de notre ami, mais enfin il l'aime. Il parle de lui journellement et avec chaleur. Je lui ai donné la main de bon cœur.

Mme Baudelaire avec son petit quant-à-soi de femme de tribunal m'a agacé. Je comprenais en l'écoutant tout ce que le pauvre Charles a dû souffrir de sa famille.

L'opinion commune est que Mme Aupick adore son fils, mais qu'elle aurait désiré lui voir donner à ses travaux une forme plus lucrative. Le bon père Ancelle m'a dit naïvement : *il n'aurait jamais pensé à capitaliser.*

(Lettre d'ASSELINEAU à Poulet-Malassis, [1866 ?], publiée par J. Crépet en 1925 dans le *Bulletin du Bibliophile* et recueillie dans *Baudelaire et Asselineau*, p. 223-224.)

## 2

# Les femmes (1).

> *Pourquoi l'homme d'esprit aime les filles plus que les femmes du monde, malgré qu'elles soient également bêtes ?*
> *(Mon Cœur mis à nu,* XX, 34.)

---

(1) Le lecteur ne trouvera pas ici — avec lui nous regrettons cette lacune — un texte montrant Baudelaire en la compagnie de Marie Daubrun. C'est qu'à notre connaissance il n'en est pas. Banville a fort éloquemment chanté celle dont il fut lui aussi l'amant : on ne lui reprochera pas de s'en être tenu pour le reste au silence littéraire...

## I. *SARA.*

Jeanne fut la femme aimée ou préférée après l'Inde. Avant l'Inde il y avait la juive. Je ne sais plus son nom (Sara, je crois). Baudelaire l'appelait Louchette. Elle demeurait rue Saint-Antoine. Un jour, Baudelaire m'avait emmené vers l'église Saint-Louis, sous prétexte de revoir une Pietà de Delacroix. En chemin, nous demandâmes Mlle Sara (?) à une concierge dont la loge s'ouvrait sur une allée peu large. Elle était absente. Baudelaire, assez féru d'elle lorsque nous le connûmes, n'en conserva pas un souvenir clément (1).

(Lettre d'ERNEST PRAROND à Eugène Crépet, octobre 1886, *CML*, t. II, p. 1156.)

### A MON AMI C. B.

Vous aviez l'esprit tendre et le cœur vertueux,
Tous les biens convoités d'une amitié naïve,
Lorsqu'une femme belle et de naissance juive
Vous conduisit au fond d'un couloir tortueux.

---

(1) Voir en particulier, dans les *Œuvres posthumes*, t. I, p. 12-13, la poésie qui commence ainsi : « Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre... ».

Elle vous fit couler, d'un doigt voluptueux,
La source des plaisirs aux égouts de Ninive;
Elle vous fit toucher, sur sa chair toute vive,
Du vice et de l'amour les secrets monstrueux.

Elle eût enivré Loth au fond d'une caverne,
Tenu comme Judith le sabre d'Holopherne
Et frappé du marteau le front de Sisara.

Et tétant au plaisir vos tristesses infimes,
De ce sein que le vice et l'amour déflora,
Vous avez fait couler vos funèbres maximes.

5 octobre 1842.

(Ernest Prarond, dans le recueil collectif *Vers*, 1843.)

## II. *JEANNE.*

C'était une fille de couleur, d'une très haute taille, qui portait bien sa brune tête ingénue et superbe, couronnée d'une chevelure violemment crespelée, et dont la démarche de reine, pleine d'une grâce farouche, avait quelque chose à la fois de divin et de bestial. Le hasard fit que l'ayant plusieurs fois rencontrée chez des amies à elle, je la connus avant d'avoir vu jamais le poète qui devait plus tard l'immortaliser, et qui lui-même était tout à fait inconnu. Coiffée, comme je la vois encore, d'un petit bonnet de velours qui lui seyait à ravir, et vêtue d'une robe faite d'une épaisse laine d'un bleu foncé et ornée d'un galon d'or, elle nous parlait longuement de *monsieur Baudelaire*, de ses beaux meubles, de ses collections, de ses *manies ;* et de vrai, combien devait paraître maniaque à cette belle ignorante un homme possédé par l'amour absolu de la perfection, qui mettait le même soin à toute chose, et qui s'appliquait à polir ses ongles aussi minutieusement qu'à achever un sonnet !

Ajoutez que parfois ce contemplateur faisait asseoir Jeanne devant lui dans un grand fauteuil ; il la regardait avec amour et l'admirait longuement, ou lui disait des vers écrits dans une langue qu'elle ne savait pas. Certes, c'est là peut-être le meilleur moyen de causer avec une femme, dont les paroles détonneraient sans doute dans l'enivrante symphonie que chante sa beauté; mais il est naturel aussi que la femme n'en convienne pas, et s'étonne d'être adorée au même titre qu'une belle chatte. De plus, Baudelaire, extrêmement riche alors, et qui par goût habitait un appartement très petit, avait adopté la coutume de faire emporter ses meubles, lorsqu'il en trouvait chez les marchands d'autres plus beaux, par lesquels il les remplaçait, de telle façon que ses portiers ne manifestaient aucune surprise, lorsqu'ils voyaient l'escalier encombré de commissionnaires occupés à exécuter ce déménagement et cet emménagement perpétuel. Rien de plus naturel assurément, chez un artiste, que cet appétit du beau et de la diversité ; mais on comprendra que ces allées et venues devaient jeter un trouble dans l'esprit de la belle fille noire.

Aussi ne tarissait-elle pas sur ce sujet ; mais elle avait tout à fait négligé de nous rien dire sur la position sociale et sur l'âge de *monsieur Baudelaire ;* c'est pourquoi, d'après ses fantasques récits, je me le figurais comme un vieillard d'au moins soixante-dix ans, à coup sûr vêtu d'une douillette de soie puce, blanc, rasé, ironique, prenant du tabac d'Espagne dans une tabatière d'or, et ayant vécu en plein dix-huitième siècle. Or, par un tiède et charmant soir d'été, plein de joie, de parfums, de brises amies, où il faisait bon respirer et se sentir vivre, je me promenais au Luxembourg avec Privat d'Anglemont (1) qui, me montrant à deux pas de nous un jeune homme de vingt ans, beau comme un dieu, me dit d'un ton gai, comme heureux de rencontrer un camarade :

— « Tiens, voilà Baudelaire !

— Quoi ! fis-je, est-ce donc un parent de ce *monsieur Baudelaire* dont la belle Jeanne parle si souvent ?

— Mais, dit Privat, en éclatant de rire, c'est lui-même ! »

(Th. de Banville, *Petites Etudes — Mes Souvenirs*, Charpentier, 1882, p. 74-76.)

●

---

(1) Bohème créole sous le nom de qui Baudelaire aurait publié certains de ses premiers vers.

La brune Jeanne ne se bornait pas à la société de Baudelaire. On l'avait même vue danser dans un bal public avec le premier venu, et quitter ledit bal au bras d'un premier venu aussi.

On avait rapporté la chose à son amant, lequel s'était contenté de constater, avec un soupir :

— Pauvre fille ! C'est son métier. Il faut bien qu'elle vive.

Quelque temps après, l'ami qui avait fait le rapport et reçu cette réponse, entendant Baudelaire se poser en homme à fortes passions, risqua :

— Mais, cependant, quand je t'ai appris que Jeanne faisait la noce...

Baudelaire l'arrêta là :

— C'est que je sais me contenir. Tiens ! écoute, tu vas voir ! Je sais tellement me contenir que, l'autre soir, prêt à entrer chez Jeanne, au moment de mettre la clef dans la serrure, voilà ce que j'ai fait en entendant deux voix, une que je connaissais car c'était celle de Jeanne, et une d'homme... Jeanne était avec quelqu'un... Comprends-tu ? avec quelqu'un... Hé bien !... j'ai eu le courage... de m'en aller !

Et le poète, prenant la main de son camarade, la lui serra d'une façon sentie, avec une émotion qu'il avait l'air de désirer voir partagée.

(Rioux de Maillou, *Souvenirs des autres*, Crès, 1917, p. 139-140.)

Il avait, comme on sait, pour maîtresse une fille de couleur nommée Jeanne Duval qu'il surprit un jour en flagrant délit avec son coiffeur. Stendhal parle quelque part d'un marquis italien qui, homme d'esprit jusque-là, se tua parce que sa maîtresse était devenue amoureuse de son cocher (1). Baudelaire n'alla pas si loin, mais il était furieux : — Avec tout autre, nous disait-il, cela me serait bien égal, mais avec un merlan ! Le surlendemain, nous la rencontrons au carrefour du Cheval-Rouge, il va droit à elle et devant tous les passants, l'apostrophe vivement, durement, et il la reprend quelques jours après.

(CHARLES TOUBIN, *Souvenirs d'un septuagénaire.*)

### *Baudelaire et Jeanne vus par un échotier.*

Parmi les excentriques de lettres, il en est un fort connu pour sa recherche constante de la bizarrerie et pour sa *pose* de tous les instants.

---

(1) Nous ne retrouvons pas ce jaloux marquis. Mais M. Henri Martineau veut bien nous signaler une piquante note de Stendhal (*De l'Amour,* ch. XXXVI) où il est question de « l'amour d'Alfieri pour cette grande dame anglaise (milady Ligonier), qui faisait aussi l'amour avec son laquais, et qui signait si plaisamment *Pénélope* ». Toutefois, ajoute M. Martineau, lord Ligonier n'a pas, que l'on sache, attenté à ses jours, lorsque ce détail lui fut révélé.

C'est lui qui place à la tête des poëtes de toutes les nations Olivier Basselein (1), l'auteur des *Vaux de Vire*, et qui se permet de démolir bientôt Schakespeare [*sic*] en cinquante pages (2).

A ses nombreuses manies, il joint celle de faire des odes latines, à la façon des RR. PP. du XVII$^e$ siècle (3) ; mais ses vers latins n'obtiennent guère plus de succès que ses vers français.

Ennuyé de ne pas trouver de lecteurs, il a imaginé un singulier moyen pour ne pas se lire ses œuvres dans la solitude.

Le curieux écrivain est épris d'une jeune créole qu'il aime à la grande passion ; il la fait asseoir devant lui, à ses heures d'expansion, et lui lit impitoyablement ses alexandrins contournés.

La dame ne trouve pas le régime de son goût et se révolte quelquefois contre la tyrannie de son amant.

— Taisez-vous donc, lui répond-il en lui jetant cinq francs, je sais bien que vous êtes une oie ; mais j'ai besoin de lire mes vers à haute voix et je tiens à ce qu'on les entende.

Heureusement ou malheureusement pour la dame que ce manége ne lui arrive pas tous les soirs — et pour cause...

(« Nouvelles à la hotte », signées collectivement par Raymond de Breilh, *Diogène*, 2 novembre 1856.)

---

(1) Joyeux vivant et chansonnier normand du XV$^e$ siècle. Les vaudevilles doivent, par transformation, leur origine à ses œuvres.

(2) Cf. p. 137.

(3) Allusion aux *Franciscæ meæ laudes* des *Fleurs du Mal*.

## III. *M$^{me}$ SABATIER.*

### *Apollonie Sabatier avant et après la « brouille ».*

Aujourd'hui je suis plus calme. L'influence de notre soirée de jeudi se fait mieux sentir. Je peux te dire sans que tu me taxes d'exagération, que je suis la plus heureuse des femmes, que jamais je n'ai mieux senti que je t'aime, que je ne t'ai jamais vu plus beau, plus adorable, mon divin ami, tout simplement. Tu peux faire la roue, si ceci te flatte, mais ne va pas te regarder ; car, quoi que tu fasses, tu n'arriveras jamais à te donner l'expression que je t'ai vue une seconde. Maintenant, quoi qu'il arrive, je te verrai toujours ainsi, c'est le Charles que j'aime ; tu pourras impunément serrer tes lèvres et rapprocher tes sourcils sans que j'en prenne souci, je fermerai les yeux et je verrai l'autre...

●

Je ne résiste pas au désir de vous dire quelques mots au sujet de notre brouille. Je m'étais cependant dicté une conduite pleine de dignité, et il ne s'est pas écoulé une journée entière que déjà la force manque à mon cœur, et cependant, Charles, ma colère était bien légitime. Que dois-je penser quand je te vois fuir mes caresses, si ce n'est que tu penses à l'autre, dont l'âme et la face noires viennent se placer entre nous ? Enfin, je me sens humiliée et abaissée. Sans le respect que j'ai pour moi, je te dirais des injures. Je voudrais te voir souffrir. C'est que la jalousie me brûle, et qu'il n'est pas de raisonnement possible dans de semblables moments. Ah ! cher ami, je souhaite que vous n'en souffriez jamais. Quelle nuit j'ai passée, et combien j'ai maudit cet amour cruel !

Je vous ai attendu toute la journée... Dans le cas où le caprice vous pousserait demain vers la maison, je dois vous prévenir que je ne serai jamais chez moi que d'une heure à trois, ou, le soir, de huit jusqu'à minuit.

Bonjour, mon Charles. Comment se comporte ce qui vous reste de cœur ? Le mien est plus tranquille. Je le raisonne fortement afin de ne pas trop vous ennuyer de ses faiblesses. Vous verrez ! Je saurai le contraindre à descendre à la température que vous avez rêvée. Je souffrirai très certainement, mais, pour vous plaire, je me résignerai à supporter toutes les douleurs possibles.

(Lettres de Mme SABATIER à Baudelaire, 1857, dans *EJC*, p. 120 et 125-126 (1).)

---

(1) Voir les lettres de Baudelaire dans la *Correspondance générale,* tome II.

### *Une soirée chez Mme Sabatier.*

*La Présidente* me convia à ses dîners du dimanche, dont elle faisait les honneurs avec autant d'urbanité que de bonté. Lorsque je me rappelle les histoires *truculentes* — pour me servir d'une expression familière à Théophile Gautier, — les paradoxes abracadabrants et les discussions subversives qui se succédaient à sa table, je ne cesse de m'émerveiller du parfait sans-gêne de quelques-uns des convives et de l'exquise tolérance de la maîtresse de maison. Il fallait véritablement avoir le caractère des mieux faits pour avaler toutes les couleuvres de Baudelaire. L'auteur des *Fleurs du mal* se cassait constamment le cerveau pour se rendre absolument insupportable, et il y parvenait. Baudelaire avait su se glisser dans la petite phalange littéraire dont j'eus l'honneur de faire partie, grâce à son véritable talent de poëte ; mais il nous choquait presque tous, disons le mot, nous *assommait* par son insupportable vanité, sa manie de *poser*, l'aplomb imperturbable avec lequel il débitait, sans en penser un mot, les sottises les moins divertissantes. La peur folle, incessante, de ressembler jamais en rien à cette bête noire des artistes, qu'ils nomment entre eux le *bourgeois*, avait fait rapidement tomber le pauvre garçon au-dessous de Joseph Prudhomme lui-même.

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .]

L'une de ses *scies* habituelles, et qui, en somme, ne demandait pas grand effort d'esprit, consistait à ravaler, à mettre plus bas que terre les hommes du plus beau génie, ceux dont la gloire est consacrée par les applaudissements d'une longue suite de siècles.

Par exemple, il disait avec un sérieux de Guignol, qu'Homère avait presque autant de talent que M. Barbey d'Aurevilly ; il comparait Léonard de Vinci à je ne sais quel caricaturiste anglais qu'il avait découvert, et qui faisait assez proprement des dessins à la plume. S'il ne traitait pas tout à fait Michel-Ange comme un polisson, c'était par pure bonté d'âme. Ces impertinences de Baudelaire lui valaient quelquefois d'assez dures leçons. Il n'était pas toujours prudent à lui, chétif, de se frotter à des hommes d'esprit de la force de Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Louis Bouilhet et Jules de Goncourt. Les traiter comme des imbéciles, en tirant devant eux de piteux feux d'artifice qui n'étaient même pas bons à scandaliser des *bourgeois*, c'était une action outrecuidante.

Je me souviens qu'un jour, s'étant avisé de *tomber* Shakspeare, et de soutenir que l'auteur dramatique anglais avait été *inventé* par la critique, Sainte-Beuve, qui n'était cependant pas, dans ces derniers temps, fanatique de romantisme, releva le gant. L'affaire ne fut ni douteuse ni longue. En moins d'un tour de main, le pauvre Baudelaire fut aplati. Et il ne s'avisa jamais de s'en vanter.

Un autre jour, ce fut moi qu'il prit à partie. Nous dînions chez *la Présidente*. Je parlais de l'œuvre de lord Byron, que je crois connaître, l'ayant traduite. Aussitôt Baudelaire, pour m'éblouir sans doute, imagina d'improviser un parallèle entre le noble lord et M. Veuillot, parallèle, dans lequel, nécessairement, il ne manqua pas de mettre le journaliste cent pieds au-dessus du poëte. J'étais mal disposé. Je pris la mouche. Je suis quelquefois un peu vif. Baudelaire voulut faire quelques concessions ; mais il était trop tard. Je lui dis son fait.

Gautier était peut-être celui de nous qui se montra toujours le plus indulgent pour les impertinences de Baudelaire. Le faible qu'il n'avait jamais cessé de montrer, en horreur des conventions et du vulgaire, pour le rare, l'excentrique, le quintessencié, le baroque, le *faisandé,* disait Sainte-Beuve, devait nécessairement lui rendre moins désagréables qu'à nous autres les sempiternelles *balançoires* de l'auteur des *Fleurs du mal.* Et puis, le bon Théo ne haïssait pas absolument le paradoxe. Il le maniait avec esprit, en se jouant ; l'expression de son visage démentait invariablement ce qu'il y avait d'excessif dans ses paroles. Flaubert et lui s'amusaient souvent à se renvoyer la balle, et le candide Baudelaire prenait nécessairement tout ce qu'ils disaient pour argent comptant. Les choses prirent enfin une telle importance que je ne pus me refuser le plaisir d'en tirer parti, et celui de mes romans qui porte le nom de *Sylvie* naquit des excentricités qui se débitaient à la table de *la présidente* (1).

(Ernest Feydeau, *Théophile Gautier — Souvenirs intimes,* Plon, 1874, p. 155-164.)

---

(1) Pierre Martino *(Le Roman réaliste sous le Second Empire,* Hachette, 1913, p. 202) avait reconnu Baudelaire sous les traits de Schanfara, le jeune poète qui est le héros de *Sylvie* (Dentu, 1861).

## IV. *AUTRES FEMMES.*

### *Le témoignage d'une amie.*

Il prisait peu la causerie féminine, et, à un de ses amis nouvellement marié, qu'il visitait quelquefois le soir, il disait, vers neuf heures :

— Il est tard ; envoyez donc coucher votre petite femme (1) : on ne peut causer avec ces gentils oiseaux-là.

(Ange-Bénigne [M$^{me}$ Paul de Molènes], « Le moins connu parmi les célèbres », *Le Gaulois*, 30 septembre 1886.)

### *Trop beau pour être vrai...*

Le statuaire Charles Lebourg, un bon élève du grand Rude, me raconta cette anecdote. Un jour de sa jeunesse, dans les dernières années du second empire, il travaillait dans son atelier d'après un modèle de profession, une belle fille réputée dans le monde des artistes, Emma Z. On frappa à la porte. C'était un homme de moyenne taille, rasé de près, aux yeux bruns pesants ; — M^lle^ Emma Z. n'est-elle pas ici ? » demanda le visiteur. — Ah ! s'écria le modèle reconnaissant le timbre mordant de la voix, c'est Baudelaire ! Faites entrer ! » Le nouveau venu s'assit en s'excusant avec une politesse ancienne. Ses manières, sa vêture semblaient d'un gentilhomme fourvoyé dans la Bohême [*sic*] et tenté de se faire quaker. Alors, tout en pétrissant sa glaise, le jeune statuaire, qui d'ailleurs était un esprit haut, s'étonna d'entendre se poursuivre, entre ce personnage original et la belle femme nue immobile sur l'estrade, une conversation du plan le plus élevé, proche des cimes de l'art et de la pensée. Car constamment les plus merveilleuses aventures se déroulent dans d'obscurs coins de Paris. Quand le visiteur fut parti, l'artiste interrogea son modèle :

---

(1) Peut-être s'agit-il de l'auteur même de ces lignes.

— Qui donc est cet extraordinaire causeur ? »

— Mais c'est Baudelaire, répondit la jeune femme, ne connaîtriez-vous point *les Fleurs du Mal ?* » Charles Lebourg, bien que lettré, n'avait pas encore entendu ce nom.

(VICTOR-EMILE MICHELET, « Charles Baudelaire ou le divinateur douloureux », *Figures d'Evocateurs*, Figuière, 1913, p. 20-21.)

### *Conseils réalistes.*

[Léontine B., maîtresse de Philoxène Boyer,] se vantait particulièrement de l'amitié de la Princesse Mathilde à laquelle elle avait rendu, disait-elle, beaucoup de services (ce qui pouvait être vrai), dont elle était l'amie et la lectrice en titre. Il n'en fallait pas plus pour monter l'imagination de Philoxène toujours avantageux et prompt à l'illusion. Léontine devint une messagère poëtique entre la Princesse et lui. Peu à peu elle lui persuada [*sic*] que la Princesse était charmée de ses vers au point de devenir amoureuse du poëte. Philoxène finit par être embarrassé de son succès. « Que faire ? », nous disait-il. (Il n'a jamais été discret.)

— Mon cher, lui disait froidement Baudelaire, il ne s'agit pas ici d'une intrigue avec une grisette. Avec de telles femmes il faut aller vite et résolument. Vous entrez, vous vous jetez à ses pieds, vous la culbutez sur le canapé, et vous...

— Mais, mon ami, répondait Philoxène, si je ne suis pas prêt ?

— Allons donc ! avez-vous à votre âge de pareils scrupules ? Allez-y hardiment et la nature vous sauvera. »

(Notes d'ASSELINEAU sur Ph. Boyer, dans *Baudelaire et Asselineau,* p. 209-210 (1).)

---

(1) Où l'on trouvera ce texte sous une forme légèrement cryptographique que nous n'avons pas cru devoir conserver ici.

### « *Où sont nos amoureuses ?* »

[...] il adorait les marionnettes et les figures de cire. C'est en sa compagnie que j'entrai un jour à la foire de Montmartre dans un *cabinet historique* où l'on me montra une poupée représentant « *Moïse sauvé des eaux, exécuté* D'APRES NATURE. »

En entendant ce boniment, j'éclatai de rire et j'appelai Baudelaire arrêté devant un autre mannequin, pour lui narrer cette naïveté. Il ne me répondit point ; j'allai à lui, il ne fit pas attention à moi, et continua à parler seul à une *Marguerite de Bourgogne* (1), superbe dans sa robe de velours nacarat.

— Madame, lui disait-il avec conviction, vous êtes une des rares femmes qui ont su aimer convenablement.

Si Gauthier d'Aulnay avait passé par là, Baudelaire se serait certainement fait une mauvaise affaire.

(ADRIEN MARX, « Une figure étrange », *L'Evénement*, 14 juin 1866 ; article recueilli dans les *Indiscrétions parisiennes*, du même auteur, Faure, 1866.)

---

(1) Petite-fille de saint Louis, épouse de Louis le Hutin, elle s'éprit de Gautier d'Aulnay qui l'aima et paya de sa vie, ainsi que sa maîtresse, ce crime de lèse-majesté. La légende a fait de Marguerite de Bourgogne le vampire amoureux de la tour de Nesle.

« *Lassatus et satiatus* ».

Baudelaire allait souvent au café de *la Belle-Poule*, et Cladel l'y rencontrait parfois. Un soir, Cladel attendait son maître, comme il l'appelle, lorsqu'une femme, très-belle et très-blonde, s'assied en face de lui, bavarde, et le prie enfin de la présenter à Baudelaire.

Cladel, en riant, ne s'y refuse pas. Dès qu'il arrive, il présente la femme à Baudelaire, qui lui offre une consommation quelconque, et au bout d'une heure, s'en va tout seul. Le lendemain, la femme se plaçait de nouveau à côté de Baudelaire. Ainsi de suite pendant un mois. Enfin, Baudelaire, sur des prières réitérées, amène la femme chez lui. Cladel était avec eux. On cause. La femme devient lascive. Baudelaire répond qu'il est amoureux des belles formes, et qu'il ne veut pas s'exposer à une déception. La femme se déshabille lentement. Elle était magnifique et elle avait des cheveux si longs qu'en se penchant un peu, elle pouvait mettre son pied nu sur l'extrémité. Du doigt elle s'appuyait au dos d'un fauteuil. Cladel sort. Il n'avait pas fermé la porte, qu'il entend Baudelaire, vieux et usé, dire :

— Rhabille-toi.

(Maurice Decœur, « Curiosités sur Baudelaire », *Almanach Littéraire Crès*, 1914, p. 65-66.)

# 3

# Chez quelques amis.

## CHEZ LOUIS ULBACH.

Vers 1842, un étudiant en droit, qui n'étudiait guère, et que son peu d'entraînement pour les *Institutes* laissait libre de s'essayer à la poésie, réunissait dans son petit appartement de la rue de Seine quelques-uns de ses contemporains, sous le prétexte naïf et prétentieux de reconstituer une sorte de cénacle, en souvenir de celui de 1830.

Théodore de Banville, Laurent Pichat, Henri Chevreau, aujourd'hui préfet de Lyon ; E. Manuel, que l'Académie a couronné récemment (1) ; Pierre Dupont, qui n'était pas encore chansonnier populaire, et qui publiait son poëme des *Deux Anges ;* puis enfin, l'auteur de cette chronique, qui offrait ses chaises, son punch, ses bougies et ses essais poétiques par-dessus le marché ; tels étaient les membres principaux de cette société un peu ridicule peut-être, mais bien sincère dans son ardeur de poésie, dans son amour des belles choses.

Théodore de Banville, qui avait déjà publié *Les Cariatides,* était le personnage important. Nous étions tous, avec nos manuscrits inédits, ses très-humbles admirateurs. Un jour, il nous amena Baudelaire. Je vois encore le sourire fin, le regard railleur, dans sa courtoisie, du futur poëte des *Fleurs du mal.* Chacun récita son œuvre récente. Il faut bien avouer que nous avions l'âme pure, et que les anges, les amours vaporeuses, les impressions ineffables, les rêveries parmi les bluets, les adorations à distance, dans l'ombre, ou tout au plus les familiarités des dieux de l'Olympe envers les déesses, se reflétaient dans nos vers.

---

(1) Eugène Manuel en la compagnie de Baudelaire !

Baudelaire, après avoir subi le flot cristallin de nos poëmes, prit la parole à son tour. Il commença d'une voix grave, au timbre légèrement vibrant, avec un air ascétique, et il nous récita le poëme de *Manon la pierreuse.* (1)

A la première rime, il était question de la *chemise fangeuse* de Manon, et le reste valait ce début. Les mots les plus crus, merveilleusement enchâssés, les descriptions les plus hardies se succédaient, et nous écoutions, pleins de stupeur, rougissant, repliant nos poëmes séraphiques, et sentant battre sur nos fronts les ailes effarées de nos anges gardiens, effarouchés du scandale.

C'était, d'ailleurs, superbe d'allure ; mais cela ressemblait si peu à nos principes littéraires, que nous sentions pour ce poëte excellent et dépravé une admiration craintive, et que Baudelaire ne revint plus.

Son adieu avait été la recommandation pour nous autres de fréquenter des endroits malsains, et d'écrire nos vers sur certain pupitre emprunté *aux liaisons dangereuses.* Nous trouvions qu'il y avait bien de la forfanterie, bien de l'affectation de cynisme dans ce conseil.

— Il se corrigera ! disions-nous.

Il ne s'est pas corrigé ; il fut jusqu'à la fin, le poëte académique et brutal des débuts. Il commença par *Manon*, il finit par la *charogne*.

---

(1) On ne connaît ce poème que par le témoignage d'Ulbach.

(Louis Ulbach, « Chronique », *Paris-Magazine*, 8 septembre 1867.)

## *LE DIVAN BLEU DE THEODORE DE BANVILLE.*

1.

On se réunissait souvent (1) chez Théodore de Banville, dans son petit appartement de la place de l'Odéon, charmant entassement de plâtres et de tableaux, de livres et de draperies, qui commandait l'intimité, la causerie et la paresse.

C'est là qu'un soir l'auteur de cet article, tout nouveau venu dans les lettres, trouva quatre ou cinq personnes, qui toutes valent une longue et minutieuse étude qui peut-être ne sera jamais faite.

Je ne les connaissais pas alors et n'appris leur nom que successivement. C'étaient Théodore Deroy (2), un très-grand peintre, mort à la fleur de l'âge et du talent, mort de misère, quoi qu'en puisse dire M. Lebœuf (1), banquier et député ; Baudelaire Dufays, poète étrange et grandiose, qui tient à honneur de rester inédit (2) ; [...].

---

(1) D'après le contexte, ces réunions se placent autour de 1844. L'appartement de Banville était situé rue Monsieur-le-Prince dans la maison, dite de Jean Goujon, qu'habita aussi Raffet. Voir sur ce Divan bleu un article de M. Maurice-Pierre Boyé, *Points et Contrepoints*, septembre 1946, p. 25-31.

(2) *Sic* pour *Emile* Deroy. — Deroy a fait le portrait du père de Banville (actuellement au Musée de Versailles).

[. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .]

Dans un coin, Deroy fumait sa pipe d'un air indifférent et narquois, Baudelaire, les coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, ajustait les rimes d'un sonnet ; Banville seul, avec sa politesse exquise, faisait de petits signes de tête qui encourageaient le discoureur.

(A[UGUSTE] V[ITU], « Petits Profils contemporains — Pierre Dupont », *La Silhouette*, 2 septembre 1849.)

2.

Presque chaque soir, dans ma chambrette encombrée de dessins et d'estampes, un divan de soie bleue que j'avais alors et que Pierre Dupont a chanté, réunissait lui, moi, Baudelaire dont je venais de faire la connaissance, et souvent aussi un jeune peintre, Emile Deroy, qui est mort à vingt-trois ans (3) et qui a laissé entre autres ouvrages un portrait de Pierre Dupont et un portrait de Baudelaire qui sont des chefs-d'œuvre. Là, nous échangions nos rêves ! Moi, (je me débarrasse de moi tout de suite,) quoique très romantique, je ne pouvais accepter la mythologie des sabbats et des diables, ni la tristesse à l'état chronique ; je désirais à la fois le retour des vrais dieux de la poésie, et la réunion de ces deux éléments ennemis : le lyrisme exalté de Ronsard et la joie virile bue à la grande coupe de Rabelais. Comme notre maître Gautier en ses *Jeune-France,* j'étais préoccupé de voir trop disparaître la fleur d'esprit gaulois de Villon, de Marot, de la Fontaine. Baudelaire, lui, souffrait de la quantité de poncifs et de lieux communs que l'école romantique avait, comme l'école classique, accumulés ; il voulait que la douleur, que la beauté, que l'héroïsme modernes, qui ne ressemblent en rien à ceux des âges précédents, trouvassent une représentation qui leur fût propre et fussent exprimés par un art nouveau. Sage, prévoyant, d'esprit pratique et universel comme il l'était, il ne s'abusait pas sur l'avenir qui lui était réservé ; ne voulant ni copier, ni imiter personne, ni mentir surtout, il savait tout ce qu'il aurait à subir de la haine des envieux et des sots, et qu'il boirait le fiel jusqu'à la dernière goutte. (1)

---

(1) Louis-Martin Lebeuf (et non Lebœuf), député de 1837 à 1842, puis représentant de Seine-et-Marne à l'Assemblée législative (1849). Nous n'avons pas retrouvé ses propos.

(2) Baudelaire, en 1849, n'a encore publié que quelques poésies disséminées dans les journaux.

(3) Deroy est mort à vingt-six ans, le 10 mai 1846.

(TH. DE BANVILLE, « Mort de Pierre Dupont », *Le National,* 1$^{er}$ août 1870.)

---

(1) Banville a donné une autre version de ses souvenirs du Divan bleu. Voyez *Petites Etudes — L'Ame de Paris,* Charpentier, 1890, p. 249 sq.

## *CHEZ LE VAVASSEUR ET BUISSON (1).*

**... sur le canapé de l'appartement de Le Vavasseur et de Buisson, au n° 31 de la rue de Beaune, il nous disait souvent des sonnets d'allure verte, nerveuse, étrange et forte, des vers de poëte aristocrate, d'un coloriste et d'un descriptif hors pair, et que nous tenions, dans notre petit cénacle, pour supérieurs à ceux des *Cariatides* et des *Stalactites* (2), où sa prose d'ailleurs servait parfois de thème aux vers de son ami. C'était déjà un esprit rébellionné, revêche à toute convention bourgeoise, aigri par ses proches et par le souvenir d'un certain demi-voyage aux côtes d'Afrique, route des Indes ; mais il n'avait pas encore à cette heure rompu tout à fait avec le premier Baudelaire, celui des beaux livres et du confort intérieur et des vêtements de bon air ; il lui en resta longtemps l'amour de l'habit noir, que partageaient d'ailleurs avec lui plusieurs de ses amis de la bohème lettrée ; [...].**

(Ph. de Chennevières, *Souvenirs d'un Directeur des Beaux-Arts*, Cinquième partie, Aux bureaux de *l'Artiste*, 1889, p. 98.)

---

(1) Ils avaient été les camarades de Baudelaire à la Pension Bailly.

(2) Recueils parus respectivement en 1842 et 1846.

## *PREMIERES RELATIONS AVEC LECONTE DE LISLE.*

En 1846, ils [Baudelaire et Louis Ménard] firent connaissance avec Leconte de Lisle, qui débarquait à Paris. Celui-ci m'a raconté que, dès le premier jour, Baudelaire leur récita *la Barque de Don Juan* (1). Je crois avoir distingué que Leconte de Lisle appréciait mal Baudelaire. Le désir de produire de l'effet rendait le jeune Baudelaire insupportable : les poètes sont souvent démoniaques. Et puis, son parti pris aristocratique devait choquer dans ce petit cénacle ou les Leconte de Lisle, les Ménard, les Thalès Bernard participaient de l'esprit généreux et absurde du Paris révolutionnaire à la fin du règne de Louis-Philippe. (2)

(Préface de MAURICE BARRÈS aux *Rêveries d'un Païen mystique* de Ménard, Durel, 1909, p. VIII-IX.)

---

(1) C'est-à-dire *Don Juan aux Enfers.*

(2) A cette époque Leconte de Lisle collaborait à *La Démocratie pacifique,* organe fouriériste.

## CHEZ CHAMPFLEURY ET CHEZ SAINTE-BEUVE.

Je l'ai [...] rencontré pour la première fois, un soir, chez Champfleury, dans un temps où je n'étais rien (1), absolument rien, ni secrétaire de Sainte-Beuve ni ce que je suis devenu depuis, mais seulement le rapin très dévoué de mon premier maître et ami, le collectionneur de faïences de la Révolution. N'étant rien et parlant peu en ce temps-là (les grandeurs depuis m'ont rendu bavard, et Sainte-Beuve déjà m'avait dénoué la langue), j'écoutais et n'en observais que mieux. Baudelaire était venu dîner chez l'auteur des *Bourgeois de Molinchart.* Il y parla avec beaucoup de tact et de politesse de Sainte-Beuve, dont il me donna un avant-goût, bien que rien encore ne me fît prévoir que j'allais devenir le secrétaire du grand critique. Il racontait son intérieur, ses goûts, son indépendance littéraire qui ne se séparait pas de celle de sa vie privée, sa vivacité d'allures et d'esprit : il y fit tout un portrait de Sainte-Beuve qui s'est vérifié point par point depuis.

La soirée se passa ainsi à entendre causer Baudelaire, et c'était très-intéressant. De temps en temps il se versait un petit verre de vin, qu'il s'était fait poser sur la cheminée avec une bouteille, et il le distillait goutte à goutte, comme d'autres boivent des petits verres de liqueur en causant après dîner.

---

(1) Vers 1858-1860. C'est en 1861 que Troubat est devenu le secrétaire de Sainte-Beuve.

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

Il venait quelquefois le soir voir Sainte-Beuve, et Sainte-Beuve l'a invité une ou deux fois à dîner pendant les huit ans que j'ai été son secrétaire. Ils s'étaient beaucoup connus autrefois, mais le travail de Sainte-Beuve ne lui permettait pas toujours de flâner et de vagabonder, même en esprit, et la conversation de Baudelaire, dont il appréciait toute l'affection, l'entraînait hors de ses occupations de la semaine.

(Lettre de Jules Troubat à Eugène Crépet, 16 août 1886, publiée par Jacques Crépet, *Bulletin du Bibliophile*, février 1946, p. 59-60 et 62.)

## *APERÇU PAR JUDITH GAUTIER, CHEZ THEO (1).*

[...] un personnage, très singulier, entra, sans aucun bruit et en saluant de la tête. Il me fit l'effet d'un prêtre sans soutane.

C'était Charles Baudelaire.

---

(1) Vers 1860 : Judith Gautier est née en 1850.

— Ah ! voilà Baldelarius ! s'écria mon père, en tendant la main au nouveau venu. (1)
Je le regardais avec ces yeux écarquillés et fixes que j'avais devant toute chose nouvelle.

— Je te présente mon autre fille, dit mon père.

— Ah ! c'est ce mystérieux « *Ouragan* » dont on parle quelquefois et qu'on ne voit jamais ?... Tu l'as exécutée, à ce qu'il me semble, sur le modèle de ton rêve, car elle a l'air d'une petite fille grecque.

— Ma foi, je n'y pensais guère en la faisant, dit mon père en riant.

Baudelaire se tourna vers moi.

— Mademoiselle, me dit-il d'un air solennel, défiez-vous de ce nom d'Ouragan, je vous prédis que vous causerez des naufrages.

Là-dessus, il s'en alla, avec mon père, dans une autre pièce et ma mère nous emmena coucher, ma sœur et moi.

(Judith Gautier, *Le Collier des jours — Souvenirs de ma vie*, Félix Juven, s. d., p. 239-242.)

---

(1) Nous avons supprimé après cette phrase la citation que fait J. Gautier du portrait de Baudelaire par Théo, — portrait que l'on trouve au début de l'Introduction aux *Fleurs du Mal* et ici, pages 21-23.

## « *BAUDELAIRE, UNE NUIT* » *(1).*

Depuis beaucoup de mois, je n'avais pas vu Baudelaire. Un soir, vers dix heures, comme je revenais d'une visite à la campagne, je me trouvai tout à coup en face de lui ; il montait l'escalier de la gare du Nord, que je descendais.

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

Je vis la pauvreté de ses habits, strictement corrects sans doute, mais dont l'usure luisait çà et là ; et, le menton pas rasé de frais, il avait un air de maussaderie presque menaçante, son air des jours d'échéance, — car il avait des fins de mois, comme les gens d'affaires — où il allait de banquier en banquier pour obtenir des renouvellements de billets à ordre. Certainement, il eût préféré ne pas être rencontré. J'allais m'excuser, m'éloigner. Il se fit souriant, câlin, me prit par le bras. Nous descendîmes ensemble. Il m'expliqua qu'il était venu à Paris pour affaire, qu'il s'en retournait à Bruxelles, qu'il avait manqué le train du soir, qu'il coucherait dans n'importe quel hôtel, et partirait demain, à la première heure. Nous passerions la soirée ensemble, à causer par les rues, comme nous avions coutume, l'an passé ; et il était très content de me voir. J'étais affreusement triste. Je sentais qu'il ne disait pas toute la vérité. Le soupçon me tourmentait que, venu à Paris, avec un permis de chemin de fer, pour chercher de l'argent, il n'en avait pas trouvé, et que, peut-être, il n'avait pas même la monnaie nécessaire pour payer la chambre dans l'hôtel. Mon cœur se serrait, griffé d'angoisse. J'étais comme un apprenti, pas bien riche, mais pas trop pauvre, établi à son tour, qui rencontrerait son ancien patron tombé en faillite, misérable. « Voilà une idée, dis-je, de coucher à l'hôtel ! Vous y serez fort mal, cette nuit d'automne (1), dans le froid de la chambre étrangère. Tenez, voulez-vous dormir chez moi ? J'ai un lit, et un canapé ; vous coucherez dans le lit, je coucherai sur le canapé ; et ma concierge vous réveillera à l'heure que vous voudrez. » Il ne répondit pas ; il avait détourné la tête, un peu. Je compris qu'il acceptait ; j'en étais content, — désolé aussi, d'avoir lieu d'être content. Nous allions, pas très vite, avec des paroles à propos des boutiques, des cafés, des passants. Je ne reconnaissais pas la précise abondance de son discours coutumier ; il parlait par saccades de mots, plutôt qu'à phrases rythmées et nettement longues. Je m'étonnais de ses brusques sautées d'une idée à une autre. D'ordinaire, il usait, même dans les propos familiers, d'une exacte rhétorique et d'une syntaxe irréprochable.

---

(1) Cette nuit doit être celle du 4 au 5 juillet 1865. Baudelaire fit alors un voyage-éclair à Paris et à Honfleur pour rembourser Poulet-Malassis d'une créance que ce dernier avait sur lui; voir la *Correspondance générale,* t. V, p. 114 sq.

---

(1) La mémoire de Mendès défaille ici (et peut-être ailleurs) ; cf. la note précédente.

Je logeais alors, rue de Douai, au rez-de-chaussée sur une cour ronde et gaie qui avait l'air d'un décor d'opéra-comique. J'ai raconté ce logis folâtre où la jeunesse parnassienne venait, une fois la semaine, et même tous les jours, dire et entendre des vers. J'offris le lit à Baudelaire, qui n'en voulut point, assura qu'il serait à merveille sur le canapé. Il s'y étendit tout habillé, me demanda un livre, et commença de lire sous l'abat-jour de la lampe que j'avais placée à côté de lui. J'avais allumé un feu de papier et de fagots ; je lisais aussi, enfoncé dans un fauteuil. Mais il laissa tomber son livre, et, brusquement tourné vers moi, il me demanda : « Savez-vous, mon enfant, combien j'ai gagné d'argent depuis que je travaille, depuis que j'existe ? »

Il y avait dans sa voix une acerbité déchirante de reproche et comme de réclamation. J'avais frissonné. « Je ne sais, dis-je. — Je vais vous en faire le compte ! » cria-t-il. Et sa voix s'exaspérait comme de rage. Pourtant, il la scandait avec une décision d'industriel qui, en fureur, mais résolu, dicterait son bilan. Il énuméra, avec leurs prix, les articles, les poèmes en vers, les poèmes en prose, les traductions, les reproductions, et, l'addition faite, de tête, avec la soudaineté des Inaudi qu'on exhibe dans les music-halls, il proclama : « Total des bénéfices de toute ma vie ; quinze mille huit cent quatre-vingt-douze francs et soixante centimes ! » Il ajouta, dans un claquement de mâchoires : « Notez ces soixante centimes — deux londrès ! » Ma tristesse, faite d'une respectueuse pitié, s'aggravait, s'encolérait. Je songeais aux romanciers fameux, aux mélodramaturges féconds, et je considérais — avec une envie, ah ! si puérile, de sauter au cou de la société, et de serrer très fort — ce grand poète, ce penseur terrible et délicat, cet artiste parfait qui, durant vingt-six années de laborieuse existence, avait gagné environ un franc soixante-dix centimes par jour ! Il éclata de rire. Puis il éteignit la lampe. « Maintenant, dit-il, dormons. » Il ne s'endormit pas.

Après un long silence où il y avait eu des soupirs, çà et là — les soupirs d'une âme surchargée d'angoisse — il se mit à parler, lentement, posément, comme on lit à voix haute. Il ne s'adressait plus à moi, mais à soi-même ; il disait son projet d'un vaste poème hindou (1) où il ferait tenir toute « la mélancolie lumineuse du soleil. Leconte de Lisle a pris l'Inde ancienne, avec son placide néant. Mais l'Inde moderne c'est la misère, la torture, la détresse, la peste, l'accablement, et les langueurs de l'amour, et le serpentement des formes, dans l'éblouissement d'une furieuse lumière ! C'est le spleen radieux ! Je dirai la lamentable beauté de l'éternel Midi et les splendeurs squameuses des lèpres dans l'adorable et exécrable coruscation du jour ! » Il se tut. Ah ! que n'a-t-il écrit ce poème dont l'idéal me charmait et m'effrayait ! Le silence encore. Je crus, dans l'ombre, qu'il s'était endormi. Mais non, il se remit à bavarder, familièrement ; parla de Manet, qu'il admirait avec minutie ; de Wagner, qu'il admirait avec passion ; et de Vigny, et de Leconte de Lisle, et de Banville, ses préférés, me dit tout à coup, mais d'une voix contenue, presque pas articulée, d'une voix de confidence : « Est-ce que vous avez connu Gérard de Nerval ? — Non, » dis-je. Il continua : « Il n'était pas fou. Parlez-en à Asselineau. Asselineau vous expliquera que Gérard n'a jamais été fou ; pourtant il s'est suicidé [*sic*], il s'est pendu. Vous savez, à la porte d'un bouge, dans une rue infâme. Pendu, il s'est pendu ! Pourquoi a-t-il choisi, décidé à mourir, la vilenie de ce lieu et d'une loque autour du cou ? Il y a des poisons subtils, caressants, ingénieux, grâce à quoi la mort commence par de la joie, du moins par du rêve... » Je ne disais rien, je n'osais pas parler. « Mais non, non, reprit-il, en haussant la voix, en criant presque, ce n'est pas vrai, il ne s'est pas tué, il ne s'est pas tué, on s'est trompé, on a menti ! Non, non, il n'était pas fou, il n'était pas malade, il ne s'est pas tué ! Oh ! n'est-ce pas ? vous direz, vous direz à tout le monde qu'il n'était pas fou, et qu'il ne s'est pas tué — promettez-moi de dire qu'il ne s'est pas tué ! » Je promis tout ce qu'il voulait, en tremblant, dans les ténèbres. Il cessa de parler. Je songeais à gagner le lit pour m'étendre, prendre quelque repos. Je ne bougeais pas, de peur de me heurter à quelque meuble, et, aussi, j'attendais, je ne sais quoi. Soudain un sanglot éclata, sourd, contenu, comme d'un cœur qui crève sous un grand poids. Et il n'y eut qu'un seul sanglot. La peur me serrait dans l'immobilité. J'étais brisé, je fermai les yeux, pour ne pas voir l'ombre, devant moi, dans le miroir.

---

(1) Nous doutons fort que Baudelaire ait pu concevoir un tel projet.

Quand je m'éveillai, Baudelaire n'était plus là. Un mot, sur une feuille, au coin de la table, me disait : « A bientôt. » Je n'ai pas revu Baudelaire, je veux dire le vrai Baudelaire, pensant et maître de soi. Il n'est revenu à Paris que pour y souffrir longuement, hagard, vague et veule, en proférant seulement le juron qu'on a pris pour un blasphème, qui n'était peut-être qu'un reproche — ou une invocation ?

(Catulle Mendès, « *Belles-Lettres et les environs* — LXXI — Pour l'album de mélancolie », — *Le Figaro*, 2 novembre 1902.)

# 4

# Cafés et autres lieux.

« *Quelquefois je me sauve de chez moi, afin de pouvoir écrire, et je vais à la bibliothèque, ou dans un cabinet de lecture, ou chez un marchand de vin, ou dans un café comme aujourd'hui.* » (Baudelaire à sa mère, 27 mars 1852.)

## UNE RIXE AU CAFE MOMUS, EN 1849.

[Armand Barthet] avait la tête chaude [...]. Ne voulut-il pas une fois se battre sérieusement avec Baudelaire, l'homme qui était le moins fait pour ces sortes d'équipées (1) ? La querelle avait pris naissance dans ce café Momus qui élevait sa maison à pignon à l'entrée de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Querelle littéraire évidemment ; ce sont celles-là qui tournent le plus rapidement à l'aigre. Baudelaire était dans tout son individu l'antipode de Barthet ; froid, dogmatique, distingué. Il avait une mince estime pour la *littérature* du bouillant Bisontin ; celui-ci s'en apercevait et, de son côté, tenait pour énigmatiques et hautaines les façons de penser et de dire de Charles Baudelaire, dont les *Fleurs du mal* étaient encore en portefeuille. Ces deux natures avaient le don de s'agacer l'une l'autre. Ce jour-là, il y eut un choc, prévu depuis quelque temps.

Je ne suis pas ici pour déguiser la vérité, après tant d'années révolues ; Baudelaire reçut une gifle.

---

(1) Ces disputes suivies de projets de duel n'étaient pas rares dans le milieu de la Bohème. Ainsi Champfleury faillit se battre avec Nadar qui l'avait sacré « Homère des grands hommes du ruisseau »; voir une notule de J. Crépet dans le *Mercure de France* du 15 février 1936. — Sur le café Momus, où la Bohème tenait, à bon compte, ses assises, on consultera un autre article de J. Crépet : « Une farce de la bande à Murger », dans le *Mercure de France* du 1ᵉʳ février 1937.

J'imagine que son étonnement surpassa son indignation. On dut constituer des témoins de part et d'autre. Baudelaire choisit pour siens, ce mystérieux et farouche Trapadoux (1) qui traverse l'histoire de la Bohème, noir et long comme un bâton de réglisse, et un homme de lettres du nom de Lebloys (2) que j'ai perdu de vue. Armand Barthet avait sous la main un jeune sous-officier, son compatriote, M. Mignot. — Toujours des compatriotes ! toujours des soldats ! — J'acceptai d'être son deuxième témoin, bien entendu dans le but, que je croyais très facile, d'arranger l'affaire. Mais je comptais sans mon satané Franc-Comtois.

Au fond, les quatre témoins étaient d'accord qu'il n'y avait pas lieu à mort d'homme, malgré l'offense reçue. En remontant aux motifs de la discussion, ils ne trouvaient rien que d'absolument puéril. Charles Baudelaire, dont l'étonnement continuait toujours, consentait à regretter ce que ses propos pouvaient avoir eu d'acerbe ou ce que son accent pouvait avoir eu d'agressif ; il ne restait donc plus à Armand Barthet qu'à retirer le soufflet litigieux, — mais c'était là justement ce qu'il n'entendait pas. Barthet voulait du sang ; et quel sang ? le sang de Baudelaire qui n'en avait jamais répandu que dans ses stances. Le sage Trapadoux était épouvanté. Les entrevues des témoins se multiplièrent en pure perte, jusqu'à ce que nous démissionnâmes successivement tous les quatre, considérant, selon le cliché déjà en usage, notre mission comme terminée.

---

(1) Né à Lyon, Marc Trapadoux, après un voyage en Italie d'où il revint malade, fut admirablement soigné à Marseille par les hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu; aussi écrivit-il l'histoire du fondateur de l'ordre. Echoué ensuite dans la Bohème, il prit la passion de l'absinthe et ne publia plus que quelques articles. Simon Brugal (Firmin Boissin) nous l'a montré (*Le Figaro,* 19 janvier 1887) Baudelaire recherchant la conversation de Trapadoux qui avait sur l'art des idées supérieures. Voir aussi Henry d'Ideville, *Vieilles Maisons et jeunes souvenirs,* Charpentier, 1878, p. 204.

(2) Dans une lettre du 6 août 1857, Baudelaire recommande à Maxime Du Camp Ernest Lebloys (lequel se fit remarquer par une violente opposition au régime impérial).

(Charles Monselet, *Mes souvenirs littéraires*, Librairie illustrée, s. d., p. 129-132 ; nous avons corrigé ce texte en plusieurs points qui montraient des coquilles.)

## *BAUDELAIRE RECITANT SES VERS (1).*

Quand il avait composé une nouvelle pièce de vers, il nous réunissait en petit cénacle, dans quelque crémerie de la rue Saint-André-des-Arts ou dans quelque modeste café de la rue Dauphine, Melvil-Bloncourt (2), Malassis, Antonio Watripon (3), Gabriel Dan-

(1) D'après le contexte ce passage se rapporte environ à l'année 1852.
(2) Journaliste et député (1825-1880) né à la Guadeloupe et qui fut peut-être à Louis-le-Grand le condisciple du poète.
(3) Un compagnon de la Bohème (1822-1864). A sa requête, Baudelaire lui adressa en mai 1852 une note autobiographique (*Correspondance générale*, t. I, p. 171-173). Voir un article de Pierre Dufay dans le *Mercure de France* du 15 avril 1932.

**trague (1), Alfred Delvau (2) ; je passais par-dessus le marché en tout petit compagnon. Le poète commençait par commander un punch ; puis, quand il nous voyait disposés à la bienveillance par suite de ce régal extra, il nous récitait d'une voix précieuse, douce, flûtée, onctueuse, et cependant mordante, une énormité quelconque, le *Vin de l'Assassin* ou la *Charogne*. Le contraste était réellement saisissant entre la violence des images et la placidité affectée, l'accentuation suave et pointue du débit.**

**(Jules Levallois, *Mémoires d'un critique*, Librairie illustrée, [1895], p. 93-94.)**

---

(1) Mort en 1867 du « mal de Paris », il avait été attaché fort jeune au bureau de l'Esprit public et était entré ensuite dans l'armée du *Corsaire-Satan*. On consultera sur lui un article de Marie de Saint-Germain dans les *Tablettes de Marseille* du 28 octobre 1868.

(2) Charmant auteur de livres anecdotiques sur les cabarets parisiens. Dans un article du *Rabelais,* il montre, lui aussi, Baudelaire récitant ses vers, à « la laiterie du paradoxe ».

## A LA BRASSERIE DES MARTYRS (1).

Baudelaire vient d'entrer ; il ôte son *talma* (2), enlève son cache-nez rouge et apparaît vêtu d'un habit bleu à boutons d'or ; il me fixe, me fascine et m'attire dans un coin. J'ai fait un portrait de lui qu'il ne trouve pas ressemblant (3), aussi se répand-il en doléances assez amusantes : — Voyons, voyons, je ne suis ni sec ni osseux et je ne suis pas aussi répugnant que le *Figaro* essaye de le persuader. Vous aurez pris un autre Baudelaire pour moi..... On m'a montré à moi-même, un M. Baudelaire qui était fort désagréable... ; quant à l'anecdote des noix et des cervelles d'enfant, là vrai, est-ce que vous y croyez ? C'est une invention joviale de mon ami Forey (1), un élève de Delacroix.....

---

(1) Elle était située tout près de Notre-Dame-de-Lorette; voir le chapitre que Philibert Audebrand lui a consacré dans ses *Derniers Jours de la Bohème.*

(2) Petit manteau qui couvre les épaules et la poitrine (du nom de l'acteur).

(3) Dans l'*Histoire anecdotique et critique de la Presse parisienne, 1857 et 1858* (Poulet-Malassis et de Broise, 1859), p. 117-118. On y lit notamment que Baudelaire, mangeant des noix fraîches, aurait déclaré d'un ton extatique: « On dirait qu'on mange de la cervelle de petit enfant. » Nous avons cité plus haut le portrait que Maillard brossait de Baudelaire dans cette *Histoire.*

(Firmin Maillard, *Les Derniers Bohêmes,* Sartorius, 1874, p. 41-42.)

## *AU CAFE DE ROBESPIERRE (2).*

Vieilli, fâné [*sic*], alourdi, bien qu'il fût toujours maigre, l'excentrique, avec des cheveux blancs et une figure toujours rasée, ressemblait moins à un poète des voluptés amères qu'à un prêtre de Saint-Sulpice. N'ayant point perdu l'habitude de jouer au misanthrope, il s'asseyait seul, à un guéridon, se faisait servir un pot de bière, une pipe, qu'il bourrait de tabac, allumait, fumait le tout sans prononcer un mot de toute la soirée. Mais comme il avait déjà des admirateurs parmi les jeunes gens du passage Choiseul (1), il arrivait parfois qu'un néophyte vînt le trouver en grande cérémonie, soit pour lui faire la cour, soit pour lui lire ses vers. Invariablement le fumeur, gardant une altitude d'imperturbable oriental, laissait dire et faire et ne s'arrêtait de boire et de fumer qu'après avoir bien fait poser le solliciteur. Une fois, l'un d'eux, croyant lui plaire, lui apportait en souriant le *Figaro* du jour dans lequel on parlait de lui.

---

(1) Jules Forey (1807-1854). Mais W. T. Bandy a montré que Baudelaire avait pu emprunter cette plaisanterie de croquemitaine à Swift dont Léon de Wailly traduira cette même année, chez Poulet-Malassis, les *Opuscules humoristiques;* voir *Baudelaire Judged...,* p. 127.

(2) Ce café qui tenait son nom d'une tradition révolutionnaire était situé rue Neuve-des-Petits-Champs, à proximité du Théâtre-Italien et du Jardin des Tuileries. Il a été détruit lors du percement de l'avenue de l'Opéra.

— Eh ! Monsieur, s'écria Baudelaire avec tous les signes du dédain, qui vous a demandé ce papier ? Sachez que je ne jette jamais les yeux sur ces cochonneries-là.

Et il se remit à fumer.

(Philibert Audebrand, *Un café de journalistes sous Napoléon III*, Dentu, 1888, p. 295-296.)

◆

[*Baudelaire a fréquenté bien d'autres cafés encore : Banville l'a chanté au Divan le Peletier* (Odes funambulesques) ; *Ricault d'Héricault nous signale sa présence au café Dagneaux* (Souvenirs et portraits,

---

(1) C'est-à-dire les poulains — Parnassiens et autres — de l'éditeur Lemerre.

*Téqui, 1902) ; les Goncourt nous l'ont montré en 1857 au café Riche (voir p. 29) ; Debans nous le silhouette « silencieux et théâtral » au Madrid* (L'Eclair, *15 décembre 1867) et Dinochau le revendique au nombre de ses pratiques* (L'Eclair, *26 avril 1868) ; voir aussi respectivement p. 96, 102 et 143 pour la Rotonde, le café Turlot et « La Belle-Poule », etc...*]

## *AU RESTAURANT.*

Un de ses grands plaisirs était de disputer avec les cabaretiers. Il leur faisait subir des interrogatoires, les exaspérait par ses observations, distinctions, réclamations, disputant pied à pied jusqu'à ce que l'autre, poussé à bout, lui fît une scène.

— *Monsieur*, faites-vous la cuisine au beurre ou à la graisse ? Votre beurre, est-il bien frais ? Avez-vous d'*excellent* vin ?

— Espérez-vous, lui disais-je, qu'il vous répondra : Non, monsieur, j'ai du beurre rance et du vin frelaté ?

Mais cet argument ne le touchait pas.

En sortant, si l'on s'était bien disputé, après avoir mangé de la ratatouille, il me disait d'un air convaincu :

— Eh bien, nous n'avons pas trop mal dîné ?

(Notes D'ASSELINEAU, dans *Baudelaire et Asselineau*, p. 181-182.)

## *BAUDELAIRE JOUANT AU BILLARD.*

Baudelaire aimait à la passion le jeu de billard et le jouait avec une coquetterie extrême, tenant la queue du bout des doigts comme une plume à écrire et relevant à chaque instant ses manchettes de mousseline.

Un jour qu'il s'amusait à *pelotter* [*sic*], sur un billard inoccupé, il s'entêta à faire un carambolage presque impossible, et dans sa colère douce de n'y pas réussir : voilà, disait-il, dix minutes que je renouvelle inutilement ma tentative, si c'eut été un hémistiche, j'eusse depuis longtemps jeté la plume au vent. Enfin, il y réussit et fut heureux comme un enfant.

(GABRIEL DE GONET, *Tableau de la Littérature frivole en France ou Musée des Chansons et des poésies légères* recueillies et annotées par —. Paris, Marpon et Flammarion, [1882], p. 34.)

## *BAUDELAIRE AUX « FUNAMBULES » (1).*

Il y avait épars dans les loges, aux galeries, dans l'orchestre, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Théodore de Banville, Henri Mürger [*sic*], Baudelaire-Dufays, Privat d'Anglemont, Pierre Dupont, et Préault le sculpteur, et Fiorentino, le seul spirituel parmi tous les critiques musicaux de Paris.

---

(1) Première représentation de *Pierrot valet de la mort*, pantomime de Champfleury.

(Compte rendu d'Auguste Vitu, *L'Echo*, 27 septembre 1846 ; reproduit dans les numéros des 28, 29 et 30 septembre.)

## *AU CASINO DE LA RUE CADET.*

### 1.

Une fois devenu secrétaire de Sainte-Beuve (1), et fréquentant le soir de mauvais lieux, où l'on s'amusait beaucoup, tel que le Casino de la rue Cadet, où Champfleury m'avait fait avoir mes entrées, j'y rencontrais de temps en temps Baudelaire qui errait avec une mine sinistre au milieu des filles qu'il effrayait. Un soir il avait autour du cou une sorte de queue de rat jaune ou verte, d'une couleur excentrique dans tous les cas, qui lui servait de cache-nez. A ce casino, on trouvait un homme tout à fait dans ses goûts, le peintre anglais Guys (2), qui a dessiné des intérieurs de tous les lieux suspects avec une sorte de génie. Baudelaire avait un grand nombre de ces dessins, inspirés par la réalité même, et moi-même j'en tiens deux d'Asselineau qui me les donna en souvenir du poète. Je les offris à Sainte-Beuve, et je les ai retrouvés à sa mort. Guys et Baudelaire étaient faits pour s'entendre. Champfleury faisait toute sorte de farces comiques et joyeuses dans ce casino : on y rencontrait un ancien acteur du nom de David, élève de Talma, inséparable de Baroilhet l'ancien baryton. Ils avaient l'un et l'autre des notes particulières et tout à fait intimes, dans leur calepin, sur les dames qu'on retrouvait là tous les soirs. Mais Baudelaire s'y promenait à l'écart, en solitaire. Quelquefois cependant il venait à moi, et me demandait si j'avais de quoi aller prendre de la bière. (Croyez que je ne mets aucune vanité dans ce que je dis là, je raconte purement et simplement, et au fond j'étais et me trouve encore très flatté que Baudelaire m'eût fait par trois fois cet honneur.) Nous allions dans une brasserie quelconque du Faubourg Montmartre, et il m'y développait des théories artistiques et littéraires. Un soir, il me parla d'une fille à qui il avait demandé si elle connaissait ses œuvres (sans se nommer). Elle répondit qu'elle ne lisait que Musset ! Vous voyez la colère de Baudelaire.

---

(1) En septembre 1861. Auparavant Troubat travaillait avec Champfleury.

(2) Troubat confond ici la nationalité de Guys, qui était Français, avec celle de l'*Illustrated London News* pour lequel Guys faisait des dessins. [Note de J. Crépet.]

*(Lettre de Jules Troubat à Eugène Crépet* (1)*, 16 août 1886,* publiée par JACQUES CRÉPET, *Bulletin du Bibilophile,* février 1946, p. 61-62.)

---

(1) Eug. Crépet a tiré parti de cette lettre pour l'introduction biographique qui précède les *Œuvres posthumes* de 1887 et Troubat lui-même en a reproduit des extraits dans ses *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve,* Calmann Lévy, 1890, p. 205 sq.

2.

... c'était dans ce palais du cancan que le poète de la « très chère, de la très belle » venait promener ses rêves [...]. Il passait, le visage grave et l'allure hautaine, parmi ces soupeurs et ces valseuses. Il étouffait sous les hurlements de ces cuivres, la songerie intérieure et morbide qu'il traînait à travers la vie. [...] Et du fond de ce Casino Cadet où il cherchait aussi un « paradis artificiel », le traducteur, le révélateur d'Edgar Poë [*sic*] revoyait peut-être ces pastels effacés, cette société abolie, ce mobilier dispersé — tout un passé enfin... (1). Et, alors, assis tout seul devant quelque table ronde, dans un coin, remplaçant le haschich par le houblon, il regardait passer, au son de quelque valse de Métra ou de quelque quadrille d'Offenbach, le défilé macabre des viveurs aux yeux troubles et des jolies filles aux pommettes rosées par la phtisie.

— Qu'est-ce que vous faites là, Baudelaire ? lui demandait ce petit abbé de Charles Monselet qui entrait au Casino Cadet comme Bernis à Trianon.

— Mon cher ami, je regarde passer des têtes de mort !

(Jules Claretie, « Le Monument de Baudelaire », *Le Journal*, 4 septembre 1901.)

---

(1) Allusion à la note autobiographique dans laquelle Baudelaire a évoqué le cadre de son enfance (*Œuvres posthumes*, t. II, p. 136).

## CHEZ LE BARBIER.

... mon compagnon voulut s'arrêter rue de la Sourdière, chez un barbier qui le rasait au mois.

— Je ne puis me mettre à table sans faire mes ablutions, me dit-il, et je suis musulman en cela... (Puis, s'adressant au garçon qui avait commencé à peindre sa joue en couleur savon :) Vous ne vous rappelez donc pas ce que je vous ai dit la dernière fois ? Veuillez vous laver les mains ; je répugne au contact de doigts graisseux et odorants.

Par respect humain, j'étais mal à l'aise pendant cette leçon de propreté donnée à l'élève de Figaro. Mais je me plongeai dans la gazette du jour. C'est avec peine que le travail se termina, souvent interrompu par les observations maniaques du patient.

(Alexandre Schanne, *Souvenirs de Schaunard,* Charpentier, 1892, p. 234.)

## *LA LIBRAIRIE DE POULET-MALASSIS.*

**L'installation de la librairie Malassis et de Broise au passage Mirès a tenu les promesses artistiques que nous avions annoncées. Au-dessus de ses élégantes bibliothèques de chêne, se détache déjà une série de médaillons peints à la fresque sur fond brun et représentant une partie des auteurs édités par la maison : Monselet, Hugo, Gautier, Champfleury, Banville, Baudelaire (1), Babou, Asselineau, etc.**

(*Revue anecdotique,* 15 janvier 1861, p. 29-30, « Une librairie artistique ».)

---

(1) Ce médaillon, qui appartient actuellement à M. Matarasso, est l'œuvre d'Alexandre Lafond.

# IV

# La maturité et la mort de Baudelaire

# 1

# La candidature à l'Académie Française (1861-1862).

> *« Comment n'avez-vous pas deviné que Baudelaire, ça voulait dire : Auguste Barbier, Théophile Gautier, Banville, Flaubert, Leconte de Lisle, c'est-à-dire littérature pure ? »* (Baudelaire à Flaubert, 31 janvier 1862.)

## LES VISITES

### *A MONSIEUR VILLEMAIN.*

Le profil quelque peu dominicain de M. Baudelaire continue à faire trembler tous les fauteuils académiques (1). Leurs paisibles possesseurs se demandent, pour la plupart, ce qu'a pu faire un candidat assez téméraire pour se placer sous l'invocation de Balzac et de Gautier. Sainte ignorance ! Prouve-t-elle qu'on écrit trop ou qu'on ne lit plus assez ?

[.........................................]

M. Baudelaire a fait la plupart de ses visites, mais il ne raconte guère que sa visite à M. Villemain. Ce n'a pas été à proprement parler une visite, mais plutôt une rencontre et une rencontre assez vive.

On n'a jamais dit que M. Villemain fût tout aimable, mais la mauvaise grâce se complique encore chez le secrétaire perpétuel de l'appréhension que le candidat au siége vacant n'entre avec l'arrière-désir de voir prochainement vaquer le sien propre. Ce doute est partagé par M. Viennet, qui, tout en se jurant *in petto* un *sedet*

---

(1) Baudelaire s'était porté candidat au fauteuil de Lacordaire.

*œternumque sedebit,* n'oublie jamais de reconduire le visiteur avec cette phrase sacramentelle : « Vous n'attendrez pas longtemps mon fauteuil, monsieur, vous ne l'attendrez pas longtemps. »

Deux attaques de M. Villemain avec les ripostes de M. Baudelaire donneront aux curieux le ton du dialogue de ces messieurs :

M. VILLEMAIN. — Vous vous présentez à l'Académie, monsieur ; combien avez-vous donc de voix ?

M. BAUDELAIRE. — M. le secrétaire perpétuel n'ignore pas plus que moi que le règlement interdit à MM. les académiciens de promettre leurs voix : je n'aurai donc aucune voix jusqu'au jour où, sans doute, on ne m'en donnera pas une.

M. VILLEMAIN, *avec insistance.* — Je n'ai jamais eu d'originalité moi, monsieur.

M. BAUDELAIRE, *avec insinuation.* — Monsieur, qu'en savez-vous ?

La petite presse ne se montre pas plus que M. Villemain sympathique à la candidature de l'auteur des *Fleurs du mal,* mais son opposition prend son point de départ dans un ordre d'observations étrangères à la littérature.

Il appert de faits non contestés que M. Baudelaire, comparé couramment au mancenillier, inspire aux marchands de vins l'idée du suicide, jette des sorts dans les compagnies où il fréquente et fait périr les revues où il passe, comme la cavale d'Attila faisait sécher l'herbe.

Non-seulement tout cela est vrai, mais encore (les

**auteurs des articles n'ont qu'à se bien tenir) M. Baudelaire est de première force dans la pratique de l'envoûtage, et noue supérieurement l'aiguillette (1).**

(*Revue anecdotique*, dirigée par Poulet-Malassis, 1<sup>re</sup> quinzaine de janvier 1862, p. 18-20.)

## *A MONSIEUR VIENNET.*

Baudelaire commença donc sa tournée de visites, et mit ses amis en campagne. Il alla voir M. de Lamartine qui l'accueillit très-bien ; M. de Sacy, toujours bienveillant ; M. Villemain qui le reçut avec hauteur ; M. Viennet, et quelques autres. Il nous rapportait de quelques-unes de ces audiences des récits, des mots à mourir de rire, telle, par exemple, cette définition devenue fameuse que lui avait formulée M. Viennet : — « Il n'y a que cinq genres, monsieur ! la tragédie, la comédie, la poésie épique, la satire... et la poésie fugitive qui comprend la fable *où j'excelle !* » Mais il n'eut jamais la pensée que de moins délicats lui ont prêtée d'écrire le journal de son expédition académique et de livrer publiquement au ridicule des hommes qu'il avait sollicités. Ses confidences n'ont diverti que ses amis.

---

(1) Sens élargi de l'expression qui signifie : « faire un maléfice qu'on suppose capable d'empêcher la consommation du mariage » (Littré).

(Présentation par C[HARLES] A[SSELINEAU] de la lettre de Vigny à Baudelaire, 27 janvier 1862, dans les *Souvenirs — Correspondances* publiés chez Pincebourde en 1872, p. 73.)

## *UN GENTIL GARÇON...*

On s'est demandé d'abord si M. Baudelaire, en se présentant, voulait faire une niche à l'Académie, et une épigramme ; s'il ne prétendait point l'avertir par là qu'il était bien temps qu'elle songeât à s'adjoindre ce poëte et cet écrivain si distingué et si habile dans tous les genres de diction, Théophile Gautier, son maître. On a eu à apprendre, à épeler le nom de M. Baudelaire à plus d'un membre de l'Académie, qui ignorait totalement son existence. Il n'est pas si aisé qu'on le croirait de prouver à des académiciens politiques et hommes d'Etat comme quoi il y a, dans *les Fleurs du Mal,* des pièces très-remarquables vraiment pour le talent et pour l'art ; de leur expliquer que dans les petits poëmes en prose de l'auteur, *le vieux Saltimbanque* et *les Veuves* sont deux bijoux, et qu'en somme M. Baudelaire a trouvé moyen de se bâtir, à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable et par delà les confins du romantisme connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux, où on lit de l'Edgar Poë [*sic*], où l'on récite des sonnets exquis, où l'on s'enivre avec le haschich pour en raisonner après, où l'on prend de l'opium et mille drogues abominables dans des tasses d'une porcelaine achevée. Ce singulier kiosque, fait en marqueterie, d'une originalité concertée et composite, qui, depuis quelque temps, attire les regards à la pointe extrême du Kamtschatka romantique, j'appelle cela *la folie Baudelaire.* L'auteur est content d'avoir fait quelque chose d'impossible, là où on ne croyait pas que personne pût aller. Est-ce à dire, maintenant, et quand on a tout expliqué à de respectables confrères un peu étonnés, que toutes ces curiosités, ces ragoûts et ces raffinements leur semblent des titres pour l'Académie, et l'auteur lui-même a-t-il pu sérieusement se le persuader ? Ce qui est certain, c'est que M. Baudelaire gagne à être vu, que là où l'on s'attendait à voir entrer un homme étrange, excentrique, on se trouve en présence d'un candidat poli, respectueux, exemplaire, d'un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique dans les formes. (1)

(SAINTE-BEUVE, « Des prochaines élections à l'Académie », *Le Constitutionnel,* 20 janvier 1862 ; recueilli dans les *Nouveaux Lundis,* t. I, Michel Lévy frères, 1863, p. 397-399.)

---

(1) Contrairement à ce que l'on pourrait croire, Baudelaire ne ressentit aucune humeur de cet article; il en donna même une analyse anonyme dans la *Revue anecdotique* de la deuxième quinzaine de janvier 1862 (voir *Œuvres posthumes,* t. I, p. 212 et 538) et remercia chaleureusement le critique (*Correspondance générale,* t. IV, p. 45).

## QUELQUES ECHOS DANS LA PRESSE (1).

M. Charles Baudelaire, encore un poète, mais un poète nerveux, qui a l'âpreté d'Agrippa d'Aubigné (2) et la crudité de Mathurin Régnier ; si le mot n'avait pas déjà servi, trop souvent servi, je dirais qu'il a des truculences de langage qui sentent l'abattoir d'une lieue: il faut lire ses *Fleurs du mal* d'une main — et se boucher le nez de l'autre. Les Caprices de Goya ne sont pas plus funèbres ! Et cependant je donnerais soixante Arsène Houssaye pour un Baudelaire.

(*Lettre de Junius*, écrite en collaboration par Alphonse Duchesne et Alfred Delvau, *Figaro*, 12 décembre 1861; recueillie dans le volume des *Lettres de Junius*, Dentu, 1862, p. 120.)

●

[Loterie humoristique organisée par le directeur du *Tintamarre*. Baudelaire gagne :]

un laissez-passer pour l'Académie, signé Boileau.

(« *Un réveillon tintamaresque* [*sic*] », signé John Falstaff [?], *Le Tintamarre*, 29 décembre 1861.)

---

(1) Voir aussi une charge de Pierre Véron dans *L'Année Comique* (*2ᵉ année*). *Revue de 1862* (Dentu, 1863), citée dans *CML*, t. II, p. 1238-1242.

(2) Les poèmes publiés dans la *Revue des Deux Mondes* en 1855 comme la première édition des *Fleurs du Mal* portaient en épigraphe quelques vers des *Tragiques*.

◆

« Mais qu'on me délivre du farouche Baudelaire ! Il se nourrit de karrick à l'indienne et boit des vins pimentés dans un crâne de tigresse, ce qui ne serait pas convenable dans un endroit aussi distingué que celui-

Ci. Ainsi parlent les académiciens, dont les têtes de bois tressaillent encore au mot magique : Liberté ! [...] Cependant le farouche Baudelaire, mâchant entre ses blanches dents une fleur de pourpre, —

Songe en lui-même au cas singulier de M. Valdémar (1), et aiguisant son couteau de diamant sur une meule écarlate, il fredonne avec ironie les plus mauvais couplets de M. Scribe. »

(« *Les Immortels*, traduit de l'allemand d'Hortensius Stornfels » par Emile Palissot, *Le Boulevard*, n° 1, 5 janvier 1862, p. 2.)

◆

---

(1) Allusion à « La Vérité sur le cas de M. Valdemar », conte de Poe traduit par Baudelaire dans les *Histoires extraordinaires*.

M. Sainte-Beuve propose à l'Académie Française de se diviser en sections, comme ses sœurs de l'Institut :

Section de grammaire,
Section de théâtre,
Section de roman,
Section de critique,
Section d'éloquence, etc.

Ce système classerait les candidats, et la discussion des noms aurait une boussole. Par contre, beaucoup d'aspirants seraient forcément évincés.

Dans quelle section rangerait-on M. Baudelaire ? A moins qu'il n'y eût une section de cadavres.

(« Echos de Paris » anonymes, dans *La Chronique parisienne,* 2 février 1862.)

●

Un de nos confrères demandait, l'autre jour, à Charles Baudelaire s'il était vrai qu'il se fût porté candidat aux dernières élections académiques.

— Oui, vraiment, répondit l'excentrique auteur des *Fleurs du Mal* — et je n'espérais cependant pas, comme bien vous pensez, être nommé !

Au reste, ajouta-t-il, en supposant que j'eusse pu réunir sur mon nom les trente-huit votes de ces Messieurs de l'Institut, j'eusse volontiers donné ces trente-

**huit suffrages pour l'unique voix de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans !**

(« Chronique » de JULES CLARETIE, *Diogène*, 24 mars 1862.)

●

M. Baudelaire, le traducteur de Poë [*sic*], l'auteur des *Fleurs du Mal*, le poète de la pourriture et des charniers, le chantre du hideux, de l'ignoble, du cynisme raffiné et quintessencié, compte bien rallier un jour les suffrages de tous les poètes de la compagnie, et même, ce qui est plus joli, de tous les catholiques. C'est lui qui écrivait à l'un de ces derniers, en posant sa candidature : « On dit que je ne suis pas catholique ; on dit que ma poésie est infernale et démoniaque. Quelle contradiction ! Y a-t-il rien de plus catholique que le diable ? » Et il développait ce thème avec la même gravité qu'il avait déjà mise à le soutenir (1) devant le tribunal de police correctionnelle, quand elle lui demandait compte des audaces de sa poésie.

(VICTOR FOURNEL, *L'Emancipation*, journal belge, 20 avril 1865 ; cité par G. Charlier, *Passages*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1947, p. 166.)

---

(1) Par personne interposée (Me Chaix d'Est-Ange).

## 2

## Baudelaire chef d'école.

> *« Ces jeunes gens ne manquent certes pas de talent, mais que de folies! que d'inexactitudes! quelles exagérations ! quel manque de précision ! Pour dire la vérité, ils me font une peur de chien. Je n'aime rien tant que d'être seul. »* (Baudelaire à Troubat, 5 mars 1866.)

## *LA CONSECRATION DE 1861.*

Lorsque parut la seconde édition des *Fleurs du mal* (1), on peut dire que Baudelaire était en pleine possession de la renommée. Les critiques amères et injustes, dont le livre avait été l'objet, lors de sa première apparition, s'étaient tues à ce second avénement. L'auteur et l'œuvre avaient profité à ces premières attaques qui consolident le succès par la résistance. Ceux qui ont vu Baudelaire à ce moment de sa vie, souriant, frais, jeune encore sous ses longs cheveux blanchissants, ont pu reconnaître en lui l'action salutaire et calmante du temps et de la faveur conquise. Les inimitiés désarmaient ; des sympathies nouvelles, jeunes, venaient à lui. Lorsqu'à la fin de la journée, il descendait sur le boulevard, il trouvait sur son passage toutes les mains ouvertes, et il les serrait toutes, mesurant son exquise politesse sur le degré d'habitude, ou de familiarité. Sous cette impression de bienveillance générale, les âpretés, les méfiances de sa jeunesse avaient disparu. Il était devenu plus-qu'indulgent, débonnaire, patient à la sottise et à la contradiction. Chacun trouvait en lui un causeur charmant, commode, suggestif, bon vivant, inoffensif pour tous, paternel et de bon conseil pour les jeunes.

(ASSELINEAU, *Charles Baudelaire — Sa Vie et son Œuvre,* Lemerre, 1869, p. 79-80.)

(1) C'est-à-dire en 1861.

## *UN CHEF DE FILE.*

Quand je lis des vers nouveaux, que je parcours un de ces frais recueils qui viennent de paraître, ou même un choix de poésies dans un journal, je me dis presque aussitôt : « Ah ! ceci est du Musset » ou bien « C'est encore du Lamartine (ce qui est plus rare ;) » ou bien : « Ceci rappelle Victor Hugo, dernière manière ; » — ou : « Ceci est du Gautier, — du Banville, — du Leconte de Lisle, — ou même du Baudelaire. » Ce sont les chefs de file d'aujourd'hui, et ils s'imposent aux nouveaux venus.

(Sainte-Beuve, « De la Poésie en 1865 » , premier article, *Le Constitutionnel*, 12 juin 1865 ; recueilli dans les *Nouveaux Lundis*, t. X, Michel Lévy frères, 1868, p. 122.)

## *L'APPEL DE SAINTE-BEUVE.*

Vous avez été très-bien traité dans un journal nouvellement fondé, *l'Art* (1). Le groupe est parfaitement bien disposé et très-littéraire pour le fond de nature ;

---

(1) Allusion aux articles de Verlaine; voir *infra*.

mais que d'inexpérience ! comme on croit le monde facile à conquérir, et combien je crains qu'on ne recommence cette éternelle ritournelle d'audace, d'outrecuidance, d'échecs et de découragement à laquelle nous avons assisté tant de fois depuis trente ans ! Ce qui manque à tous ces nouveaux venus, c'est la tradition, une tradition *relative*, un corps d'armée, auquel ils se rejoignent, même en faisant leurs caravanes de jeunesse et leurs aventures. Si vous étiez ici, vous deviendriez, bon gré mal gré, une autorité, un oracle, un poëte consultant.

(A Baudelaire, 5 janvier 1866, *Correspondance de C.-A. Sainte-Beuve*, Calmann Lévy, t. II, 1878, p. 48-49.)

## *LE REFUS DE BAUDELAIRE.*

### *La présentation de Heredia*

Dès les premiers instants de nos relations, Louis Ménard se montra ce qu'il est toujours resté à mon égard, très affectueux et très affable. J'eus avec lui un premier entretien très différent de la fameuse présentation à Baudelaire que m'avait facilité [*sic*] un ami. Comme je lui disais mon admiration respectueuse, le poète des *Fleurs du Mal* me dévisagea d'un air froid en me fixant de ses yeux vifs qui semblaient bien en effet « deux grains de café noir » (1) et, m'interrompant brusquement, il me dit : « Monsieur, je n'aime pas les jeunes gens. » Puis il se tut, m'ayant tourné le dos.

(Edouard Champion, « Entretiens avec M. José-Maria de Heredia », dans *Le Tombeau de Louis Ménard...*, Honoré Champion, 1902, p. 23.)

## *VERLAINE ET MALLARME (2).*

### *Verlaine*

Ces quatre vers copiés sur l'album de la comtesse de Ricard ont-ils jamais été recueillis ?

---

(1) Allusion au portrait que Baudelaire fait de lui-même sous le masque de Samuel Cramer au début de *La Fanfarlo;* voir le premier chapitre du présent recueil.

(2) Nous ne citons ici qu'un texte méconnu de Verlaine. On n'aura pas oublié l'importante étude que ce dernier a consacrée à Baudelaire dans *L'Art* des 16 et 20 novembre et 23 décembre 1865: elle a été recueillie dans les *Œuvres posthumes* de Verlaine, Messein, t. II, 1923. De même, Mallarmé avait déjà écrit à la gloire de Baudelaire la deuxième partie de sa *Symphonie littéraire* (*L'Artiste,* 1er février 1865), qu'on lira dans ses *Œuvres complètes,* Bibliothèque de la Pléiade, p. 263-264.

*Ecrit sur un exemplaire des* Fleurs du Mal

*Je compare ces fleurs étranges*
*A d'étranges vers que ferait*
*Un marquis de Sade discret*
*Qui saurait la langue des Anges.*

Verlaine compare Baudelaire au marquis de Sade ! C'était là encore une inversion.

(Question posée par S. B., *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 15-30 août 1933, col. 624-625.)

## *Mallarmé*

Stéphane Mallarmé est un lyrique forcené et sera toujours un hyper-lyrique ; Shakspeare et Edgard Poë [*sic*] sont ses dieux, et il dit que ses dieux le conduisent à M. Charles Baudelaire. J'avoue que j'ai de la peine à voir un jeune savant tourner autour de ce derviche tourneur qu'on appelle l'auteur des *Fleurs du Mal.* Je sais un distique de cénacle sur Baudelaire et ses fleurs :

*Mais s'il a fait les* Fleurs du mal,
*Il n'a pas fait de mal aux fleurs.*

(Charles Coligny, « Les Anciens et les Nouveaux », *L'Artiste,* 15 juin 1865, p. 279.)

## *UN BRELAN DE POETES MINEURS (1).*

**Henri Cantel.**

### *LE MAL ET LE BEAU*

*à Charles Baudelaire.*

J'ai respiré tes Fleurs du Mal, ces roses pâles,
Emeraudes d'amour, douloureuses opales,
Que tailla ta main vive avec un art nouveau.

Un air puissant et libre a gonflé ma narine,
Et j'ai senti mon cœur bondir dans ma poitrine,
Et trembler ma pensée au fond de mon cerveau.

Guidé par le Seigneur ou par le Mauvais Ange,
Tu descends, comme Dante, une spirale étrange,
Mais tu marches sans peur dans cette obscurité.

---

(1) Dans *Les Trente-sept Médaillonnets du Parnasse contemporain* (*Le Nain jaune,* 7 et 10 novembre 1866), Barbey d'Aurevilly classe aussi au nombre des disciples de Baudelaire: Léon Dierx, Xavier de Ricard, Henri Winter, Armand Renaud, Ernest Le Fébure et Robert Luzarche. - Il convient de leur joindre le grand nom de Villiers de l'Isle-Adam.

Tu t'égares, pensif, dans les limbes de l'âme,
Et, démasquant l'amour sur le front de la femme,
Tu lui montres son cœur saignant de volupté.

La pourpre de ton sang ou le sel de tes larmes
Trempa tes vers aigus et forts comme des armes,
Que l'Inspiration dore de son éclair.

Si parfois tu souris du haut de ta tristesse,
Ta féroce gaîté ressemble à la caresse
D'un tigre qui vous mord en vous léchant la chair.

O poëte, où vas-tu ? dans quels cieux ? dans
quels mondes ?
Veux-tu chercher la Vie au sein des mers profondes,
Ou réveiller la Mort aux lèvres de la Nuit ?

Qu'importe ! j'ai suivi les hasards de ton rêve,
Qui déchire la nue et dont l'effort soulève
Les voiles ténébreux de l'horizon qui fuit.

Autour des plis savants de tes strophes vermeilles
On entend bourdonner de sinistres abeilles,
Qui ne font pas de miel pour ce monde aux abois.

Tes poëmes vivants ont la grâce des cygnes,
Le parfum des fruits mûrs dont s'enivrent
les vignes
Et la mâle douceur qui trouble les grands bois.

Ton esprit, amoureux des formes immortelles,
Ouvre vers l'infini la largeur de ses ailes
Et du vague Idéal veut toucher le flambeau.

Ton dédain jette au Mal la changeante matière,
Et d'un pied glorieux tu frappes la poussière,
Pour monter doucement dans les sphères du Beau.

(Poème publié dans la *Revue française*, 1er février 1859, et recueilli dans *Impressions et Visions*, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, p. 240-242.)

ALBERT GLATIGNY

## *L'IMPASSIBLE*

*A Charles Baudelaire*

> *Je suis belle, ô vivants ! comme un rêve de pierre (1).*
> (LES FLEURS DU MAL.)

Je suis la courtisane aux majestés cruelles !
Ce n'est pas moi qui vais offrir dans les ruelles
Mes appas que recouvre un chiffon de velours ;
A l'immobilité calme je m'habitue ;
Mes yeux, comme les yeux mornes d'une statue,
Ont des regards pesants et lourds !

---

(1) Rappelons que c'est aux « mortels » que s'adresse *La Beauté* dans *Les Fleurs du Mal.*

Je trône sur les cœurs, moi dont le cœur est vide ;
L'écheveau de mes jours lentement se dévide,
Et je ne veux savoir rien, jamais rien, sinon
Qu'on ne peut égaler ma beauté sidérale,
Et qu'avec mes cheveux, blonde et fauve spirale,
    J'embraserai le Parthénon !

Ce qui soulève seul ma gorge régulière,
C'est l'air que je respire, et comme on voit le lierre,
Couvrir le marbre froid de ses plis tortueux,
Sans que je fasse rien, la pourpre éblouissante
Se drape, d'elle-même, heureuse et frémissante,
    Près de mon corps voluptueux.

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

Insensés ! croyez-moi, jamais vos plaintes vaines,
Ne hâteront le cours du sang pur dans mes veines ;
Je ne pleurerai pas ; je ne veux pas souffrir ;
Je veux toujours rester belle, mais insensible,
Et regarder toujours de mon air impassible
    Ce que le destin vient m'offrir.

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

Sous les plus chauds baisers, mes chairs resteront
    froides,
Et rien ne fléchira mes contenances roides ;
Mes bras seront de neige et ma crinière d'or ;
Rien jamais ne fondra cette glace indomptée,
O mortels ! le sculpteur anima Galathée,
    Lorsque les dieux vivaient encor !

(*La Causerie*, 18 décembre 1859 et *Les Vignes folles*, Librairie nouvelle, 1860, p. 97-103.)

**Albert Mérat**

## A CH. BAUDELAIRE

O poète amoureux des choses truculentes,
Des breuvages visqueux et des cadavres verts,
Et qui veux, pour trouver les viandes succulentes,
Les sentir sous la dent ondoyantes de vers.

O fier poète ! épris des chaudes pestilences,
O poète qu'on lit en se bouchant le nez,
Qui donnes au lecteur parfois des défaillances,
Photographe soigneux des membres gangrenés ;

Toi, qui suças le fiel d'une louve morbide,
Toi pour qui l'eau-de-vie est un lait insipide,
Qui cueilles les poisons dans un champ non sarclé,

Poète opiacé, tu donnes la nausée.
Pourtant quel art viril, et quelle lyre osée,
Si tu voulais chanter sons charogne à la clé.

(Sonnet de Mérat, publié anonymement dans le recueil *Avril, Mai, Juin*, Faure, 1863, p. 85.)

## *A L'ECOLE DE BAUDELAIRE PROSATEUR.*

Le magicien ès lettres, en effet, était chez lui (1), travaillant, selon son habitude, en manches de chemise, tout comme un manouvrier en pleins champs ou sur la voie publique. Une molle cravate de soie couleur de pourpre, à raies noires, négligemment nouée, flottait autour du cou robuste et bien attaché dont ce délicat était si fier ! Rasé de près et luisant comme un sou neuf, il s'abandonnait dans son vaste déshabillé de toile aussi blanc que neige, d'une coupe très ancienne. A ma vue, il secoua, tout souriant, ses longs cheveux gris, un peu crêpelés, qui lui donnaient on ne sait quel air sacerdotal, et ses beaux grands yeux intelligents, « profonds et noirs comme la nuit », se fixèrent sur moi ; puis, sans mot dire, il repoussa loin de lui la page criblée de ratures sur laquelle il s'exerçait depuis plusieurs jours peut-être, et réunit religieusement une quantité de feuilles imprimées éparses sur sa table de travail ; ensuite, il me désigna de l'œil un grand fauteuil empire, ayant la forme d'une chaise curule, en tous points semblable à celui sur lequel il était assis lui-même, et considéra voluptueusement ses mains de patricien et ses ongles roses aussi fins et non moins acérés que ceux d'une infante : il avait ses manies que je savais respecter ; aussi ne desserrai-je point les dents avant qu'il fût redescendu sur terre et qu'il m'eût fait entendre son cri sacramentel :

---

(1) A l'hôtel de Dieppe.

« Au devoir ! allons, au devoir ! »

(Léon Cladel, « Chez feu mon Maître », *Musée des Deux Mondes*, 1er septembre 1876.)

## UN PRONOSTIC...

[Baudelaire vient de s'éteindre], un chef d'école, s'il vous plaît.

Triste école, selon nous, et dont la durée devait être forcément restreinte. Baudelaire, comme poëte et comme traducteur d'Edgar Poë [*sic*], avait également son originalité. On s'accordait (on n'a jamais su pourquoi) à dépeindre l'auteur des *Fleurs du mal* comme un homme de mine sinistre. Baudelaire était l'être le plus doux et le plus *bonhomme* qu'on ait jamais rencontré.

Il est probable que les confrères *qui l'ont beaucoup connu* vont recommencer à rabâcher mille détails dans les journaux, sans oublier l'épithète de *Farouche :*

Cette fois-ci, ce sera probablement la dernière, allez !

(Firmin Javel, « Çà et là », *L'Image*, 8 septembre 1867.)

# 3

# En Belgique.

## *A L'HOTEL DU GRAND MIROIR* (1).

« Suis-moi, dit-il. J'ai commandé un repas simple et délicat pour célébrer le retour de l'enfant prodigue. On doit nous servir, à midi précis, dans ma chambre. Nous pourrons bavarder plus tranquillement. Je veux connaître exactement tes impressions pour les reproduire dans un poème en prose : « Perdu dans les airs ! » Je vais donc te faire subir un dur interrogatoire ; tu trouveras, je l'espère, un dédommagement agréable dans le menu, commandé d'accord avec le chef de la maison. [...]

Nous avons avancé à petits pas, nous arrêtant à chaque moment, Baudelaire me retenant par les revers de ma redingote pour appuyer ses affirmations. En procédant ainsi, nous avons franchi deux étages d'un escalier étroit et raide, aux marches peintes en jaune et vernies. Baudelaire s'arrête et donne un tour de clef à une petite porte numérotée en noir : 39. Nous pénétrons dans la chambre du poète. Je suis impressionné péniblement par la médiocrité de l'ameublement : un lit en faux acajou avec édredon vert, une armoire, une commode, un canapé râpé, un fauteuil usé, deux chaises au cannage fatigué, une petite carpette. Nulle pendule sur la cheminée ; à sa place, une lampe sous abat-jour. Une table couverte de papiers et de livres s'appuie au mur, et sur ce mur règne une tenture décolorée.

---

(1) G. Barral a participé la veille (26 septembre 1864) à une ascension du Géant, le ballon de Nadar. — Le petit poème en prose dont il est question n'a jamais été écrit; Baudelaire eut-il vraiment l'intention de le composer ? on en peut douter.

(*Cinq Journées avec Ch. Baudelaire*, Propos recueillis par Georges Barral et publiés par Maurice Kunel, Liège, aux éditions de *Vigie 30*, 1932, p. 45-47.)

## *LE CONFERENCIER*

### *Trois témoignages*

1.

M. Baudelaire n'est pas un orateur dans l'acception réelle du mot ; il ne possède ni le geste, ni la voix ; il est très nerveux, et l'auditeur éprouve quelque fatigue à le suivre. Mais il a le tact de ne point viser aux effets oratoires et n'en réussit que mieux. Il donnera encore une conférence avant son départ, me dit-on. (1)

(*Journal des Beaux-Arts et de la Littérature*, paraissant en Belgique, 15 mai 1864 ; cité par G. Charlier, *Passages*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1947, p. 153.)

---

(1) Baudelaire en donna cinq, une sur Delacroix, une sur Théophile Gautier et trois sur les Excitants.

2.

M. Baudelaire n'a pas manqué de dames [...], mais il n'a pas su les garder. Elles n'ont pas reparu après sa seconde conférence qui débutait ainsi : « Je suis d'autant plus touché de l'accueil que vous avez bien voulu me faire, que c'est avec vous que j'ai perdu ma virginité d'orateur, — virginité qui n'est, d'ailleurs, pas plus regrettable que l'autre ! »

(*La Petite Revue*, 21 janvier 1865, p. 140, à propos des conférences d'A. Weill à Bruxelles (1).)

3.

Je n'oublierai jamais ce soir mémorable. Les journaux bruxellois avaient annoncé une conférence de Baudelaire (2), sans commentaires. [...]

Le Cercle littéraire et artistique occupait encore le palais gothique qui fait face à l'Hôtel de Ville. [...]

Je ne pus me hâter assez pour ouïr les prolégomènes. L'escalier était vide quand j'en escaladai les marches ; un silence régnait sous les voûtes ; je ressentis une petite honte à la pensée qu'une foule avait déjà passé et que j'arrivais le dernier. Je me persuadais une affluence solennelle et empressée, accourue comme à un gala. Un huissier attira le haut battant : j'entendis une voix grêle et mordante, d'un registre élevé : elle s'enflait sur un mode de prédication ; elle syllabisait avec emphase ce los à un autre royal poète : — « Gautier, le maître et mon maître »...

---

(1) Cet exorde avait déjà été signalé — preuve qu'il fut remarqué ! — par Léon Dommartin dans le *Bilboquet* de Spa, le 29 mai 1864 ; voir G. Charlier, *Passages*, p. 157.

(2) Cette conférence sur Gautier — ou plutôt cette *lecture* — eut lieu le 11 mai 1864.

Je me glissai dans la salle. C'est encore, après tant d'années, un sujet de stupeur pour moi, la solitude de ce grand vaisseau où je craignais ne pouvoir trouver place et qui, jusqu'aux dernières pénombres, alignait ses banquettes inoccupées. Baudelaire parla, ce soir-là, pour une vingtaine d'auditeurs ; il leur parla comme il eût parlé à une cour de princes et leur révéla un Gautier altissime, l'égal des grands papes de l'Art. [...]

Une petite table occupait le milieu de l'estrade ; il s'y tenait debout, en cravate blanche, dans le cercle lumineux épanché d'un carcel. La clarté tournoyait autour de ses mains fines et mobiles ; il mettait une coquetterie à les étaler ; elles avaient une grâce presque féminine en chiffonnant les feuillets épars, négligemment, comme pour suggérer l'illusion de la parole improvisée. Ces mains patriciennes, habituées à manier le plus léger des outils, parfois traçaient dans l'air de lents orbes évocatoires ; ou bien elles accompagnaient la chute toujours musicale des phrases de planements suspendus comme des rites mystiques.

Baudelaire évoquait, en effet, l'idée d'un homme d'Eglise et des beaux gestes de la chaire. Ses manchettes de toile molle s'agitaient comme les pathétiques manches des frocs. Il déroulait ses propos avec une onction quasi évangélique ; il promulguait ses dilections pour un maître vénéré de la voix liturgique d'un évêque énonçant un mandement. Indubitablement, il se célébrait à lui-même une messe de glorieuses images ; il avait la beauté grave d'un cardinal des lettres officiant devant l'Idéal. Son visage glabre et pâle se pénombrait dans la demi-teinte de l'abat-jour ; j'apercevais se mouvoir ses yeux comme des soleils noirs ; sa bouche avait une vie distincte dans la vie et l'expression du visage ; elle était mince et frissonnante, d'une vibratilité fine sous l'archet des mots. Et toute la tête dominait de la hauteur d'une tour l'attention effarée des assistants.

Au bout d'une heure, l'indigence du public se raréfia encore, le vide autour du magicien du Verbe jugea possible de se vider davantage ; il ne resta plus que deux banquettes. [...]

Le poète n'eut pas l'air de remarquer cette désertion qui le laissait parler seul entre les hauts murs parcimonieusement éclairés. Une dernière parole s'enfla comme une clameur : « Je salue en Théophile Gautier, mon maître, le grand poète du siècle. » Et la taille rigide s'inclina, il eut trois saluts corrects comme devant une assemblée véritable. Rapidement une porte battit. Puis un huissier emporta la lampe ; je demeurai le dernier dans la nuit retombée, dans la nuit où sans écho était montée, s'était éteinte la voix de ce Père de l'Eglise littéraire.

(Camille Lemonnier, *La Vie belge*, Fasquelle, 1905, p. 68-73.)

## *AU « CERCLE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE ».*

Je me suis trouvé, pendant tout un hiver, presque chaque soir, dans le cercle d'artistes et de littérateurs qui se réunissent en petit nombre au *Cercle artistique et littéraire (1).* Baudelaire était lié avec beaucoup d'entre nous. Il n'y avait donc qu'à fumer tranquillement sa pipe et à l'écouter : il parlait beaucoup, disant des riens avec emphase, ou faisant un cours de quelque chose, d'une voix vibrante et un peu amère, qui déjà produisait un effet désagréable sur les nerfs. Tout son succès de littérateur et de causeur — d'artiste, pour mieux dire, car il n'était que cela — était contenu dans un seul mot : contradiction. En peinture, sentant que le mouvement moderne emporte vers le naturalisme, il s'exaltait en parlant de David et de son école. En littérature, la forme et l'étrange étaient tout pour lui. Il n'avait ni convictions, ni sens commun, ni enthousiasme sincère. Il posait pour l'homme religieux, et sa vie, qu'il racontait sans vergogne, protestait tout entière contre le mysticisme dont il faisait étalage. Il connaissait parfaitement la langue et la prosodie françaises, et ses vers sont admirables, si on n'y cherche que l'imprévu et l'éclat dans la forme. Mais là encore, il fait les plus grands efforts pour arriver à n'être point banal, sans s'apercevoir qu'il ne parvient qu'à la boursouflure. Il s'était enfermé dans un système et il avait eu assez de caractère pour n'en point sortir. Aussi, bien qu'il ait vécu et travaillé sans sincérité aucune, son œuvre et sa vie ne manquent point d'individualité. Le Baudelaire naturel avait disparu pour faire place à un personnage artificiel qui jouait bien son rôle et ne se démentait sans doute que quand il était seul en face de son Créateur.

---

(1) C'est sous le patronage de ce Cercle que Baudelaire prononça ses conférences.

(EMILE LECLERCQ, *Le Libre Examen*, journal belge, 10 septembre 1867 ; cité par G. Charlier, *Passages*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1947, p. 162-163.)

## *PRODROMES DE LA MALADIE.*

Charles du Mal loge rue de Namur, à l'hôtel du *Grand-Espion (1)*. Il était bien loin de s'attendre à ma visite.

---

(1) Lire : du *Grand Miroir*.

Voici un Parisien ! cria Liévin Geefs (1), en heurtant à la porte de sa chambre.

La porte s'ouvrit comme d'elle-même. Je ne vis d'abord personne ; la chambre, dans l'obscurité factice créée par d'épais rideaux, semblait tout à fait déserte. Charles poussa tout à coup un soupir de naufragé qui trouve sous sa main une planche de salut, et je sentis presque en même temps un bras passé autour de mon cou.

— Vous êtes malade, lui dis-je, en le voyant étendu tout du long sur son lit.

— Pas précisément, me répondit-il ; je subis aujourd'hui la cruelle influence de ce climat, de cette nation, de ce pays, où je vis depuis plus d'un an. J'éprouve dans tout le corps, j'éprouve dans le cerveau et dans le cœur, j'éprouve jusqu'au fond de l'âme un mal singulier qu'un médecin demi-français, demi-belge, a parfaitement décrit, et qu'il a appelé...

— Le *ralentissement !...* Je connais cette farce... s'écria d'un ton aigre Liévin Geefs.

C'est si peu une farce que le docteur Zymans (2) m'a dicté un jour, et que j'ai pu vérifier, moi-même sur moi-même, tous les détails de ce mal physique et de ce phénomène intellectuel et moral.

Symptômes du mal physique : — L'œil s'éteint, la narine durcit, la lèvre tourne à la babine, le menton alourdi prend à tout propos des bains de gilet : on souffre d'être à la fois vivant et engainé.

---

(1) Un photographe belge selon Babou; peut-être est-ce le masque du graveur Félicien Rops.

(2) Nom vraisemblablement forgé pour la circonstance.

Symptômes et progrès du mal moral : — On devient peu à peu dur d'esprit, comme on est dur d'oreille ; on ne comprend plus que graduellement et lentement. On s'étonne de préférer d'abord la peinture à la littérature, puis la sculpture à la peinture, puis enfin, la musique à la sculpture, à la peinture, à la littérature, à tous les arts qui ont une expression nette. On ne peut même, au bout d'un certain temps, supporter la musique d'opéra. Il faut absolument au malade de la musique de jardin.

Et tenez, hier, j'étais au Parc. Les musiciens du Quinconce, le chapeau sur la tête, jouaient d'un archet paresseux je ne sais quelle musique insignifiante, voltigeante, impalpable. Tout à coup le chef d'orchestre, Haussens, fait exécuter un morceau de lui ; il ôte son chapeau pour saluer son génie au vol ; il brandit son archet et entraîne son orchestre dans une espèce de cavalcade instrumentale.

Ah ! le misérable, m'écriai-je, il empoisonne tous mes plaisirs.

Je me levai comme par un ressort et sortis du Quinconce. Mais à peine avais-je fait quelques pas dans la Grande-Allée que deux tourterelles libertines se mirent à roucouler insolemment.

Encore des musiciens ! dis-je en montrant le poing aux tourterelles.

(HIPPOLYTE BABOU, « Ma Belgique », 2^e^ article, *Figaro*, 16 juillet 1865.)

## *UNE SOIREE AVEC BAUDELAIRE.*

Je viens de Bruxelles où je me suis arrangé convenablement avec le Directeur du Théâtre Molière. J'ai dîné avec lui et Baudelaire chez Malassis, et me voilà tranquille pour quelque temps. Ce directeur me manquait. D'abord, il s'appelle Gilles Naza, et, en même temps qu'il est directeur de spectacle, c'est un dentiste extraordinaire. Son appartement est plein de bustes de lui qui ressemblent au buste de Talma, tous, en costume de tragédie, parce qu'il ne joue que les comiques. Il parle comme un personnage de Sébastien Mercier, et Baudelaire en était tellement émerveillé qu'il n'a pu s'empêcher de lui dire au moins vingt fois, avec sa voix grave et calme : « Vous avez une belle âme, monsieur ! »

(Extrait, début de 1866, des *Lettres d'Albert Glatigny à Théodore de Banville*, introduction de Guy Chastel, Mercure de France, 1923, p. 18.)

## *L'ANNONCE DE LA MALADIE.*

**Nous avons reçu une triste nouvelle de Bruxelles.**

**M. Charles Baudelaire, qui s'est retiré depuis environ deux ans dans cette ville pour s'y livrer à un travail étendu sur la Belgique, est sérieusement malade.**

**Lundi, un de ses amis l'a conduit dans une maison de santé où il recevra les soins les plus empressés ; mais son état est grave et donne à ses amis des inquiétudes malheureusement trop fondées.**

(*La Petite Revue*, 7 avril 1866, p. 135.)

## 4

# La maladie et la mort de Baudelaire (1).

---

(1) Les derniers mois et la mort de Baudelaire ont provoqué de très nombreux articles qui, presque tous, ont été recensés par W. T. Bandy dans *Baudelaire Judged by his Contemporaries*. Nous n'en choisissons que quelques-uns.

## *A LA MAISON DE SANTE DU DOCTEUR DUVAL.*

### *Aménité*

Tous les cadavres ne sont pas au cimetière.

Que de fois Charles Baudelaire ne s'est-il pas écrié :

— La fonction du poëte est extra humaine. Je dirais volontiers en dérangeant Térence : *Poeta sum et quidquid humani a me alienum puto !*

Voilà l'auteur des *Fleurs du mal* cruellement satisfait !

Il n'a plus rien d'humain — que l'apparence !

(Emile Blondet, « Gazette à la main », *La Lune*, 13 mai 1866.)

●

...il ne lit ni ne parle, mais il peut marcher, mais il reconnaît les visiteurs et il exprime par signes qu'il les comprend. Son visage est changé par la croissance d'une barbe tout à fait grise, — il l'avait toujours complétement rasée, — et par l'aspect bronzé du crâne, qu'il laisse exposé au soleil de juillet sans paraître en souffrir. La paralysie a frappé un œil qui n'y voit plus, et la langue, qui, dans certains moments pénibles, —

ceux des douches, par exemple, — articule avec effort une petite queue de jurons, — quelque chose comme le *cré nom !* classique.

Ne l'en croyez pas pour cela moins accessible aux émotions douces. Jamais, au contraire, il n'a tant aimé la musique et les fleurs. Le son d'un piano le plonge dans le ravissement. Il passera quinze minutes à contempler amoureusement la dernière rose épanouie dans le jardin de la maison de santé.

(Mairobert, « Le Pour et le Contre », *Figaro*, 19 juillet 1866.)

●

Je l'ai retrouvé plus tard à la maison de santé, me faisant rechercher, dans les allées du jardin, une plante rare et grasse, et poussant des cris d'admiration, quand je l'avais découverte et étalée à ses yeux, en écartant les branches qui la recouvraient.

*Non, cré non*, disait-il... C'étaient les seuls mots qu'il pût prononcer, mais selon l'intonation qu'il leur donnait, il admirait ou se fâchait.

M^me^ Manet était venue lui jouer du Wagner, et il poussait de doux cris de *cré non* pour exprimer son contentement.

Je lui parlai de la *Femme au Perroquet*, de Courbet, qui était cette année-là au Salon.

— *Non, cré non,* dit-il en se fâchant. (1)

Il se promenait tête nue, dans le jardin, au grand soleil très chaud qui le piquait, ne sentant rien, hélas ! comme un fou.

*(Lettre de Jules Troubat à Eugène Crépet, 16 août 1886,* publiée par Jacques Crépet, *Bulletin du Bibliophile,* février 1946, p. 63-64 ; ce passage a été reproduit par Troubat sous une forme légèrement différente dans ses *Souvenirs du dernier secrétaire de Sainte-Beuve,* op. cit., p. 208-209.)

◆

Je ne quitte plus la maison de santé que tard pour rentrer me coucher chez moi. Charles me témoignait tant de regrets, me jetait des regards si douloureux quand il me voyait partir à cinq heures et demie, que j'ai cru devoir prendre ce parti... Il baisse considérablement. Je lui trouve de la surdité ou du moins il est bien longtemps à comprendre ce que je lui dis. Nos longs tête-à-tête sont devenus bien pénibles. Durant la première quinzaine que j'ai passée à Paris, ils n'étaient pas sans charme pour moi : je l'amusais, en l'excitant à parler, à répéter quelques mots après moi. Quand il disait bien, j'applaudissais ; quand il disait mal, j'imitais son baragouin. A présent, un silence de mort entre nous deux !

---

(1) Après 1850, Baudelaire avait rompu avec les réalistes et avec Courbet.

*(Lettre de Mme Aupick à ?*, publiée par Georges-Emmanuel Lang, « Charles Baudelaire et sa mère », *Le Figaro,* Supplément littéraire, 5 mars 1922.)

●

Mon cher Monsieur Asselineau,

M. Ancelle vient de partir pour la Suisse ; il ne sera pas de retour avant douze jours. En son absence, je serai sans nouvelles de mon fils (1). Oserai-je vous prier, un jour où vous aurez été le voir, de m'écrire un mot pour me dire comment vous l'avez trouvé.

On m'a dit qu'il peut dire maintenant : *bonjour, Monsieur.* Je désirerais savoir s'il le dit spontanément, de lui-même, quand on va le voir, ou bien s'il le répète après M. Duval qui l'exerce à prononcer quelques mots. Quelle chose navrante que l'état de mon pauvre fils, obligé d'apprendre à parler comme un enfant ! La dernière fois que M. Ancelle a été le voir, *il lui a montré son col et son oreille.* Voici comme M. Duval a expliqué cette pantomime que M. Ancelle n'a pas pu comprendre : c'est qu'il voulait un oreiller plus ferme et plus dur que le sien. J'espère qu'on aura satisfait ce désir, si toutefois c'était bien cela qu'il voulait dire. Pardonnez mon indiscrétion de venir empiéter ainsi sur vos occupations, en vous demandant un mot d'écrit, mais vous êtes si bon et je suis si malheureuse !

---

(1) Mme Aupick était retournée à Honfleur.

*(Lettre de Mme Aupick,* 30 août [1866], publiée par AUGUSTE AUZAS, *Mercure de France,* 16-IX-1912, p. 227.)

●

Baudelaire paraît se trouver assez bien dans sa maison de santé.

Il dit quatre mots nouveaux :

*Bonjour, monsieur, Bonsoir,* monsieur, *Adieu* et le nom de son médecin. Ledit médecin triomphe de ce résultat qui ne me semble pas à moi aussi glorieux. Ce n'est pas quand on aura fait dire quelques mots de plus à Baudelaire que la question sera très avancée. Il est clair que, guéri, il parlerait ; mais tout ce qu'il dira malade ne sera que langage de perroquet.

Guérira-t-il ? Voilà la question, lui-même ne paraît pas avoir grande illusion là-dessus, et de temps en temps il lâche des *crénoms* mélancoliques qui vous navrent.

Généralement il est gai, vigoureux, et prend sa douche avec plaisir.

Nous faisons en ce moment, Banville et moi, signer une pétition pour obtenir une subvention nouvelle qui soulage un peu la bourse de la pauvre dame Aupick.

*(Lettre d'Asselineau à Poulet-Malassis,* 1866, dans *Baudelaire et Asselineau,* p. 229.)

◆

GRAND GYMNASE
DIRIGÉ
PAR
EUGÈNE PAZ
40, rue des Martyrs, 40

*Paris, le 17 9bre 1866.*

Mon cher Nadar,

Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu le jour où vous êtes venu au Gymnase avec Baudelaire [*sic*] ?

Je tiens d'autant plus à l'avoir pour disciple que j'ai traité plusieurs cas analogues avec le plus grand succès.

Ramenez-le moi donc, je vous prie, et le plus tôt possible.

Je vous serre affectueusement les deux mains.

Eug. PAZ (1).

(*Bibliothèque Nationale, Cabinet des Manuscrits, Fonds Nadar,* Nouvelles acquisitions françaises 24280, f° 592.)

●

Sans avoir l'avantage de vous connaître, Monsieur, je viens vous adresser une supplique : c'est d'aller voir mon pauvre fils Charles Baudelaire dans la maison de santé du Docteur Duval, où il a été placé trois mois après ses deux attaques de paralysie à Bruxelles, où il est resté *aphasiaque* [*sic*] (privé de l'usage de la parole). En lui proposant dernièrement de lui envoyer quelques amis, il a accueilli votre nom avec une *grande joie* parce qu'il a pour vous, Monsieur, beaucoup d'amitié. Voilà ce qui doit excuser cette importunité, ainsi que la profonde douleur où je suis. Charles, sans pouvoir parler, entendra et comprendra tout ce que vous lui direz. Sans avoir complètement son intelligence (cette belle intelligence d'élite d'autrefois), il n'en est pas dépourvu. D'ailleurs qui peut savoir jusqu'à quel point elle a baissé puisqu'il ne peut exprimer ses idées ? Dans l'espoir que vous vous rendrez à la prière que je vous fais, je vous offre d'avance mes remerciements avec mes sentiments distingués.

---

(1) Eugène Paz fut au siècle dernier un des apôtres de la gymnastique sur les bienfaits de laquelle il écrivit autour de 1870 plusieurs ouvrages.

(*Lettre de Mme Aupick à Hetzel*, 15 juillet [1867 ?], publiée par A. Parménie et C. Bonnier de la Chapelle, *Histoire d'un éditeur et de ses auteurs P.-J. Hetzel (Stahl)*, Albin Michel, [1953], p. 473.)

## *LES OBSEQUES.*

Nous avons retrouvé, dans la petite chapelle Saint-Honoré les plus anciens amis de Charles Baudelaire, Jean Wallon, Théodore de Banville, Charles Asselineau, Champfleury, Monselet, Nadar, Louis Veuillot, Arsène Houssaye, Théophile Silvestre, Alfred Stevens, le docteur Piogey, etc., etc., à qui s'étaient joints beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes.

M. Ansel [*sic*], ancien maire de Neuilly, notaire de la famille, conduisait le deuil en son nom.

(Auguste Vitu, « Nécrologie », *L'Etendard*, 3 septembre 1867.)

●

Baudelaire aura eu pour ses funérailles le même guignon qu'Alfred de Musset et Henri Heine. Nous avons eu contre nous la saison d'abord, qui absentait beaucoup de personnes de Paris, et le jour qui nous a obligés à distribuer les billets dans la journée du dimanche, de sorte que nombre de gens ne les ont eus que le lendemain, en revenant de la campagne. Il y avait environ cent personnes à l'église et moins au cimetière. La chaleur a empêché beaucoup de gens de suivre jusqu'au bout. Un coup de tonnerre, qui a éclaté comme on entrait au cimetière, a failli faire sauver le reste. La Société des gens de lettres a fait défaut, quoique j'eusse écrit, dès le samedi, à Paul Féval, président, pour lui dire que je comptais sur lui et sur son comité. Personne non plus du ministère, ni Doucet, ni Dumesnil (1). Les discours ont été lus devant soixante personnes. La lecture s'est ressentie de ce désappointement. Théodore était très ému, moi encore plus et en colère. Nous nous sommes précipités en gens pressés de finir. J'ai remarqué comme présents : Houssaye et son fils, Nadar, Champfleury, Monselet, Wallon, Vitu, Manet, Alfred Stevens, Braquemond (1), Fantin, Pothey (2), Verlaine, Calmann Lévy, Alph. Lemerre, éditeur, Ducessois, imprimeur (3), Silvestre, Veuillot, etc.

---

(1) Camille Doucet, directeur de l'administration des théâtres, lui-même « auteur de détestables comédies » (*Correspondance générale,* t. IV, p. 23). — Armand Dumesnil, haut fonctionnaire du Ministère de l'Instruction publique et ami de Fromentin ; voir la *Correspondance générale,* t. II, p. 113.

*(Lettre de Ch. Asselineau à Poulet-Malassis,* [6 ou 7 septembre 1867], *EJC,* p. 275-276.)

●

On vient de le porter en terre, fort tranquillement, par une température d'une douceur maligne, sous un ciel légèrement voilé qui tamisait, d'une façon cruelle pour les nerfs, la lumière et la chaleur.

La cérémonie s'est faite dans une chapelle située place d'Eylau, — en face de l'Hippodrome, — et qui ressemble à une gare de marchandises.

---

(1) Le graveur Bracquemond.

(2) S'agit-il du graveur Alexandre Pothey ou de Charles Potey, collaborateur du *Monde illustré* (sur eux voir Jacques Crépet, « Propos sur Baudelaire, » *Mercure de France,* 1957, p. 176) ? Ou encore une faute de lecture ne se serait-elle pas glissée ici : Pothey pour Piogey nommé plus haut ?

(3) Le demi-frère de Charles Baudelaire, Claude-Alphonse, avait épousé la sœur de cet imprimeur.

On enterrait en même temps un garde national. Les deux cercueils — exactement pareils — se sont croisés sous le porche ; un tambour voilé battait. En revenant, j'ai vu, à la porte du garde national, les draperies noires ; au-dessus, il y avait un pain de sucre servant d'enseigne : le garde national était aussi épicier.

La Mort est une amante qui ne vaut pas mieux que les autres : elle n'a pas épargné l'ironie suprême au poète qui tant de fois et si amoureusement l'avait caressée.

[.. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. .. ..]

L'office terminé, on s'en est allé à Montparnasse.

Un monsieur décoré, qui regardait passer ce cortége bourgeois, vulgaire et banal, m'a demandé : Quel est ce convoi ? J'ai répondu : C'est l'auteur des *Fleurs du mal,* que l'on mène au cimetière.

La physionomie du monsieur décoré a pris une expression d'ahurissement qui signifiait : l'auteur des *Fleurs du mal,* qui çà ?

(LÉON DOMMARTIN, « Funérailles de Charles Baudelaire », *Gazette des Etrangers,* 3 septembre 1867.)

●

Soixante-dix amis et confrères à peine ont accompagné hier à sa tombe le poëte Baudelaire. On l'a enterré tout bonnement par une température de Sénégal, qui faisait à la fois mal aux yeux et aux nerfs.

A trente pas de la dernière étape du poëte, une boutique est tendue de noir ; au-dessus de ce lugubre appareil, un pain de sucre en tôle, à moitié enveloppé de son papier bleu, sert d'enseigne au magasin et d'armoiries à un autre défunt. C'est un épicier.

Ironie suprême de la mort !

Une église de village, à voûte charpentée, à rideaux rouges, aux ornements naïfs. Un catafalque simple, rayé de blanc, occupe le centre.

On chante une messe. Les voix sont rustiques, l'orgue est à demi-barbare (1). Ces chants, qui n'ont ni nuances tristes ni notes émues vous étonnent. Mais quoi ! c'est plus une délivrance qu'une séparation qu'ils ont à exprimer.

Une mère est là, courageuse et digne dans sa douleur. Deux femmes pleurent. On se compte avec tristesse. Du moins, Banville, Monselet, Houssaye, Champfleury et d'autres sont présents.

On quête... pour l'église ; elle est pauvre.

Le service est terminé. On part au cimetière Montparnasse. Sous le porche, Baudelaire se croise avec l'épicier, qui vient prendre son tour escorté de gardes nationaux... Il entre dans le temple au son du tambour voilé...

(GEORGES MAILLARD, « Hier-Aujourd'hui-Demain », *Le Figaro*, 4 septembre 1867.)

---

(1) Cet article a provoqué une lettre rectificative de l'abbé Chéruel, curé de Saint-Honoré d'Eylau, insérée dans *Le Figaro* du 7 septembre.

## *UN SOUVENIR DE VERLAINE.*

...j'avais accompagné, moi tout jeune et tout obscur, le cercueil de Baudelaire, depuis la maison de santé jusqu'à la nécropole, en passant par la toute petite église où fut dit un tout petit service d'après-midi. L'éditeur Lemerre et moi marchions les premiers derrière le corbillard que suivaient parmi bien peu de gens, Louis Veuillot, Arsène Houssaye, Charles Asselineau et Théodore de Banville. Ces deux derniers prononcèrent quelques paroles d'adieu. Au moment où on descendait le cercueil dans le caveau, le ciel qui avait menacé toute la journée, tonna, et une pluie diluvienne s'ensuivit. On remarqua beaucoup l'absence à ces tristes obsèques, de Théophile Gautier, que le Maître avait tant aimé, et de Monsieur Leconte de Lisle qui faisait profession d'être son ami, en dépit des relations un peu ironiques de la part de Baudelaire, qui avaient existé entre le défunt et le barde créole.

*(Lettre de Verlaine à Léon Deschamps,* dans *La Plume,* « Tribune libre », 15 novembre 1890 ; la lettre est datée du 19 octobre.)

# V

# La Légende

# 1

# Le goût de l'artificiel.

**M. Baudelaire est sans cesse à l'affût de l'originalité, dans ses écrits comme dans ses cravates. Il *pose* pour la mise excentrique, le foulard rouge, la voix de magister, la main, le geste, le regard ; il a une horreur profonde des chats qu'il persécute avec des fers rouges, et une vive admiration pour les Vénus hottentotes. (1)**

(J.-F. VAUDIN, *Gazetiers et Gazettes — Histoire critique et anecdotique de la Presse parisienne, années 1858-1859*, Paris, chez tous les libraires, 1860, p. 155.)

●

**Qui n'a payé son tribut à l'excentricité des costumes ? Vous avez porté un habit auvergnat. Et n'est-ce pas vous qui avez tenu sur les fonts baptismaux Christophe *de velours (2) ?* Baudelaire a porté des cravates rouges, des blouses bleues et des bagues en fer pardessus des gants améthyste [...].**

*(Poulet-Malassis à Champfleury*, 24 août 1860.)

---

(1) En quelques lignes, voici annoncés bien des thèmes que l'on trouvera développés dans la suite.
(2) Certainement le sculpteur à qui Baudelaire a dédié *Danse macabre.*

●

M. Baudelaire est artificiel en tout. Il se poudre, affirment ses familiers, et même il se peint. Comme Eglé, belle et poëte, il fait son visage ; il est vrai qu'il fait aussi ses vers, et fort bien.

(Alcide Dusolier, article publié dans *Le Nain jaune* du 27 avril 1864 et recueilli la même année dans *Nos gens de lettres,* Faure.)

●

— Voilà une femme qui a de beaux cheveux, lui disait un de ses amis en lui montrant une anglaise au superbe chignon doré.

Baudelaire regarda de près.

— Vous vous trompez, dit-il, ces cheveux sont à elle ; elle n'a pas d'art, elle est atroce.

(Francis Magnard, « Paris au jour le jour », *La Chronique de Paris,* 27 septembre 1867.)

●

— Je viens de voir une femme adorable. Elle a les plus beaux sourcils du monde, — qu'elle dessine à l'allumette, — les yeux les plus provocants, — dont l'éclat n'existerait pas sans le khol de la paupière, — une bouche voluptueuse, — faite de carmin, — et, avec cela, pas un cheveu qui lui appartienne.

— Mais c'est un monstre !

— C'est une grande artiste !

J'eus l'occasion de l'entendre développer ce thème, à un voyage que nous fîmes à Versailles (1), — lui, Hippolyte Babou et moi. Comme nous descendions de wagon, je remarquai, filant devant nous, une jeune Anglaise dont la chevelure blonde ruisselait sur les épaules.

— Quelle jolie fille, m'écriai-je, — surtout si tous ses cheveux sont à elle !

— Pourquoi « surtout » ? répliqua vivement Baudelaire. Elle ne serait que plus curieuse et plus attrayante si cette chevelure, magnifiquement disposée, n'était pas la sienne (2).

(Maxime Rude, *Confidences d'un journaliste,* Sagnier, 1876, p. 170-171.)

---

(1) Sur Baudelaire à Versailles, voir la note de Jacques Crépet, *Correspondance générale,* t. I, p. 207-208.

(2) Il n'est pas interdit de penser que Rude a emprunté cette anecdote à Francis Magnard.

## 2

## Le désir d'étonner (1).

> *« C'était aussi pour lui un moyen d'épreuve sur les inconnus. Une question saugrenue, une affirmation paradoxale lui servaient à juger l'homme à qui il avait affaire ; et si au ton de la réponse et à la contenance il reconnaissait un pair, un initié, il redevenait aussitôt ce qu'il était naturellement, le meilleur et le plus franc des camarades. » (Asselineau,* **Charles Baudelaire — Sa Vie et son Œuvre,** *Lemerre, 1869, p. 7 (2).)*

---

(1) Baudelaire a vu dans l'étonnement « une des grandes jouissances causées par l'art et la littérature » et il a déclaré que « le Beau est *toujours* étonnant » (*Curiosités esthétiques,* p. 224 et 268). Dans *Le Peintre de la Vie moderne,* il a montré aussi le dandy éprouvant « le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais être étonné » (*L'Art romantique,* p. 89). Nous assistons ici à une transposition de cette théorie éthique et esthétique sur le plan anecdotique.

(2) Dans ses « Baudelairiana » (*EJC,* p. 282-283), Asselineau a rapporté l'épreuve que lui fit subir l'auteur du *Salon de 1845.*

Je savais de lui plusieurs histoires assez remarquables. Banville racontait, entre autres, qu'il avait un jour rencontré Baudelaire dans la rue ; celui-ci, après quelques instants de causerie, s'était interrompu pour lui poser cette question :

— Ne trouveriez-vous pas agréable, cher ami, de prendre un bain, en ma compagnie ?

— Comment donc ! s'écria Banville sans vouloir paraître surpris le moins du monde, j'allais vous le proposer.

Et il entra, résolument, dans le premier établissement qui se présenta, en demandant une chambre à deux baignoires.

Quand ils furent tous deux immergés dans l'eau tiède, Baudelaire, de son air le plus doucereusement perfide, dit à Banville :

— Maintenant que vous êtes sans défense, mon cher confrère, je vais vous lire une tragédie en cinq actes !...

J'avais surpris, aussi, le récit d'une autre anecdote, pas trop convenable, dont je ne pouvais m'empêcher de rire, chaque fois que j'y repensais.

Baudelaire, dans une tenue de parfait gentleman, entrait chez un pharmacien, le saluait, et, du ton le plus poli, lui disait :

— Monsieur l'apothicaire, voulez-vous avoir l'obligeance de m'administrer un clystère ?...

On ne dit pas comment était accueillie cette singulière exigence, ni si le client était servi. Baudelaire affirmait que les apothicaires, même sous le nom de pharmaciens de 1re classe, étaient tenus d'obéir à cette injonction, que c'était une des charges de leur état, et que, ce que lui en faisait, se dévouant au ridicule, c'était surtout pour ne pas laisser tomber en désuétude une servitude ancienne et bienfaisante ! (1)

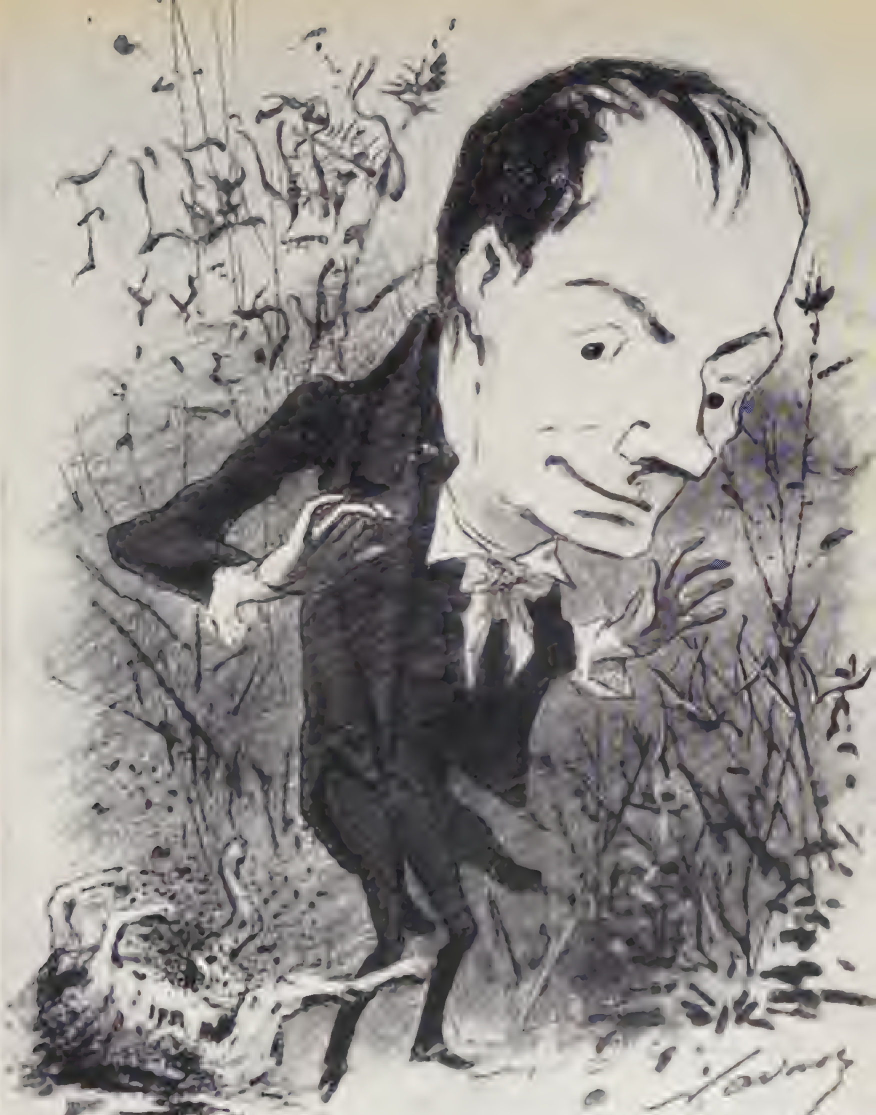
(Judith Gautier, *Le Collier des Jours — Le Second Rang du Collier*, Félix Juven, s. d., p. 63-65.)

●

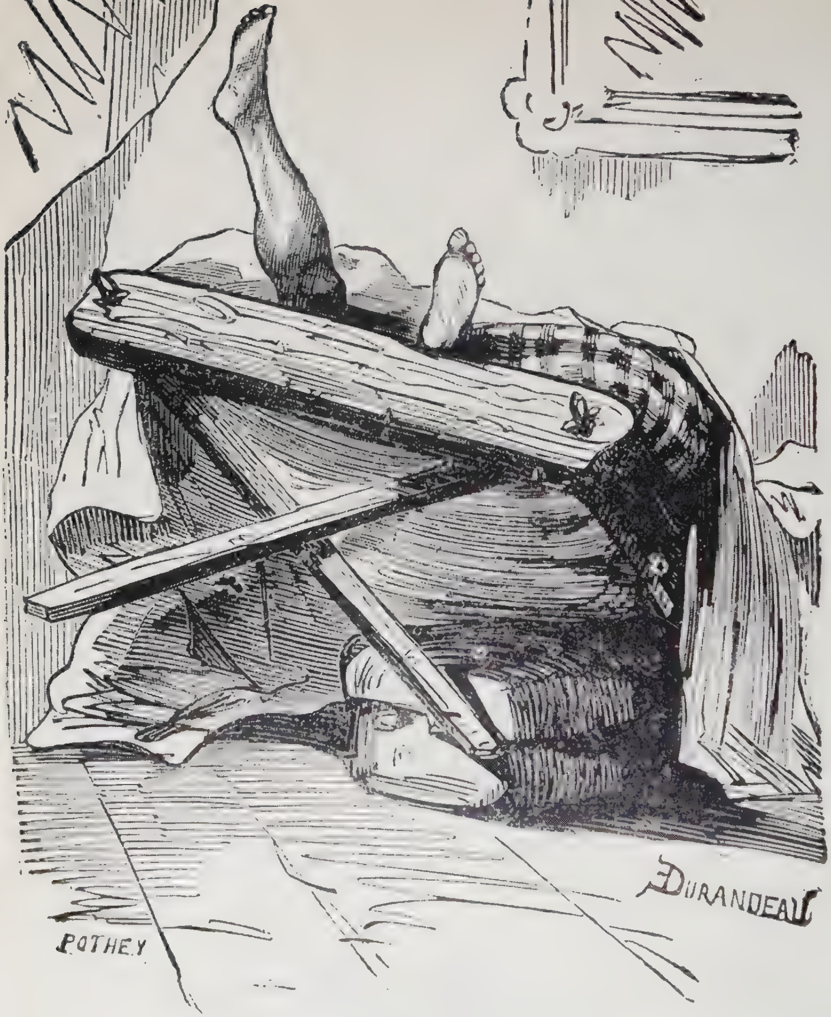
Malgré la réserve naturelle à une première rencontre, notre entrevue fut cordiale. Le début de notre dialogue fut étrange. Baudelaire me dit : « Monsieur, j'ai soif. » Je lui offris de la bière, du thé, un grog. Il me répondit : « Monsieur, je vous remercie, je ne bois que du vin. » Je lui proposai à son choix du vin de Bordeaux ou du vin de Bourgogne. « Monsieur, si vous le permettez, je boirai de l'un et de l'autre. » On apporta deux bouteilles, un verre, une carafe ; il dit : « Monsieur, veuillez faire enlever cette carafe ; la vue de l'eau m'est désagréable. » Pendant une heure que dura notre entretien, il but les deux bouteilles de vin, par larges lampées, lentement, comme un charretier. Je restai d'autant

---

(1) Troubat (voir *infra*, p. 252) rend victime du même désir la compagne d'Asselineau.

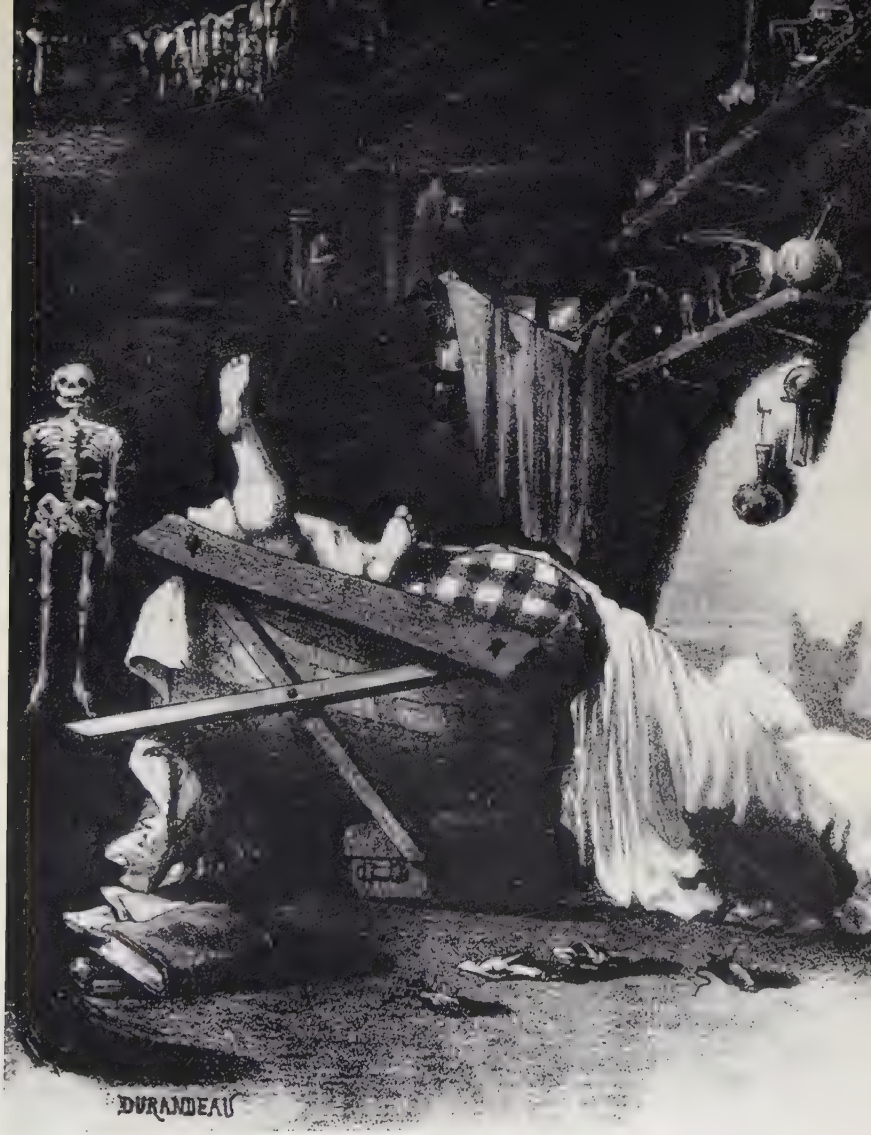

Ch Baudelaire
Nadar

**BAUDELAIRE A LA CHAROGNE**, par Nadar (vers 1858) reprise des caricatures du **Panthéon - Nadar.** (1855).

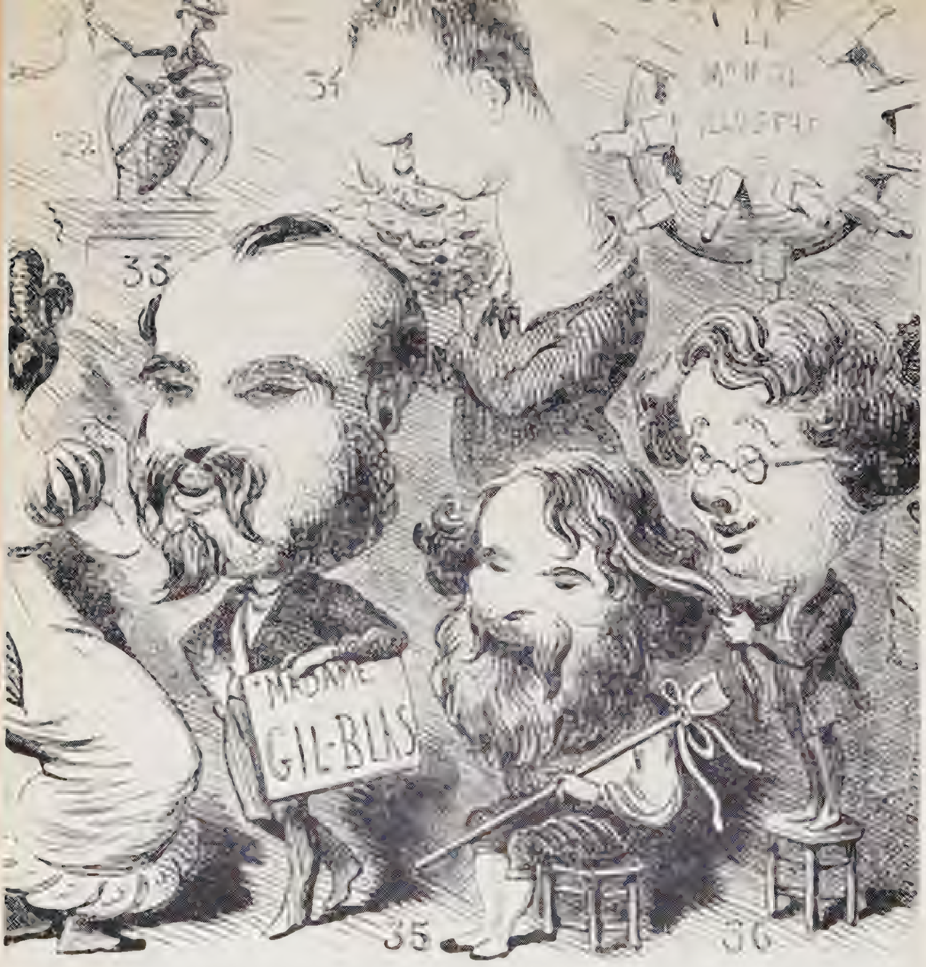


Queu guignon! l'numéro deusse!!! Ça n'métonne point : j'ai rêvé d'chat la nuit dernière...

Extrait d'une suite de caricatures de Durandeau intitulée : « ODYSSÉE DE PILOU, Fusilier au $73^e$ de ligne ». (Rabelais, 25.VII.1857).



« LES NUITS DE MONSIEUR BAUDELAIRE » Caricature de Durandeau.
(Le Boulevard. 1.XII.1861).



le Mortsaut.
du premier

réorganisa-
sent pour la
ette du por-

ice, par les

34. *Ch. Baudelaire* respirant un bouquet de *Fleurs du Mal.*

35. *Personne à son marchand*, et relisant les *Œuvres complètes d'Arsine Houssaye.*

36. *Charles Monselet* l'accommodant au dernier goût, avec le *petit bout de sa lorgnette.*

37. Réimpression de *l'ancien Moniteur*, par *Plon*, 130,000 livraisons à 10 centimes. Abonnons-nous vite, la vie est si courte !

38. Apparition du *Monde illustré*. Avantages inouïs offerts aux abonnés : moyennant 18 fr. par an, ils reçoivent,

avec le journal,

39. Depuis
accablé de *ma*
nouvelles sont
sales.

40. Avez-vo
de *Saint-Vict*
son article sur

41. Le prin
de société,

« CH. BAUDELAIRE RESPIRANT UN BOUQUET DE FLEURS DU MAL », caricature de Marcelin. (Le Monde illustré, 30.I.1858).

plus impassible que je le voyais, toutes les fois qu'il vidait son verre, chercher du coin de l'œil à lire l'impression que j'éprouvais.

Son originalité, qui était grande, se trouvait souvent atténuée par le mal qu'il se donnait pour la faire ressortir. Longtemps après notre première entrevue, un dimanche, qui est le jour où mes amis veulent bien venir me voir, il entra chez moi avec les cheveux teints en vert. Je fis semblant de ne pas le remarquer. Il se plaçait devant la glace, se contemplait, se passait la main sur la tête et s'évertuait à attirer les regards. N'y tenant plus, il me dit : « Vous ne trouvez rien d'anormal en moi ? — Mais non. — Cependant j'ai des cheveux verts, et ça n'est pas commun ». Je répliquai : « Tout le monde a des cheveux plus ou moins verts ; si les vôtres étaient bleu de ciel, ça pourrait me surprendre : mais des cheveux verts, il y en a sous bien des chapeaux à Paris. » Presque immédiatement il s'en alla et, rencontrant un de mes amis dans la cour, il lui dit : « Je ne vous engage pas à entrer chez Du Camp ; il est aujourd'hui d'une humeur massacrante. »

(Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, t. II, Hachette, 1892, p. 63.)

●

— Tenez, me dit un jour Baudelaire au Casino, vous voyez bien là-bas, dans un coin, près de l'orchestre, cette créature d'une aveuglante intensité de splendeur (1) ?

— Oui, après ?

— Hier matin, elle m'a emporté une dizaine d'écus qui reposaient sur ma cheminée en monnaie variée et hétérogène. Elle les a enveloppés dans une feuille de papier qu'elle a prise sur mon bureau. Le procédé m'a d'abord désagréablement affecté : il y avait sur la feuille de papier un sonnet inédit intitulé : *Ma rosse....*

— Pourquoi ne la faites-vous pas arrêter ?

— Qui ?

— Cette femme.

Le poëte me regarda d'un air scandalisé.

— Que dites-vous là, mon cher ? Cette jeune fille est très-honorable. Je rends hommage à sa délicatesse.

— Bah !

— Certainement : dans la journée, elle m'a renvoyé le sonnet.

(EMILE BLONDET, « Gazette à la Main », *La Lune*, 22 avril 1866.)

●

---

(1) C'est là une manière de s'exprimer qui devait appartenir à Philoxène Boyer plus qu'à Baudelaire.

Dans le temps où ils s'étaient beaucoup connus, Sainte-Beuve m'a raconté que Baudelaire, toujours en quête d'excentricités, se trouvant un jour en retard à un dîner où on l'attendait, dit, pour s'excuser, une de ces horreurs qu'on ne répète pas et qui ne sont au fond que de l'enfantillage chez ceux qui osent les proférer. Lui qui se vantait avec moi d'avoir une dévotion à l'espagnole, une dévotion outrée, à la manière de Barbey d'Aurevilly, proférait parfois les plus horribles blasphèmes sur les choses les plus naturellement respectables. Une autre fois il dit : « Je viens de manger de la cervelle d'enfant, c'est fin comme des cerneaux. »

Un jour il dit à Vallès (pour *l'épater*, comme on dit à présent) :

— Du temps que j'avais la gale...

— Et vous êtes guéri ? répondit Vallès d'un air qu'il fit semblant d'être effrayé (1).

D'autres fois, il allait au Palais Royal chez Mme Prevost demander un bouquet, qu'il voulait très beau.

— Mais, Madame, disait-il, je vous préviens que je ne le paierai pas... Je suis le poète Baudelaire... J'ai besoin d'un bouquet, et je n'ai pas de quoi le payer...

— Eh bien ! on vous le fera tout de même...

Et il avait son bouquet.

Il se présentait si bien, avec tant de politesse, la bouche pointue, il y mettait tant de façons qu'on était tout de suite prévenu en sa faveur.

---

(1) Cf. p. 314.

Et au fond c'étaient des paris et des jeux d'esprit qu'il se faisait et qu'il se gagnait à lui-même.

Il en fit une fois autant aux bains de la Samaritaine. Le bain du poète !

Un matin il alla chez Asselineau et demanda à la compagne de ce dernier, comme cela, sans façon, un... lavement.

*(Lettre de Jules Troubat à Eugène Crépet,* 16 août 1886, publiée par Jacques Crépet, *Bulletin du Bibliophile,* février 1946, p. 62-63.)

# 3

# Mystifications et contre-mystifications.

*« [...] ce mystificateur qui, selon le dire des nigauds, aurait passé sa vie à faire, comme on dit,* poser les gens, *n'a jamais tant étonné les autres qu'il s'est étonné lui-même. » (Présentation par Asselineau de la lettre de Vigny à Baudelaire, 27 janvier 1862, dans* CHARLES BAUDELAIRE, Souvenirs — Correspondances, *Pincebourde, 1872, p. 73.)*

## *BAUDELAIRE ET M. DIMANCHE.*

Baudelaire fit mander une fois un tailleur. Il voulait un habit bleu, à boutons de métal, pareil à celui de Gœthe, qu'on voit sur les pipes de porcelaine, en Allemagne.

Plusieurs rendez-vous furent échangés avec le tailleur.

Baudelaire n'était jamais content.

C'étaient les manches qui ne faisaient pas assez de plis.

C'étaient les basques qui étaient trop courtes.

C'était le collet qui ne montait pas assez haut. Baudelaire demandait un collet dans lequel il put rentrer sa tête les jours d'orage, — comme un colimaçon dans sa coquille.

Lui et le tailleur passèrent huit jours à promener la craie sur cet habit bleu.

Enfin, on arriva à un résultat à peu près satisfaisant. Baudelaire se logea dans l'habit, s'examina, marcha ; après quoi, se tournant d'un air aimable vers le tailleur.

— Faites-m'en douze comme celui-là, lui dit-il.

(Charles Monselet, « Tout Paris », *Figaro*, 2 août 1863 (1).)

---

(1) Allusion à cette anecdote dans *La Petite Revue* du 7 juillet 1866. Champfleury a reproduit cette partie de l'article de Monselet dans ses *Souvenirs et Portraits de jeunesse* (Dentu, 1872), p. 325-327.

## « *QUAND JE M'INGENIE A FAIRE LE JESUITE* » (1).

Un jour, à Bruxelles, Baudelaire se trouve devant un étalage d'objets de curiosités, à côté de deux jeunes gens qui riaient d'une petite statuette de dieu japonais.

— Ne riez pas, prononce gravement Charles Baudelaire, c'est peut-être le vrai.

Une autre fois, il entend parler irrévérencieusement des Jésuites. Aussitôt, il arrête les railleurs par ces mots :

— Prenez garde, messieurs, j'en suis.

(RIOUX DE MAILLOU, *Souvenirs des autres*, Crès, 1917, p. 137-138.)

## *UN SOT QUESTIONNEUR.*

Comme il voulait se retirer, le haut fonctionnaire à qui il s'était adressé le retenait toujours, voulant évidemment lui demander quelque chose et n'osant pas, si

---

(1) Le 30 mars 1865, Baudelaire écrit à Sainte-Beuve au sujet de ses relations avec Poulet-Malassis : « Un de nos grands amusements, c'est quand il s'applique à faire l'athée, et quand je m'ingénie à faire le jésuite. Vous savez que je peux devenir dévot par contradiction (*surtout ici*), de même que, pour me rendre impie, il suffirait de me mettre en contact avec un curé *souillon* (souillon de corps et d'âme). »

**bien qu'enfin Baudelaire eut pitié de lui, et l'encouragea à parler.**

**— « Eh bien ! dit alors l'homme de bureau, je voudrais savoir pourquoi avec votre magnifique talent, avec ce don que vous avez de créer l'harmonie et de susciter la plus puissante illusion, vous choisissez des sujets si...**

**— Si quoi ? demanda froidement Baudelaire.**

**— Mais, reprit le fonctionnaire, si atroces ! » Et se reprenant aussitôt : « Je veux dire : si... peu aimables.**

**— Monsieur, dit le poète d'une voix aiguisée et coupante comme le tranchant d'un glaive, « C'EST POUR ETONNER LES SOTS ! »**

(Th. de Banville, *Petites Etudes — Mes Souvenirs*, Charpentier, 1882, p. 87.)

●

## *A L'OMBRE DES GEANTES EN FLEURS.*

Ses amours eurent souvent pour objet des femmes-phénomènes ; il passait de la naine à la géante (1), et reprochait à la Providence de refuser souvent la santé à ces êtres privilégiés ; il avait perdu quelques géantes de la phtisie et deux naines de gastrites. Il soupirait en le racontant, tombait dans de longs silences et terminait par :

---

(1) Ange-Bénigne est trop candide et se souvient ici de « La Géante » (*Les Fleurs du Mal*). Par antithèse, la géante a dû attirer la naine.

— L'une des géantes avait sept pieds et demi ; l'une des naines, soixante-douze centimètres seulement. On ne peut pas tout avoir en ce monde ! murmurait-il alors philosophiquement.

(Ange-Bénigne [M^me^ Paul de Molènes], « Le moins connu parmi les célèbres », *Le Gaulois*, 30 septembre 1886.)

## BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN.

Baudelaire avait dans la répartie une franchise redoutable. Un jour, son propriétaire de l'île Saint-Louis (1) lui reprochait de faire du bruit dans un immeuble respectable :

— Je ne sais monsieur, ce que vous voulez dire, répondit Baudelaire d'un air gracieux ; on ne fait chez moi que ce qui se fait chez tous les gens comme il faut.

— Pardon, réplique le propriétaire, nous entendons remuer les meubles, frapper à terre, crier, à toutes les heures du jour et de la nuit.

— Encore une fois, continue Baudelaire en prenant un ton sec, je vous donne ma parole que rien d'extraordinaire ne s'y passe. Je fends du bois dans le salon, je traîne à terre ma maîtresse par les cheveux (1) : cela se fait chez tout le monde, et vous n'avez nullement le droit de vous en préoccuper.....

---

(1) Le baron Jérôme Pichon, propriétaire de l'Hôtel de Lauzun.

(Ange-Bénigne [M$^{me}$ Paul de Molènes], « Le moins connu parmi les célèbres », *Le Gaulois*, 30 septembre 1886.)

## *AMOUR ET FAIENCES.*

Tout le monde sait que M. Champfleury est l'un de nos plus enragés collectionneurs de faïences *révolutionnaires*, ou datant de la Révolution. [...]

Or, l'auteur des *Amoureux de Sainte-Périne* avait dernièrement invité une petite dame à déjeuner. Pour faire honneur à *la* jolie convive, tous les Elzévirs de la poterie brillaient sur la table : soupière à la prise de la Bastille, assiettes à la Fédération, grands plats au coq républicain, saucières à la Constituante, raviers du Directoire, etc., etc.

Entre Beaudelaire [*sic*].

— Mon cher, s'écrie Champfleury, impossible de recevoir. J'attends ce matin même, ici, cette charmante petite brune que nous avons rencontrée l'autre soir à Mabille...

---

(1) Faut-il rappeler le mot de Nietzsche : « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet... » ?

— Je le sais bien, répond Baudelaire, elle a soupé hier avec moi. — Oh ! en tout bien et tout honneur ! — C'est une drôle de petite femme ! Au dessert, elle a tout cassé.

— Hein ?

— Mon Dieu, oui, les verres, les assiettes, la vaisselle, jusqu'à mon pot à eau et à ma cuvette, tout y a passé. C'est sa toquade. J'ai vraiment regretté qu'il n'y en eût pas davantage. Heureusement qu'ici elle se dédommagera...

— Champfleury se précipite dans l'escalier et tombe chez son concierge en criant :

— Si une dame vient me demander, dites que je suis sorti et que je ne rentrerai que le lendemain de la première représentation de l'*Africaine* (1).

(A. LEGENDRE, « Echos de Paris », *Figaro*, 20 octobre 1861 (2).)

---

(1) *L'Africaine*, opéra de Meyerbeer, dont la représentation avait été projetée dès 1856, ne subit les feux de la rampe qu'en avril 1865, près d'un an après la mort du compositeur.

(2) Cette anecdote a été répétée par Paul Mahalin dans *Le Nain Jaune* du 12 décembre 1863 et par le même, sous le pseudonyme d'Emile Blondet, dans *La Lune* du 28 avril 1867.

## COMME TOUT LE MONDE...

En ce temps-là (1), Baudelaire faisait un grand drame à passion dont le principal rôle était destiné à l'artiste le plus romantique, le plus exubérant, le plus étrange de notre temps : j'ai nommé Rouvière, l'*Hamlet* et le *Maître Favilla* (2). Le drame était intitulé l'*Ivrogne.*

C'était une minutieuse étude des excès, des folies, des crimes que peut entraîner l'ivresse.

Baudelaire, tout préoccupé de son sujet, faisait à l'artiste dramatique de fréquentes visites et le tenait au courant des développements de son œuvre.

Un jour, il ne trouva chez Rouvière que deux dames, deux de ses parentes qui l'attendaient.

— Je suis très contrarié, dit l'auteur de l'*Ivrogne,* de ne pas rencontrer Rouvière, je tiens à lui raconter la fin du quatrième acte. — Voici ce que c'est, madame : « L'*Ivrogne* vient d'assassiner sa maîtresse... le cadavre est étendu sur le carreau... des taches de sang souillent sa robe blanche. L'*Ivrogne* contemple avec satisfaction sa bonne amie égorgée... et alors...

---

(1) Au début de 1854; voir la lettre du 28 janvier que Baudelaire adresse à l'acteur Tisserant (*Correspondance générale,* t. I, p. 247 sq.); c'est à Tisserant, en effet, que le poète destinait *L'Ivrogne.*

(2) Voir l'article que Baudelaire a consacré à Rouvière, dans *L'Art romantique,* p. 253 sq.

— Alors ? disent les dames.

— Alors, il lui prend le désir de l'embrasser une dernière fois...

— Oh ! quel horreur [*sic*] ! comment ! dans un moment pareil ?

L'auteur des lugubres légendes regarde les femmes avec étonnement :

— Mais, sans doute, mesdames, dit-il en ouvrant de grands yeux, et tout homme qui ne penserait pas ainsi... serait un original !

(AURÉLIEN SCHOLL, « Les Coulisses », *Figaro*, 31 octobre 1861 (1).)

## *FIN DE NON RECEVOIR.*

« Des exemplaires sous le bras, [Weill] courait la ville. Quand, de fortune, d'un trottoir à l'autre, il avise M. Baudelaire.

---

(1) Scholl a textuellement repris cette anecdote dans *Le Nain Jaune* du 27 juin 1866. Asselineau y fait écho, avec la même confusion, dans ses notes sur Baudelaire (*Baudelaire et Asselineau*, p. 184-185).

— Eh ! eh ! Baudelaire !... Mes *Histoires de village* (1) viennent de paraître. Il faut que je vous en donne un exemplaire. Tenez.

— Je vous remercie.

— Comment, vous ne voulez pas de mon livre ?

— Mon cher, je n'écris dans aucun journal. Je ne rendrais pas compte de votre livre.

— Tant pis... mais prenez-le.

— Mon cher, je ne trouverais pas le temps de le lire.

— Eh bien ! vous ne le lirez pas, mais prenez-le.

— NON ».

(« Mots et anecdotes », par NOBODY, dernier numéro du *Boulevard,* 14 juin 1863. Cette histoire a été reprise par Emile Blondet dans *La Lune* du 23 juin 1867.)

## *L'ŒIL DU MONSTRE.*

Ernest Feydeau rencontre Baudelaire.

« — Mon cher, vous qui avez toutes les compétences d'art, que pensez-vous de ceci ? »

Et il tire de son portefeuille un menu objet minutieusement enveloppé ; puis, déblayant avec précaution chacun des langes successifs de papier brouillard (1), il finit par présenter à Baudelaire une petite peinture sur émail à la mode du XVIIIe siècle représentant, — un **Œil flottant dans un nuage.**

---

(1) Recueil de nouvelles publié en 1853 chez Dentu et déjà annoncé dans la *Bibliographie de la France* en novembre 1852.

« — Qu'est-ce que c'est que ça ? demande Baudelaire, glacial comme il savait l'être.

« — Mon cher, vous savez comment sont les femmes... Mme Feydeau trouve que j'ai dans le regard une certaine expression particulière. Elle m'a tant prié de faire peindre pour elle mon œil que j'ai dû obéir, et...

« — Oui, interrompt Baudelaire, de plus en plus à la glace, je vois bien l'œil ; — mais où est le vase ? »

(NADAR, *L'Hôtel des Coquecigrues (Notes au crayon)*, Dentu, 1880, p. 195-196 ; Nadar a repris cette anecdote en 1911, dans son *Charles Baudelaire intime.)*

## *LE MYSTIFICATEUR MYSTIFIÉ.*

### 1.

C'était au Divan Le Peletier, un coin curieux de Paris où, gamin, j'allais admirer les grands hommes d'alors. Un soir, le sculpteur Christophe, qui était plein d'esprit, arriva essouflé. « Mes enfants, dit-il, Baudelaire me suit : hier, il avait les cheveux dans le dos : aujourd'hui, il s'est fait raser la tête. Il veut nous *épater*, comme de simples bourgeois. N'ayons l'air de rien. » Baudelaire entre, se découvre lentement. Personne ne bouge. Les joueurs de *mistron* (c'était le jeu à la mode) lèvent le nez, disent bonsoir et se replongent dans leurs cartes. Baudelaire souffrait. Il se décide enfin. « Ne trouvez-vous rien de changé en moi ? » — « Rien. » La soirée lui fut un supplice. Qui sait si, pour se consoler, il n'alla pas, ce soir-là, dormir avec la négresse sentant l'huile ou « l'horrible Juive » dont il nous parla tant et que les sceptiques l'accusèrent d'avoir inventées pour nous étonner encore ?

---

(1) Voyez Littré à Brouillard 2.

(« Nestor » [= FOUQUIER (1)], « La Statue de Baudelaire », *L'Echo de Paris*, 29 septembre 1892.)

●

2.

Son long visage glabre, impassible, sa souquenille à manches larges comme la chemise d'un escamoteur, son verbe cadencé, glacial, tout était à la pose, il lui fallait « épâter [*sic*] le bourgeois, » fût-ce

---

(1) Pour cette identification, voir *La Plume* du 1^er^ novembre 1892, p. 122.

au risque de trouver son maître. Tirant de sa poche un bouquin soi-disant relié en peau humaine, il le présente à Roqueplan (1) d'un air distrait et fanfaron. « De la peau humaine, et cela vous étonne ! s'écrie à l'instant le gausseur boulevardier ; mais, mon cher, aux Gobelins, on ne tanne plus que cela et quand vous viendrez chez moi, je vous montrerai une culotte s'écrie à l'instant le gausseur boulevardier ; mais, mon père. Vous voyez que je suis, comme vous, sans préjugés. Seulement, je ne la mets que dans les grandes occasions, aux chasses de Chantilly par exemple.... »

(Henri Blaze de Bury, « Mes Souvenirs de la *Revue des Deux Mondes* », dans la *Revue Internationale* du 25 février 1888, p. 496 (2).)

---

(1) Nestor Roqueplan fut directeur de l'Opéra et Baudelaire, selon Asselineau (*EJC*, p. 294), s'était proposé d'écrire pour lui une pièce ou un livret dans lequel se seraient rencontrés Don Juan et Catilina.

(2) Boyer d'Agen a repris à Blaze de Bury (qui était le beau-frère de Buloz) cette anecdote dans un article publié au *Figaro* le 29 septembre 1892 : « Baudelaire à la *Revue des Deux Mondes* ».

## 4

# Vampirisme et satanisme.

## « *LES VAMPIRES* »

gens à têtes de mort dont le principal est M. Baudelaire, personnage plein d'un froid calcul, qui emploie les niaiseries du mystère et de l'horreur pour étonner le public.

C'est un croquemitaine littéraire qui a toujours l'air de sortir d'une caverne, il tient dans l'ombre, comme une menace, des livres qui n'existent pas, et n'a rien fait en dix ans. [...]. Quoiqu'il fasse un kaleïdoscope dans son cerveau avec les mots : Guignon, Satan, Doute, fatalité et pourriture ; quoiqu'il veuille se faire passer pour une goule, un époux de la mort, il a un coin d'intelligence qui résiste aux détraquements qu'il s'impose mécaniquement.

(EDMOND DURANTY, « Les Jeunes », *Figaro*, 13 novembre 1856.)

●

Tout le monde sait maintenant combien de mal se donnait Charles Baudelaire pour avoir l'air étrange et le regard féroce. On me raconte à ce sujet un détail amusant.

Il y a dix ans déjà, Baudelaire étant locataire de l'hôtel de Dieppe (1), les propriétaires avaient une jolie petite fille, espiègle, intelligente, mais d'une mutinerie contre laquelle échouaient les caresses et les menaces. Quand la mère était à bout de patience, de sa plus grosse voix elle lui disait :

— Allons ! ne pleure plus, ou je te fais manger par M. Baudelaire.

L'enfant, rentrant aussitôt sa colère et ses larmes, redevenait sage comme par enchantement.

Elle ne pouvait pas savoir que le pauvre poëte qualifiait lui-même sa physionomie de *contradictoire.*

(Francis Magnard, « Paris au jour le jour », *Le Figaro,* 7 septembre 1867.)

●

Une après-midi, aux Tuileries, Baudelaire demande, de son ton le plus doux, à une jeune femme assise à côté de lui :

— C'est à vous, cet enfant qui joue à quelques pas ?

— Mais oui, — monsieur, — répond la pauvre femme avec l'orgueil accoutumé de la mère.

---

(1) Ce n'est qu'en 1859 que Baudelaire s'installa à l'Hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam.

— Grands dieux ! madame, — il est horrible !

Un soir, dans un restaurant où il était connu, Baudelaire commande un filet cuit à point, — tendre surtout. Le filet servi, — le patron lui-même, brave père de famille, monte voir si son client est satisfait.

— C'est bien le filet que je désirais, — répond celui-ci : il est tendre comme de la cervelle de petit enfant (1).

— Comme de la cervelle ?...

— De petit enfant, — reprend le mystificateur en relevant la tête avec son regard le plus fixe et le plus aigu.

Le restaurateur descendit l'escalier en toute hâte pour garer ses enfants de ce client qui lui paraissait déjà un monomane féroce.

Baudelaire, du reste, n'aimait pas les enfants.

— Ça dérange les papiers, — disait-il, — et ça poisse les livres.

(Maxime Rude, *Confidences d'un journaliste*, Sagnier, 1876, p. 167-168.)

●

Il se lia, dans ses aventures, avec le frère du fameux Mieroslawski [...qui] sillonnait les mers asiatiques dans une chaloupe, à lui appartenant, luttant seul, avec un matelot nègre nommé Ridok, contre la tempête et le flot. Il prit un jour à son bord Baudelaire [...]. A cent lieues de terre, un grain cassa la voile de l'embarcation, et les lames déchaînées balayèrent le pont ; si bien qu'après la tourmente, les malheureux s'aperçurent de la disparition de leurs caisses de provisions, de leur boussole et de leur ancre de salut.

---

(1) Cf. *supra* p. 251.

Ils passèrent ainsi trois jours en butte à la fureur des éléments. La faim et la soif devinrent pressantes, — surtout dans l'estomac d'un quatrième passager dont je ne vous ai pas encore parlé. C'était une panthère noire qui ne quittait jamais Mieroslawski. [...] Le troisième jour elle monta sur le pont... et regarda tour à tour Baudelaire et le nègre. Tout à coup, elle sembla faire son choix, bondit sur Ridok et l'abattit d'un coup de patte, lui dévora la tête, les bras, puis vint de sa langue sanglante lécher les pieds nus du capitaine auprès duquel elle s'endormit. [...]

Baudelaire me comptait [*sic*] cette histoire (1), cet automne dernier, à Bruxelles :

— Croiriez-vous, me dit-il, que je me suis pris d'une folle affection pour cette pauvre bête et que je lui ai servi moi-même son souper le soir de cette aventure ? Je lui fis des parts petites comme vous pensez, car Mieroslawski et moi nous avions intérêt *à ce que le nègre durât longtemps...*

(Adrien Marx, « Une figure étrange », *L'Evénement*, 14 juin 1866 ; article recueilli dans les *Indiscrétions parisiennes* du même auteur, Faure, 1866.)

---

(1) Dans laquelle tout est inventé. Cela donne la mesure de la crédulité de Marx.

●

...un soir, — nous sortions de la première représentation de *Rédemption* (1), d'Octave Feuillet, au Vaudeville...

Une femme soûle titubait sur le trottoir de la rue Richelieu...

Baudelaire alla à elle et lui mit quarante sous dans la main...

Puis, avec componction :

— Comme cela fait du bien d'encourager le vice !

(Emile Blondet, « Gazette à la main », *La Lune*, 15 septembre 1867.)

●

...il me contraignit à boire du double skydam dans un bouchon du port. Son palais blasé endurait les brûlures de l'alcool avec délices, et il trouvait une volupté particulière à s'incendier l'œsophage avec ce feu liquide. Quand il se fut bien gorgé de cette liqueur infernale, il alla voir « sa mendiante ».

---

(1) Octobre 1860. Octave Feuillet avait été le condisciple de Baudelaire à Louis-le-Grand.

C'était une petite vieille accroupie sur la berge du fleuve. Elle n'avait plus qu'un œil chassieux et pleurard : l'autre était fondu. Sa bouche tordue laissait voir deux dents jaunes qui avançaient sur la lèvre supérieure à la manière des canines des boules-dogues [*sic*]. Quant à son nez, il était camard et horriblement mal mouché. Tous les matins Baudelaire portait de la menue-monnaie à ce monstre auquel il présentait les piécettes en souriant (1).

— J'adore cette créature, me dit-il, et je compte qu'elle priera le diable pour moi...

— Est-ce qu'elle dit la bonne aventure ?

— Non... Je l'ai bien engagée à se faire sorcière, mais elle préfère mendier... C'est dommage, elle a une tête admirable pour cet emploi [...] !

(Adrien Marx, « Une figure étrange », *L'Evénement*, 14 juin 1866 ; article recueilli dans les *Indiscrétions parisiennes* du même gobeur, Faure, 1866.)

---

(1) Il y a au fond de cette anecdote un fait réel : Baudelaire aimait les vieilles femmes parce qu'elles sont débarrassées des « sottes passions » et, à Bruxelles — où se passe cette scène —, il formait le vœu d'aller voir l'une d'elles au bord du canal (*Correspondance générale*, t. IV, p. 71 et *Œuvres posthumes*, t. III, p. 133).

## 5

# Baudelaire-charogne.

> *« Il m'est pénible de passer pour le Prince des Charognes. Tu n'as sans doute pas lu une foule de choses de moi, qui ne sont que musc et que roses. »* (Baudelaire à Nadar, 14 mai 1859.)

## « *SALMIS DE CADAVRES A LA BAUDELAIRE* ».

Découpez un cadavre faisandé et déjà en décomposition, en autant de parties que vous pourrez, bourrez de vers bien faits et d'originalité, saupoudrez de paradoxes, parez de Fleurs du mal et servez raide — (Echauffant.)

(Lemercier de Neuville, « La Cuisinière bourgeoise — Physiologie alimentaire de l'esprit », *Figaro*, 19 mai 1861.)

## *LA ROSE ET LA CHAROGNE.*

Ch. Baudelaire, qui, ainsi que le savent les lecteurs des *Fleurs du mal*, ne recule pas devant l'image violente, disait à Monselet une pièce de vers dont les plus jolis tropes étaient empruntés aux chairs pantelantes, aux entrailles s'échappant d'une façon pittoresque, etc.

— Ah ! mon ami, interrompit le délicat auteur des *Ballades parisiennes*, en faisant une grimace de dégoût, comment pouvez-vous parler de ces horribles choses ?

— Mais il le faut bien. Elles viennent là tout naturellement.

— Ah ! fi ! fi de ces écœurements qui troublent la digestion.

— Mais encore, voyons, qu'auriez-vous mis à ma place ?

— Je ne sais... quelque chose de doux, de suave, de plaisant à l'œil... une rose.

(ALPHONSE DUCHESNE, « Lettres d'Athènes », *Figaro*, 10 août 1862 (1).)

## *M. BALUCHON RIVAL DE BAUDELAIRE.*

J'accuse nos poëtes de manquer d'originalité. Cependant on me citera M. Ch. Baudelaire, à l'instar d'Alcibiade. Celui-là, il est vrai, a su couper la queue de son chien, pour se singulariser. Mais ainsi qu'il ne suffit pas, pour être un grand homme, de porter un chapeau à bords larges comme un parapluie, ou des cheveux à la Clodion ; de même, pour être un grand poëte, il faut faire plus que d'imiter les clowns habiles qui font mille contorsions impossibles au commun des martyrs. D'ailleurs, les *Fleurs du mal* n'éclosent pas si difficilement. Demandez plutôt à M. Baluchon, poëtechiffonnier des Batignolles (1). Il va faire paraître prochainement un volume de poésies intitulées : *Tas d'ordures.* Jugez des titres : *Côte de melon, Arête de poisson, Noyaux de cerise, Tibia d'une oie à la nuit de Noël, le Chat crevé, Carcasses et osselets,* etc., etc.

---

(1) Cette anecdote a été répétée par Jules Claretie dans le *Figaro* du 11 mars 1866.

*O pauvre chat crevé !*
*Toi que voilà sans poils gisant sur le pavé,*
*Le ventre à plat, la queue inerte,*
*L'œil chaviré dans son orbite verte,*
*Toi, jadis la terreur des rats et des souris,*
*Et l'heureux sultan des houris*
*Qui cascadent sur la gouttière,*
C'est donc bien vrai ! tout n'est rien que poussière :
*A ton tour te voilà surpris*
*Dans l'éternelle souricière !*

Le père Baluchon me semble de beaucoup supérieur à M. Baudelaire.

(EUGÈNE MINOT, « Nos poëtes », *La Parisienne,* octobre 1865, p. 250-251.)

●

[*Il y aurait bien d'autres textes à citer encore. Ainsi, Alphonse Duchesne voit en Baudelaire l'inventeur de la littérature-charogne (« La Mascarade de Champfleury* », Figaro, *20 septembre 1859) ; un colla-*

---

(1) Faut-il dire que nous n'avons jamais rencontré les œuvres lyriques de M. Baluchon ?

*borateur du* Diogène *(« La Ripaille à Chambon », 25 août 1860) lui fait demander à un paysan « si Blois ne se trouve pas dans le département de Lot-et-Charogne » ; un autre (« Bottin réformé », 6 octobre 1860) le domicilie à la Morgue. Et Verlaine, dans son étude de* L'Art *(1865), se plaint que pour bien des lecteurs Baudelaire soit « celui qui a chanté la Charogne ». Enfin dans le* Paris *du 15 septembre 1892 (« Echos »), on lit sous la signature de « Sosie » que Baudelaire aurait déclaré à un critique comparable, pour l'ampleur physique, à l'obscène Francisque Sarcey : « Evidemment, mon cher critique, vous n'êtes pas précisément élégant. Mais ce qui doit vous consoler, c'est que vous ferez un beau cadavre ! ». S'agirait-il de Jules Janin ?* ]

# 6

# La cruauté envers les animaux.

## *LA VENGEANCE DU CHIEN.*

D'une fenêtre du premier, je regarde dans la rue. C'est un vilain jour d'automne, où tout est noyé de de pluie ; cependant il y a une éclaircie, un pâle rayon de soleil m'a donné l'envie d'ouvrir et de me pencher au dehors. Personne ne passe ; le fossé, en face, semble un ruisseau, et, au delà, dans le jardin des fous, les branches mouillées s'égouttent sur les allées désertes.

Quelqu'un marche pourtant, au loin, venant de l'avenue de Neuilly : un homme, qui s'avance lentement et d'une allure singulière. Il longe le fossé et, sur le trottoir, qui de ce côté-là n'est pas pavé, pétrit la boue jaune sous ses pieds. Un chien marche devant l'homme, un assez grand chien à longs poils et horriblement crotté. Il va, le nez sur une piste, la queue basse, frangée de boue et frôlant le sol... Pourquoi l'homme marchait-il si près de ce chien, qui n'avait pas l'air d'être son chien ?

Tout à coup, la distance diminuant, je reconnus le promeneur : c'était Charles Baudelaire.

Il venait chez nous, certainement, mais quelle idée avait-il ? Que lui avait fait ce vulgaire toutou, qui ne le voyait même pas ?

Je crus comprendre que Baudelaire cherchait à lui marcher sur la queue, non pas dans une méchante intention, mais, sans doute, pour jouir de la surprise et de la frayeur de l'animal, pour voir ce qu'il ferait.

Il le vit !...

Le promeneur ayant réussi à presser, du bout de son pied, la pointe de la queue du chien, celui-ci poussa un hurlement de peur, mais aussitôt il se retourna et se jeta sur l'homme, qui tomba en pleine boue jaune ! Par bonheur, les représailles ne furent pas poussées plus loin : le chien détala, retournant vers l'avenue.

J'avais retenu un cri, au moment de la chute ; mais je m'étais en même temps rejetée en arrière, ayant le sentiment que le poète, si correct, si soucieux de l'harmonie, serait très vexé d'être vu en cette posture. Cependant, s'il s'était fait mal ?...

Je regardai, sans me montrer. Baudelaire s'était relevé ; il examinait, d'un air perplexe, ses mains souillées et son paletot, dont tout un côté disparaissait sous un enduit jaune. Qu'allait-il faire ? S'en retourner ? Il hésita quelques instants, puis il traversa la rue et vint résolument vers la maison. Vite, je refermai sans bruit la fenêtre, pour courir en bas et ne rien perdre de ce qu'il dirait.

Dès l'escalier j'entendis les exclamations de Marianne, stupéfaite de voir M. Baudelaire dans un pareil état.

— Monsieur est au moins tombé du haut de l'omnibus !

— Non, ma fille, pas de si haut. Aidez-moi à me rendre présentable, répondit-il en baissant la voix.

Il ôta ses gants de chamois gris et son paletot boueux, puis entra dans la cuisine, pour qu'on lui essuyât le bas de son pantalon.

Je pus me glisser, sans être vue, dans la salle à manger, où mon père s'était attardé, après le déjeuner, à lire son journal en fumant, parce qu'il faisait là plus chaud qu'ailleurs.

Baudelaire parut bientôt, parfaitement correct, une cravate en soie cerise nouée mollement sous son col qui lui dégageait le cou.

— Je viens d'être renversé et terrassé par un chien que je ne connais pas, dit-il, j'étais effroyable à voir ; mais votre chambrière alsacienne m'a gentiment remis à neuf.

— Un chien !... un chien enragé... peut-être ! s'écria mon père, très effrayé. Il t'a mordu ?

— Non, non, rassure-toi...

— C'est heureux, car j'allais faire allumer des braises, rougir des fers, et te cautériser, de force, jusqu'à l'os.

— Merci !... Quelques fers à repasser suffiront, pour cautériser mon paletot.

— Mais quelles raisons ce chien avait-il de t'en vouloir ? Les animaux sont logiques et n'agissent pas sans raisons, comme les bipèdes. Avais-tu escaladé les clôtures confiées à sa garde, pour enlever quelque bourgeoise ?

— Cet animal était dans son droit : je l'avais offensé, en lui marchant sur la queue, exprès.... Mais je suis très humilié, parlons d'autre chose.

(Judith Gautier, *Le Collier des Jours — Le Second Rang du Collier*, Félix Juven, s. d., p. 60-63.)

## *L'EPILAGE DU CHAT.*

Je dînais avec lui régulièrement dans une taverne de la rue Bréda, habitée par un chat noir. Que de fois Baudelaire, dont l'estomac était dévasté pour des causes que j'expliquerai plus loin (1), que de fois, dis-je, Baudelaire se contenta de prendre une douzaine d'huîtres qu'il fit manger au matou avec des attentions de père... Il n'était pas rare qu'après la régalade il ne saisît l'animal par la queue et l'élevant en l'air ne lui arrachât les poils de ses moustaches avec une joie qui tenait du délire... L'action fascinatrice du mal sur Baudelaire s'est souvent traduite de façon dangereuse. Un jour il essaya de mettre le feu au bois de Boulogne !... Une autre fois il faillit se faire dévorer la main au Jardin-des-Plantes par un lion au nez duquel il avait présenté un cigare.

(Adrien Marx, « Une figure étrange », *L'Evénement*, 14 juin 1866 ; article recueilli dans les *Indiscrétions parisiennes* du même auteur, Faure, 1866.)

---

(1) L'abus des stupéfiants et des excitants.

## *LE FORÇAT, LE CHAT ET LA SOURIS.*

Nous venions de nous mettre à table pour déjeuner, lorsqu'on lui apporta une lettre de la part d'une personne qui attendait dans la pièce voisine et qui avait témoigné le désir de lui parler.

Il prit la lettre et se mit à la lire.

Pendant sa lecture j'examinai mon ami ; cette lettre lui faisait éprouver une certaine satisfaction, car son visage prit tout à coup une expression de contentement des plus intenses. Ses lèvres semblaient s'amincir et son œil vif et mobile lançait d'étranges scintillements.

Il donna l'ordre de faire entrer le visiteur.

A peine le domestique avait-il disparu, que Baudelaire se tourna vers moi et d'un air confidentiel il me dit à voix basse :

— Quand l'individu qui va entrer sera là, profitez du temps que je vais mettre à relire cette lettre devant lui, pour l'examiner avec attention..... Ce n'est pas un homme ordinaire, ajouta-t-il avec un malicieux sourire : vous allez voir.

Au même instant l'étranger parut.

C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans au plus, solidement charpenté et paraissant jouir d'une santé robuste.

Sans être distingué, son aspect n'était pas vulgaire ; et n'eût été l'ossature accusée et saillante de ses mains, on eût pu se figurer avoir devant soi un homme plutôt habitué au travail intellectuel qu'un ouvrier rompu au labeur manuel.

La tête était encore très-belle. Cependant le visage avait gardé les traces accusées de certaines contractions et semblait tourmenté par les rides profondes qui le sillonnaient.

En outre, ce visage était couvert par une barbe blanchissante coupée en brosse. Cette barbe avait surtout attiré mon attention. Elle me faisait l'effet d'avoir vieilli avant l'heure, c'est-à-dire qu'elle paraissait avoir été hâtée par le rasoir, comme celle des hommes qui, par goût ou par nécessité professionnelle, sont obligés à renoncer à cet ornement naturel.

En effet, les prêtres, les magistrats et les acteurs sont particulièrement tributaires de ce phénomène quelque peu décevant.

Quant à la tenue de l'individu, elle était des plus simples. Il était vêtu de noir des pieds à la tête, mais très-propre et scrupuleusement brossé.

— Monsieur est un de mes meilleurs amis, fit Baudelaire cessant la lecture de la lettre en me désignant au visiteur ; nous pouvons donc parler sans crainte devant lui.

L'inconnu pour toute réponse s'inclina en signe d'assentiment.

A ce moment Tibère sortit de sa cachette et vint flairer l'étranger ; sur un mot de son maître, le chat alla se blottir sous un meuble.

— Vous savez ce que contient cette lettre ? fit Baudelaire en s'adressant de nouveau au visiteur. M. X..., un de mes amis, me prie de m'occuper de vous et de vous trouver un emploi.

— Je le savais effectivement, Monsieur.

— M. X... me dit également que dernièrement vous étiez commis aux écritures chez un commerçant de la rue Saint-Denis.

— C'est vrai, Monsieur.

Et poursuivant cette conversation qui avait pris la tournure d'un interrogatoire, le poëte continua.

— Eh bien ! pourquoi avez-vous quitté le commerçant en question ? lui demanda-t-il.

L'étranger eut un mouvement d'hésitation, pendant lequel ses yeux avaient fixé le parquet. Cependant, après un instant de silence, il répondit en faisant un certain effort de volonté :

— A la suite d'une circonstance... bien malheureuse, répondit-il en poussant un soupir.

Malgré moi, mon regard s'était porté sur cet homme dont les traits exprimaient une grande lutte intérieure.

— Mais encore, insista Baudelaire, faut-il que je sache la cause...

— Je vais tout vous dire Monsieur, reprit l'inconnu avec résolution. Il y avait six mois que j'étais employé dans cette maison de commerce, et certes je n'avais jamais donné l'occasion d'aucun reproche, lorsque le chef de la maison apprit... que j'avais été au bagne.

Ces dernières paroles furent accentuées d'une manière navrante. Je portai les yeux sur Baudelaire.

— Ah ! vous sortez du bagne ? dit-il à l'homme sur le même ton qu'il aurait pris pour dire à un ami : Ah ! vous dansiez hier soir chez la duchesse !

J'avoue que j'éprouvais une émotion tout autre que celle que semblait ressentir le traducteur des œuvres d'Edgard Poë [*sic*].

— Et, depuis que vous êtes sorti de votre place, comment vivez-vous ?

— Avec les petites économies que j'avais faites... là-bas.

— Je croyais qu'il vous était défendu d'accepter de l'argent des visiteurs ?

— J'avoue, Monsieur, que pour garder les quelques pièces de monnaie que l'on nous offre, nous devons tromper la vigilance de nos surveillants.

— Et comment vous y prenez-vous ? demanda curieusement Baudelaire, sans se préoccuper de tout ce que pouvait souffrir cet homme à l'évocation d'aussi terribles souvenirs.

— Nous avons plusieurs moyens, répondit-il ; un des moins usités cependant, mais celui qui intéresse et qui amuse particulièrement le visiteur, se pratique à l'aide d'une souris que nous dressons à rapporter les pièces que l'on nous jette à la dérobée. C'est celui dont je me servais. Nous gardons constamment ces pauvres petites bêtes sur nous, dans nos vêtements, où elles se blottissent tout un jour sans bouger. Et lorsqu'un étranger laisse tomber à notre intention une petite pièce de monnaie, la souris, à un simple appel des lèvres, quitte sa retraite, glisse le long du corps, s'échappe par le bas du pantalon, saisit la pièce de monnaie et, reprenant aussitôt le même chemin, vient nous la donner sous le bras.

— N'est-ce pas que c'est ingénieux ? me dit Baudelaire, qui prenait un grand plaisir à faire causer cet homme.

— J'aurais bien voulu voir cela, ajouta-t-il.

— C'est bien facile, Monsieur.

— Comment ! vous avez encore des souris dressées.

— Je n'en ai qu'une seule, monsieur, mais elle ne me quitte jamais ; et permettez-moi d'ajouter que c'est ma seule amie, le seul être au monde à qui je ne fasse pas horreur.

— Voulez-vous nous nous faire assister à l'expérience ?

— Volontiers, Monsieur ; veuillez, s'il vous plaît, jeter une petite pièce de monnaie : un sou, deux sous, une pièce de cinquante centimes, peu importe.

Je jetai une pièce de dix sous qui roula sur le parquet.

Au même instant l'homme fit entendre un bruit de lèvres, et aussitôt nous vîmes sous le bras gauche l'étoffe se gonfler légèrement ; puis la souris, car c'était elle, descendit rapidement jusqu'au bas du pantalon et une seconde après l'intelligent petit animal était sur le parquet ; mais à notre grand étonnement, une fois à terre elle ne bougea plus, et fit mine, au contraire, de vouloir regagner sa retraite.

Son maître, en la voyant hésiter, lui ordonna d'avancer par le bruit des lèvres plusieurs fois répété.

La souris obéit et descendit de nouveau.

Mais la pièce de monnaie avait roulé sous un meuble. Au moment où la petite bête allait s'en emparer, nous l'entendîmes pousser un cri plaintif !...

C'était Tibère, l'affreux Tibère, qui venait de saisir la souris et qui la retenait prisonnière sous sa large et redoutable griffe, le mufle sensuellement collé contre la tête frémissante de l'amie du forçat.

Celui-ci, à la vue du danger que courait la souris, laissa échapper un cri terrible. Son œil s'était injecté tout à coup, son émotion et la colère l'emportaient ; il était blême et menaçant lorsqu'il se tourna vers Baudelaire, pour lui dire :

— Au nom de Dieu ! monsieur, enlevez votre chat ou je le tue !

Je voulus m'approcher pour repousser le chat meurtrier, hélas ! il n'était plus temps : la souris était morte étranglée d'un coup de dents qu'elle avait reçu à la gorge et dont on voyait les traces. Son pauvre petit corps, chétif et délicat, frémissait dans une dernière convulsion ; à son cou avait perlé une goutte de sang, rose et brillante, comme un rubis sur un collier de velours gris. Elle était morte. (1)

Eh bien ! ce drame avait, je vous l'affirme, quelque chose de terriblement émouvant ; et la mort de cet animal infime, pleuré par un forçat, était un spectacle navrant.

Au même instant, l'homme s'était redressé de toute sa taille, et courant sur Baudelaire, l'œil hagard, les poings levés, je crus qu'il allait l'écraser d'un seul coup.

Mais Baudelaire le regarda froidement et lui dit :

---

(1) Cette anecdote eut un succès tout particulier : elle fut reproduite dans *Le Figaro* du 28 août 1880, dans les *Annales politiques et littéraires* du 25 septembre 1892, et Boyer d'Agen, cette année-là, lui fit un sort dans *Le Figaro* (29 septembre). Enfin, elle a été traduite en anglais (par Lafcadio Hearn) et en allemand.

— Et vous, est-ce aussi pour avoir tué que vous avez été mis au bagne ?

Ces quelques mots suffirent pour arrêter la fureur de cet homme. Sans cela, Dieu seul sait comment il eût vengé la mort de sa souris.

(Théodore de Grave, « Une matinée chez Baudelaire », *Almanach du Figaro pour 1877*, p. 20-23.)

●

## *UNE REFUTATION (1).*

Charles Baudelaire dînait entre le mari et la femme, dans une maison pourvue de tout ce qui compose un intérieur recommandable, sans oublier une cage et un pierrot, dans un coin de la salle à manger.

Vers le milieu du repas, l'attention du poëte est excitée par un bruit plaintif, sorti de la cage susnommée, et il s'aperçoit que l'oiseau plaintif a la patte cassée.

Baudelaire, avec l'harmonieuse précision qui caractérise son accent et sa parole, demande des explications à la maîtresse de la maison ; il lui est répondu que ce soin regarde la femme de chambre, laquelle entre à l'instant.

---

(1) On a déjà trouvé une réfutation plus haut, pages 91-92.

— Je ne comprends pas bien, lui dit Baudelaire, pourquoi vous laissez tant souffrir cet oiseau, alors qu'un simple morceau de carton, appliqué à sa patte, l'eût rétabli.

La *puella* ouvre de grands yeux ; elle n'a pas compris Baudelaire tout d'abord ; mais la lumière se fait, et elle lui répond :

— Qu'est-ce que ça fait, puisque le chat le mangera ?

Baudelaire aigri :

— Le chat ne le mangera que si on le donne à manger au chat.

La femelle regarde sa maîtresse d'un air compatissant ; elle semble la plaindre de connaître de telles gens ; mais, vaincue par le regard fascinateur de l'auteur des *Fleurs du mal,* elle balbutie en baissant les yeux :

— Monsieur, ça ne fait rien, puisque le chat le mang...

Baudelaire agacé, termine ainsi l'entretien :

— Je vous assure que le chat le mangera avec bien plus de plaisir quand il aura ses deux pattes.

(ETIENNE CARJAT, « Petites Nouvelles », *Le Boulevard,* 13 juillet 1862.)

●

## *LA VERITE ?*

Un chat apparaissait-il à la porte d'un corridor ou traversait-il la rue, Baudelaire allait à lui, l'attirait par des câlineries, le prenait dans ses bras, et le caressait, — même à rebrousse-poil. Il faut le dire, au risque de donner croyance aux légendes monstrueuses qui ont eu cours quand le poëte fut atteint d'un paralysie qui laissait peu d'espoir, il y avait dans les tendresses de l'auteur des *Fleurs du Mal* quelque chose de particulier, d'inquiétant et d'excessif qui en faisait un compagnon excellent pendant deux heures, fatigant ensuite par une tension trop névralgique, qui était pour tous ceux qui l'ont connu la caractéristique de sa nature.

(Champfleury, *Les Chats*, 1869, p. 110-111 ; texte cité par J. Crépet et G. Blin dans leur édition critique des *Fleurs du Mal*, Corti, [1950], p. 412.)

●

## 7

## Protestations.

> « *J'étais très blessé (mais je n'en disais rien) de m'entendre, depuis plusieurs années, traiter de loup-garou, d'homme impossible et rébarbatif. Une fois, dans un journal méchant, j'avais lu quelques lignes sur ma répulsive laideur, bien faite pour éloigner toute sympathie (c'était dur pour un homme qui a tant aimé le parfum de la femme). Un jour une femme me dit : « C'est singulier, vous êtes fort convenable ; je croyais que vous étiez toujours ivre et que vous sentiez mauvais. » Elle parlait d'après la légende.* » (Remerciements de Baudelaire à Sainte-Beuve pour l'article de celui-ci dans *Le Constitutionnel* du 20 janvier 1862 ; voir *supra* p. 187.)

## *SUR LA CARICATURE DE BAUDELAIRE PAR DURANDEAU (1).*

### 1.

Le grabat, la poutre, la guenille, la tête de mort, la cornue, l'ibis, le chiffon, le bouquin, la malle, le rat, le balai, le chat, le diable en ombre du chat, un taudis à épouvanter la méchante femme ayant nom Véronique (2) ! — Voilà qui est d'une puissante ironie à double détente ; car en réalité il faut lire : *Les Nuits de Monsieur Baudelaire...* comme se les figurent les rentiers fossiles de la rue Cocatrix (3), qui prennent M^e^ Marie (4) pour *une avocate*, et George Sand pour un capitaine de cavalerie. Pour les privilégiés qui ont eu la bonne fortune de vivre dans la familiarité de Charles Baudelaire, rien n'est plus bouffon que de voir interné dans ce taudis de chiffonnier-alchimiste, le poëte entêté de correction et de dandysme, qui a pu écrire à propos de lui-même : « *Mon âme voltige sur le parfum comme l'âme des autres hommes sur la musique.* (1) » Mais n'a-t-il pas eu soin d'expliquer avec la minutie particulière aux grands artistes, comme il veut embellir le logis de la bien-aimée ou de la muse inspiratrice ? [Suit un passage de *L'Invitation au voyage*, petit poème en prose.]

---

(1) Nous avons reproduit cette caricature et l'on trouvera, p. 329, une note sur les trois états de cette planche.

(2) Il y a là une allusion que nous n'avons pu réussir à élucider. Cette « méchante femme » n'est pas sans ressembler à Anastasie Pipelet, la portière des *Mystères de Paris*. A moins qu'elle n'appartienne à l'étrange faune qu'a décrite Henry Monnier.

(3) Située dans l'île de la Cité, elle a été supprimée par l'ouverture de la rue d'Arcole.

(4) Avocat qui fut membre du gouvernement provisoire en 1848.

Comme cet Edgar Poe, qui lui doit d'être vivant pour nous, le poëte des *Fleurs du Mal* sait faire résonner mélodieusement la corde douloureuse et mélancolique ; mais, comme lui aussi, plus que lui peut-être, il a le sens le plus délicat et le plus grandiose du *home*, de la volupté tranquille et des élégances les plus idéales. Toutefois, M. Emile Durandeau a bien fait de le loger dans son capharnaüm chimérique ; c'est le triomphe du comique par antiphrase, qui est le plus violent et le plus réjouissant de tous.

(Commentaires de T[HÉODORE] DE B[ANVILLE] sur la caricature célèbre de Durandeau, publiée, comme ce texte, dans le numéro-spécimen du *Boulevard,* 1^er^ décembre 1861.)

---

(1) Phrase qui appartient à « Un hémisphère dans une chevelure », petit poème en prose publié le 24 août 1857 dans *Le Présent,* puis le 1^er^ novembre 1861 dans la *Revue fantaisiste.* Le texte de Baudelaire porte : « Mon âme voyage sur le parfum... », et non *voltige.*

2.

A demi précipité d'un lit de sangle rompu, la tête recouverte d'un drap, le mollet droit projeté en l'air par une force inconnue, le poëte repose peu mollement au milieu d'une sorte de taudis d'alchimiste. Si jamais M. Baudelaire a le malheur de chercher à déménager, il n'en faudrait pas plus pour lui faire refuser la porte de tout propriétaire. Nous affirmons donc que la rue d'Amsterdam ne possède pas un locataire plus soigneux, plus méthodique, plus méticuleux de propreté que le sieur Baudelaire.

(*Revue anecdotique*, 1re quinzaine de décembre 1861, p. 250-251.)

## *CE N'ETAIT PAS UN POSEUR.*

On a beaucoup reproché à Baudelaire un vif amour de la *pose*, et pour bien des gens il est resté le *poseur* par excellence. Je suis loin de nier le plaisir félin qu'il prenait à dire des monstruosités de l'air le plus naturel du monde, mais je plaindrais ceux qui le jugeraient sur les seules apparences.

(Henry de la Madelène, « Charles Baudelaire », *Le Nain jaune*, 18 avril 1866.)

## UN CANDIDAT AU PRIX MONTYON.

On a trop parlé de la « légende » de Charles Baudelaire, sans prendre garde que cette légende n'était que le reflet de son mépris pour la sottise et pour la médiocrité orgueilleuse.

Je parle au nom de ceux qui l'ont constamment aimé, suivi, compris, et je l'affirme dans ce moment solennel, avec la gravité de la conviction devant la mort : — Oui, ce grand esprit fut en même temps un bon esprit ; ce grand cœur fut aussi un bon cœur.

(Paroles prononcées par Asselineau sur la tombe de Baudelaire, reproduites par *L'Etendard* du 4 septembre 1867, puis dans CHARLES BAUDELAIRE, *Souvenirs — Correspondances,* Pincebourde, 1872, p. 140.)

## « UNE NATURE DELICATE ET FINE... »

On a dit d'étranges choses, surtout en ces derniers jours, sur Baudelaire : on lui a donné des goûts bizarres, des sympathies répugnantes, des habitudes singulières ; on a tissé sa vie de fantastiques aventures, même de monstruosités. — Un jour, racontait dernièrement je ne sais plus quel journal, il se délecta à voir manger un homme par une panthère (1). — On a fait de lui un héros sans cesse armé en guerre pour le mal, un mauvais génie, un démon toujours grimaçant.

Rien de tout cela n'est vrai, Dieu merci, ou du moins tout cela est singulièrement exagéré.

Baudelaire fut une nature délicate et fine, ennemie du commun et du convenu, ayant horreur de la sottise et de l'hypocrisie, une nature de poëte, rêveuse, fantasque, excentrique, nerveuse, essentiellement nerveuse.

(Charles Durand, « Charles Baudelaire », *L'Illustration*, 14 septembre 1867.)

## *LE MALENTENDU, OU LA CONFUSION ENTRE L'HOMME ET L'AUTEUR.*

Ce qui lui tenait le plus au cœur, c'était le « malentendu » qui lui avait fait attribuer par bon nombre de gens les vices et les crimes qu'il avait dépeints ou analysés (2). Autant vaudrait accuser de régicide un peintre qui aurait représenté la mort de César. N'ai-je pas entendu moi-même un brave homme porter sérieusement au décompte des mérites de Baudelaire le fait d'avoir maltraité un pauvre vitrier qui n'avait pas de verres de couleur à lui vendre ? Le naïf lecteur de journaux avait pris au positif la fable du Vitrier dans les *Poëmes en prose !* Combien d'autres ont tout aussi logiquement accusé l'auteur des *Fleurs du mal* de férocité, de blasphème, de dépravation et d'hypocrisie religieuse !

---

(1) Voir *supra* p. 271-272 l'article de Marx.

(2) « Malentendu » qui est aussi celui du procès de 1857 et dont Baudelaire, sur la fin de sa vie, voulait écrire l'histoire.

(ASSELINEAU, *Charles Baudelaire — Sa Vie et son Œuvre,* Lemerre, 1869, p. 75.)

# 8

# L'orchestration de la légende (1).

---

(1) Nous donnons sous ce titre trois articles dont l'un, celui de Vallès, est déjà bien connu ; mais, mieux encore que les deux autres, il résume, avec une rare injustice, les divers aspects de la légende.

## *UN JOURNALISTE BIEN INFORMÉ : VICTOR NOIR.*

Baudelaire est mort.

C'est samedi matin, dans une maison de santé, à Passy, qu'a pris fin cette lente et terrible agonie.

Le dénoûment prévu était presque désiré, depuis que, atteint subitement à Bruxelles d'aphonie, Baudelaire avait été condamné par les médecins.

Son corps, rendu inerte par une paralysie générale, ne luttait plus contre la maladie ; son intelligence s'éteignait graduellement. Baudelaire avait perdu la faculté d'exprimer ses idées par des mots, bientôt il cessa de penser.

D'une taille ordinaire, il était maigre et élancé ; il portait toujours des vêtements élégants avec une grande négligence. Sa tête était belle, mais irrégulière, ses cheveux gris et rares étaient toujours soigneusement peignés. Contrastant avec le crâne, qui portait les signes évidents de l'extase et de la vénération, son front était celui d'un penseur obstiné en recherches profondes, soumettant tout avec sagacité aux analyses les plus abstraites. L'œil voilé, vague, se cachait sous la paupière lourde et épaisse ; le regard froid, terne, semblait sommeiller.

La bouche aux lèvres minces était marquée d'un rictus sarcastique, et l'ensemble produisait une impression de malaise inexplicable. Tous les traits semblaient se heurter les uns les autres. Baudelaire s'est peint lui-même en disant : J'ai une figure contradictoire.

Sa voix était claire, nette, un peu cassante. Il parlait lentement, comme un vieillard ; son geste était mesuré, onctueux.

Baudelaire, dans ses *Fleurs du mal,* s'écrie :

> Mon cœur ! je n'en ai plus, les bêtes l'ont [mangé. (1)

Il est là tout entier.

Baudelaire n'avait que quarante-six ans, il en paraissait aisément soixante ; sa mère, veuve d'un magistrat de province, a épousé le général Aupick, que Baudelaire n'a jamais vu qu'une fois.

A vingt ans, ignorant encore de sa destinée, le poëte, à la tête d'une fortune assez grande, partit aux Indes [*sic*]. Ce voyage dura cinq années et décida de sa vie. Il s'éprit de ce pays si en rapport avec son imagination, il étudia ses mœurs, son histoire et ses religions ; à Madras, il se lia avec une Indienne qu'à Paris on appelait : *le Monstre noir*. Cette femme, au dire de ceux qui l'ont connue, fut la cause de la perte de Baudelaire, en exerçant sur lui une influence fatale. Elle devint folle, et pendant de longues années Baudelaire la soigna avec une sollicitude qui fit l'admiration de tous ; elle est morte il y a trois ans, laissant l'auteur des *Paradis artificiels* désespéré.

Une nuit, dans une taverne à Calcutta, il rencontra un homme dont l'histoire est miraculeuse, nous avons nommé Mierolawski [*sic*], le frère du héros polonais. Mierolawski avait fait tous les métiers. Quand Baudelaire le connut, il commandait un bâtiment à lui, et il faisait la guerre pour son propre compte aux pirates chinois. (1)

---

(1) « Ne cherchez plus mon cœur, les bêtes l'ont mangé. » (*Causerie.*)

Baudelaire l'accompagna dans plusieurs voyages, où il contracta la passion de l'opium. Il en vint à absorber la dose la plus forte que l'on puisse prendre. Ses rhumatismes datent de son dernier voyage avec Mierolawski. Il eut la fantaisie, naviguant dans l'Océan indien, d'élire domicile au fond de la cale d'un navire qui transportait de la glace ; il vécut là-dedans pendant trois semaines, croyant s'y rafraîchir les sens ; il n'en sortit que pour aller à l'hôpital. Il revint en France complètement ruiné.

En 1855, il publiait les *Fleurs du mal*, chez son éditeur et ami Poulet-Malassis. C'était un recueil de poésie qui lui valut une poursuite pour outrage à la morale publique. Il voulut se défendre seul ; mais M. Pinard, alors substitut du procureur impérial, lui en évita la peine.

Après un réquisitoire énergique, il réclama l'indulgence des juges pour cette belle intelligence et lut une des pièces incriminées : *Les Femmes damnées.*

L'auditoire, les juges même applaudirent à tout rompre. Peu s'en fallut qu'on ne portât l'accusé en triomphe.

Le tribunal ne le condamna pas ; on supprima seulement quatorze pièces de vers dans ce volume, parmi lesquelles : *Le Vin de l'assassin,* — *La Charogne,* — *Les Vampire,* — *Lesbos,* — *Expiation* [sic], — *Le Reniement de saint Pierre,* et enfin *Les Femmes pamnées* [sic].

---

(1) Cf. p. 271-272.

Malassis réunit ces vers en un volume qui parut à Bruxelles avec ce titre : *Les Epaves.*

Après les *Fleurs du Mal*, Baudelaire qui s'était lié avec Edgar Poë [*sic*], devint le traducteur de ses œuvres, et principalement des *Contes fantastiques*, puis vinrent les *Paradis artificiels*, qui sont une analyse du livre de Quincey. Il laisse en portefeuille le *Spleen de Paris*, *Mon Bistouri*, *Mon cœur à nu*, qui est une série d'étude et de critiques sur ses contemporains, un volume de poëmes en prose, et une traduction de Burns.

Dans ces derniers temps, son meilleur ami était M. Manet ; le fait est que ces deux natures devaient se comprendre.

Baudelaire adorait les chats, mais cela ne l'empêchait pas de les faire souffrir ; souvent il s'amusait à en prendre un, à l'attacher par la queue et à le mettre sur une grande glace : il riait à se tordre de le voir se débattre et rayer le verre avec ses griffes en cherchant à se sauver.

Un jour, — il habitait dans le quartier latin une mansarde à un sixième étage, — il savonna les marches de l'échelle qui conduisait à son taudis et appela un vitrier, qui monta chez lui portant sur son dos sa fragile marchandise.

— « L'ami, lui dit Baudelaire, si je cassais ce carreau, combien me le feriez-vous payer ? » Et il désigna sa lucarne. Le vitrier se fâcha, Baudelaire le mit à la porte ; en descendant le rapide escalier de son mystificateur, il tomba sur le carré. (1)

---

(1) Asselineau dénonça cette confusion de l'œuvre avec la vie ; voir *supra* p. 304.

Baudelaire s'en amusa pendant huit jours. Cruel dans ses actes, il était féroce dans ses mots.

En Belgique, où il donna des conférences, on lui demanda un jour quelles étaient ses opinions politiques.

— Je n'y ai jamais réfléchi, dit-il.

— Et vos opinions religieuses ?

— Je suis catholique et romain, et j'y ai beaucoup réfléchi.

Une autre fois, on voulut savoir ce qu'il pensait de Renan : — « Renan, fit-il, c'est un rat d'église qui vient manger le pain bénit dans les tabernacles. »

Un dernier mot de lui.

Un jour qu'il attendait dans le salon d'un ministre de l'Instruction publique que celui-ci voulût bien le recevoir, il causait avec le fils du ministre, chef de cabinet. — « Pourquoi, lui disait le jeune personnage, pourquoi, monsieur Baudelaire, choisissez-vous des titres si étranges pour vos ouvrages ? » Baudelaire lui fit cette réponse : « C'est pour étonner les sots. » Il sortit sans attendre l'issue de son audience. (1)

Baudelaire avait des manies ; une entre autres : il ne voulait jamais s'asseoir chez les gens qu'il ne connaissait pas. Dans les maisons où il était reçu, on lui préparait toujours un fauteuil contre un mur et en face de la porte : sans cela, il prétextait une indisposition et s'en allait. La nuit, le moindre bruit le réveillait, et il ne pouvait se rendormir.

Il adorait la musique et composait quelque peu. Il fredonnait presque toujours la *Grand-mère*, de Ronsard qu'il avait notée. (1)

---

(1) Il s'agit sans doute de Rouland, père et fils. Cf. p. 257.

Nous avons esquissé les traits principaux de la vie de Baudelaire, parce que l'homme resterait inexplicable pour qui ne connaîtrait pas les phases de cette existence aventureuse.

Ses accès de cruauté, par exemple, ne dénotaient point une nature mauvaise ; Baudelaire avait l'âme généreuse et grande, mais l'Inde avait déteint sur lui. Ses rhumatismes lui avaient aigri le caractère, l'opium avait affiné ses sens à ce point qu'il se crispait à la plus légère contradiction. Un choc imperceptible pour tout autre le faisait bondir.

Jamais, du reste, ce ne fut une nature pondérée. Il eut toujours pour le merveilleux une tendance que ses raisonnements ne purent jamais détruire et qui l'entraîna hors du vrai, avec cette singulière anomalie qu'il recherchait le réalisme dans les faits les plus fantastiques, et qu'il appliquait à l'enchaînement des épisodes la plus rigoureuse logique.

Il était, par conséquent, le traducteur prédestiné d'Edgar Poë [*sic*], qu'il nous révéla en prêtant au génie rude, grossier, souvent informe et lourd du poëte américain, les grâces prestigieuses de son style coloré.

---

(1) Nous ne connaissons pas de poésie de Ronsard qui porte ce titre. V. Noir fait-il allusion au sonnet fameux : « Quand vous serez bien vieille... », ou à cet autre sonnet : « Vous estes dejà vieille... » *(Œuvres complètes de Ronsard* éditées par G. Cohen, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 639) ? Toujours est-il que ce texte incertain est à verser au dossier de l'admiration de Baudelaire pour Ronsard.

Les Yankees, qui prisent peu Edgar Poë, prétendent que pour apprécier ce dernier, il leur faut le lire dans Baudelaire. (1)

A cette heure, un littérateur anglais essaie de traduire la traduction même de notre poëte. Cette tentative donne la mesure de cette prodigieuse facilité d'assimilation qui a permis à Baudelaire d'être plus Edgar Poë que lui-même.

Que s'il s'agissait de porter un jugement sur l'ensemble des œuvres de Baudelaire, nous oserions hasarder cette opinion, qu'il passera à la postérité. Mais de même que l'on s'arrête, surpris et fasciné, en face des nombreuses et grandioses créations de l'Inde mystique, où le beau se marie à l'horrible, de même on restera frappé de stupeur et d'admiration en présence de ce prodigieux monument littéraire recélant une énigme indéchiffrable.

De nos jours déjà, la foule n'a prêté qu'une attention distraite aux chants bizarres du poëte qu'elle a vu mourir avec une froide indifférence.

Baudelaire s'est égaré seul dans l'Infini.

(VICTOR NOIR, « Paris-Journal — Notes parisiennes », *Journal de Paris*, 3 septembre 1867 (2).)

---

(1) Ceci rappelle un peu trop l'éloge légendaire fait par Gœthe de la traduction de *Faust* due à Gérard de Nerval.

(2) Un tel ramassis d'inepties justifie presque le coup de pistolet du prince Pierre Bonaparte. Nous avons renoncé à signaler au passage les erreurs les plus graves, qu'il s'agisse des parents de Baudelaire, de Jeanne Duval (qui survécut au poète), des pièces condamnées, des petits poèmes en prose, de la traduction de Burns, etc... : nous eussions doublé la longueur de cet article par nos rectifications.

## *LE REQUISITOIRE DE JULES VALLES.*

On me présenta à lui.

Il clignota de la paupière comme un pigeon, se rengorgea et se pencha :

— Monsieur, me dit-il, *quand j'avais la gale...*

Il prononça *gale* comme les incroyables disaient *chaamant*, et il s'arrêta.

Il avait compté sur un effet et croyait le tenir tout entier avec son début singulier.

Je lui répondis sans sourciller :

— Etes-vous guéri ?

Il resta coi, ou mit tout au moins une minute à se remettre. Je regardai avec curiosité ce faux galeux et remarquai tout de suite qu'il avait une tête de comédien : la face rasée, rosâtre et bouffie, le nez gras et gros du bout, la lèvre minaudière et crispée, le regard tendu ; ses yeux, que Monselet définissait : « *deux gouttes de café noir,* » (1) vous regardaient rarement en face ; il avait l'air de les chercher sur la table tandis qu'il parlait, dodelinant du buste et traînant la voix.

Il avait au cou une cravate de foulard rouge, sur laquelle retombait un énorme col de chemise à la Colin (2) et était enfermé dans un grand paletot marron boutonné et flottant comme une soutane.

---

(1) Monselet n'eut que la peine de prendre cette expression à Baudelaire (voir *supra* p. 20 le portrait de Samuel Cramer).

(2) Colin est un amoureux de village, héros d'un opéra-comique célèbre au début du XIX$^{e}$ siècle (*Jeannot et Colin* de Nicolo), qui a laissé son nom à quelques manières de se vêtir.

Il y avait en lui du prêtre, de la vieille femme et du cabotin. C'était surtout un cabotin.

Je ne veux point insulter ses cendres : malheureux, qui n'est point à injurier, mais à plaindre.

Baudelaire, je le rencontrais souvent. Tout le temps, dans la rue, Baudelaire ne m'inspira jamais que de la pitié. Au plus fort même de son succès, je me disais que cette poussière tomberait bien vite et qu'il mènerait vivant, celui-là, le deuil de sa renommée, supplice terrible pour un poëte de cette trempe et un homme de cet orgueil !

Poëte, il ne l'était point de par le ciel, et il avait dû se donner un mal affreux pour le devenir : Il eut une minute de gloire, un siècle d'agonie : aura-t-il dix ans d'*immortalité ?*

A peine !

Ses admirateurs peuvent tout au plus espérer pour lui qu'un jour un curieux ou un raffiné logera ce fou dans un volume tiré à cent exemplaires, en compagnie de quelques excentriques crottés. Ne demandons pas plus pour lui : il ne mérite pas davantage : et combien sont tombés qui étaient plus dignes d'être embaumés dans les pages d'un Elzévir ; mais aussi ceux-là sont morts poitrinaires et non pas fous ; ils n'ont point eu les préoccupations terribles et les angoisses mesquines qu'eut toute sa vie ce forçat lugubre de l'excentricité.

Né bourgeois, il a joué les Cabrions (1) blafards toute sa vie ; il y laissa sa raison, c'était justice : on ne badine pas impunément et aussi effrontément qu'il le fit avec certaines lois fatales qu'il ne faut pas subir lâchement, mais qu'il ne faut pas défier non plus ; on ne surmène pas ainsi son corps et sa pensée, ou bien la nuit se fait dans le cerveau, le sang devient eau dans les veines et il ne reste d'un homme qu'un morceau de chair épaisse et fadasse comme un lot de viande soufflée qui tressaute et tremblotte dans l'insensibilité d'une agonie piteuse.

---

(1) Dans le Cabrion des *Mystères de Paris,* Eugène Sue a incarné le type du rapin gouailleur qui fait des niches à son portier, le solennel Pipelet.

Ah ! ne valait-il pas mieux vivre simplement d'un travail connu, simple mortel, plutôt que de courir après les rimes étranges et les titres funèbres ! Mauvais moment, d'ailleurs, celui-ci pour les biblistes de sacristie ou de cabaret ! Epoque rieuse et méfiante, la nôtre, et que n'arrête point longtemps le récit des cauchemars et le spectacle des extases. C'était déjà montrer qu'on n'avait pas le nez bien long qu'entreprendre pareille campagne à la date où Baudelaire la commença. Que Satan ait son âme !

Satan, c'était ce diablotin, démodé, fini, qu'il s'était imposé la tâche de chanter, d'adorer et de bénir ! Pourquoi donc ? Pourquoi le diable plutôt que le bon Dieu ?

C'est que, voyez-vous, ce fanfaron d'immoralité, il était au fond un religiosâtre, point un sceptique ; il n'était pas un démolisseur, mais un croyant ; il n'était que le niam-niam d'un mysticisme bétasse et triste, où les anges avaient des ailes de chauve-souris avec des faces de catin : voilà tout ce qu'il avait inventé pour nous étonner, ce *Jeune France* trop vieux, ce libre-penseur gamin.

Il étonna fort peu, se tortura beaucoup et finalement joua un jeu de dupe, en menant une vie de victime ! Mauvais spéculateur ! Petit impie !

Il avait, cet impie-là, des sournoiseries de séminariste et le tempérament d'un clérical. Il avait tout juste l'audace du mauvais prêtre qui, dévoré d'appétits cachés, tricherait avec sa conscience et tâcherait de satisfaire du même coup sa foi divine et sa curiosité malsaine. Il n'avait pas la santé d'un débauché et avait dans son enfer une petite porte masquée par où l'on pouvait remonter au ciel.

Etait-il, par quelque côté au moins, un révolté ? Allons donc ! Rien qu'un égoïste qui travaillait péniblement sa gloire et qui ne souffrait pas mais jouissait des douleurs des autres, parce qu'elles pouvaient l'inspirer et aider sa muse menacée de stérilité à accoucher de quelque fœtus qu'il appelait l'embryon d'un monde. On le répéterait dans les cénacles, dans les cafés, et il n'en demandait pas davantage. Incapable d'émouvoir ceux qu'il n'avait pas *préparés*, il posait en aristocrate de la pensée qui s'exile avec ses fidèles dans le pays des idées hautes.

Croyait-il à son génie ? Je n'en suis point sûr, pas plus que je ne suis sûr — tenez ! — qu'il ait jamais mangé du hatchis [*sic*] ou bu de l'opium ! (1)

Existence douloureuse, âme désespérée, croyez-moi ! quand, seul avec lui-même, il se regardait et, se frappant le front ou le cœur, il entendait sa tête qui commençait à tinter fêlé et sa poitrine qui sonnait creux;

---

(1) En 1862 (*Figaro,* 9 octobre, « Les Victimes du livre »), Vallès se disait convaincu que Baudelaire et ses amis absorbaient vraiment de l'opium.

à ces moments-là, quand il fallait évoquer le cauchemar et tripoter l'horrible, la fatigue l'écrasait, le dégoût le prenait, peut-être même, pendant qu'il manipulait ses vers, la peur venait aussi ! Il arrivait à être possédé pour tout de bon !

En tous cas, il s'ennuyait à périr : N'en doutez pas !

Le travail console et fortifie ; il n'était point un paresseux : c'était le plus terrible des laborieux. — Mais encore faut-il que le travail profite : il faut ne pas se morfondre dans l'effort inutile, et n'avoir pas seulement les douleurs de l'enfantement.

Baudelaire sentait uniquement son orgueil fermenter et s'aigrir, mais il avait les entrailles pauvres, et se tordait sans accoucher. Ah ! que ne s'était-il fait professeur de rhétorique ou marchand de scapulaires, ce didactique qui voulait singer les foudroyés, ce classique qui voulait épater Prudhomme, qui n'était, comme l'a dit Dusolier, qu'un Boileau hystérique, et s'en allait jouer les Dante par les cafés. Il n'était pas le poète d'un enfer terrible, mais le damné d'un enfer burlesque. Instruit de son infécondité par les douleurs secrètes de ses nuits solitaires, il essaya de faire croire, à force d'esprit, à son génie, et se dit qu'il pourrait paraître exceptionnel en semblant singulier.

Il se mit à traverser, lui aussi, Ravenne (1) et voulut que les enfants se détournassent ; il n'y eut pour le suivre dans les rues que les chiens qu'il agaçait exprès. Mais, dans les parlottes et les buvettes, ce qu'il avait espéré arriva. Il conquit une célébrité. S'il n'eût fait que des vers et point de farces, il eût été simplement le Siméon Pecontal (1) de la pornographie, mais il grimaça et se disloqua. On parla de ses dislocations, on rit de ses grimaces ; il n'en faut pas plus pour intéresser ces journalistes qui sont las de banalité et avides d'inattendu, blasés que le monstre amuse. Baudelaire se fit monstre.

---

(1) Allusion à quelques vers d'Auguste Barbier sur Dante dans les *Iambes* (XIII) : « ...tu fis le tableau de sa perversité [Florence] / Avec tant d'énergie et tant de vérité, / Que les petits enfants qui, le jour, dans Ravenne, / Te voyaient traverser quelque place lointaine, / Disaient, en contemplant ton front livide et vert : / Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer ! »

Tantôt, en 48, il sortait en blouse bleue avec un tuyau de poêle tout battant neuf sur la tête et des gants beurre frais aux mains, tantôt il se mettait en habit noir et chaussait des sabots crottés de fumier, pour qu'on criât à la chianlit [*sic*].

Ce mois-ci, il était rasé et plâtré comme une fille, l'autre mois, il avait la barbe énorme et les cheveux en brosse ; il ôtait, suivant les besoins, des poils et ajoutait des touffes à la queue du chien d'Alcibiade.

Il entrait au Café anglais et disait : — Garçon, voulez-vous me donner un litre ? — Il avait pris cette habitude de demander du vin à toute heure. Peut-être ne l'aimait-il pas !

C'était pour entretenir la curiosité.

On sait son mot, tandis qu'il mordait dans des noix fraîches :

---

(1) S. Pécontal (1802 - 1872), après avoir écrit une satire, se rangea et devint un sage poète dont une œuvre fut couronnée par l'Académie française.

« On dirait qu'on mange de la cervelle de petit enfant. » (1)

On en cite d'autres que je ne puis transcrire ; celui, par exemple, qu'il lança dans un dîner chez le sculpteur C..., pour s'excuser d'arriver trop tard. (2)

Tout cela, hélas ! était non pas du gros et bon scepticisme, le feu de l'ironie française, la flamme de la gaieté gauloise, c'était de la singularité douloureuse et forcée, l'exhibition savante de phrases phénomènes !

Il combinait d'avance ses mots et ses gestes.

Un peintre de nos amis, qu'il avait invité à déjeuner, pressait sournoisement le genou à une femme aimée par lui.

Baudelaire s'en aperçut, se leva, alla au peintre et lui dit :

— Il faut, dit-il, que vous soyez bien lâche. C'est parce que vous savez que je suis poltron.

Puis il se rassit et continua de déjeuner.

Je le rencontrai un soir au Casino, et lui demandai ce que lui, le poète, cherchait là.

— Je viens pour faire peur aux femmes !

Non qu'il posât pour la brutalité ; il jouait, au contraire, les précieux infâmes, il avait voulu moderniser l'infernalisme du Dante et *scudériser* l'ordure. Il tenait à paraître distingué ; il l'était. Il aurait dû, dans la vie, se contenter de commander et de plaire aux blondes.

---

(1) Cf. p. 169.

(2) Echo de cet enfantillage dans la longue lettre de Troubat à Eugène Crépet publiée par Jacques Crépet (*Bulletin du Bibliophile,* février 1946, p. 62). « C... » : s'agirait-il de Clésinger ?

Mais ce corrompu était, vis-à-vis des femmes, timide, et, je le croirais volontiers, maladroit. Peut-être même sa corruption littéraire était-elle le fruit gâté de sa gaucherie ou de son incapacité physique !

Il se condamna à un rôle pour lequel il n'était pas fait, et qui l'écrasa !

Indifférent aux grands spectacles, et par conséquent impuissant à les peindre, ne ressentant pas d'impressions, se trouvant tout de suite ruiné, à peine il avait écrit deux pages ; trop orgueilleux pour se contenter d'être talent classique, gloire officielle, il inventa, il crut inventer le *diablotinisme* et se figura avoir découvert Lacenaire et Lesbos.

Il but, ou fit croire qu'il buvait ce que ses contemporains n'osaient point boire, et dit ou fit dire qu'il avait sur eux la supériorité de sensations inconnues par lui cherchées, définies et acquises. Il eut la chance de trouver Edgar Poë [*sic*] et de le traduire. Il eût dû n'être jamais qu'un traducteur, lui qui ne savait ni inventer ni voir, et qui, à court d'idées, à bout de ressources, pour conquérir au moins la réputation d'originalité, fourbut son imagination et affola sa sensibilité.

Un de nos amis le vit, il y a quelques mois, dans la maison où il s'est éteint. Sa main gauche inerte et tordue pendait contre sa poitrine ; avec la droite, quelquefois, il essayait de soulever les doigts non encore pourris, mais morts !

Il ne lui restait ouvert que le quart d'un œil dans cette tête qui retombait trop lourde sur l'épaule, et dans laquelle veillait, comme une lueur mourante, la mémoire.

Il ne pouvait articuler qu'un mot, comme un enfant, mais ce mot, il le gémissait, le ricanait, et, avec des hoquets de colère ou de joie, il traduisait ses impressions suprêmes !

On lui montra une fleur :

Il lui fit risette avec son sourire de fou.

— *Cré nom ! cré nom !* roucoulait-il en balançant la tête, et comme ému par le parfum et par l'éclat.

*Cré nom !* C'était tantôt un salut et tantôt un juron, suivant qu'on lui montrait une chose ou un nom qu'il avait aimés ou haïs !

*Cré nom !* C'était peut-être aussi le grognement idiot du désespoir ! — Qui sait ?

Cela voulait dire peut-être : — « Ah ! pourquoi ai-je, toute ma vie, été un comédien ! Je me suis rendu fou moi-même, je le sais et je ne puis le dire, et je le pourrais que peut-être, orgueilleux, je ne le dirais pas ! »

Ah ! je le plains, je vous jure ! oui, je le plains.

Combien de morts déjà parmi ceux de son âge ! Cette génération est donc maudite ? Il y a à ces folies horribles et à ces morts précoces une raison historique, fatale. Quoi donc ? Mais il faut se pencher plus avant dans l'abîme. Restons aujourd'hui au cimetière, nous chercherons un autre jour le secret de ces agonies.

(JULES VALLÈS, « Charles Baudelaire », *La Situation,* 5 septembre 1867 ; article reproduit dans *La Rue* du 7 septembre (1) et, en 1879, dans le volume : *Les Enfants du Peuple.)*

---

(1) Notre copie est établie sur le texte de *La Rue* (rédacteur en chef : Jules Vallès), *La Situation* étant actuellement introuvable.

## UN NEUTRE : EDMOND CROSET.

Un jour, Baudelaire, partant en voyage, voulut se munir d'un passeport. Il alla chez le commissaire de police, qui lui demanda sa profession ; Baudelaire répondit : Poète lyrique ! (1)

Je pense que l'officier public se fit répéter deux fois ce titre inaccoutumé ; mais Baudelaire insista.

Cette historiette n'est pas une plaisanterie ironique que Baudelaire se permettait envers lui-même ; il croyait sérieusement que la profession de poète lyrique était la première du monde ; il s'était cru digne de l'adopter et y mettait son orgueil.

Poète lyrique ! ce mélancolique signalement devrait lui servir d'épitaphe et de passeport pour l'éternité.

Sa jeunesse fut riche et orageuse (2) ; un voyage de long cours que sa famille lui fit faire aux Indes ne calma pas la prodigalité de sa vie et de son imagination. Les aspects démesurés de l'Inde, l'exagération de son climat et de sa nature, les mœurs abandonnées aux voluptés et au mysticisme s'emparèrent de l'esprit de Baudelaire et agrandirent les disproportions de son équilibre.

---

(1) On peut douter que Baudelaire ait donné ce signalement, quand on le voit traiter Philoxène Boyer de « Cruel petit lyrique ! Infâme petit lyrique ! » (*Baudelaire et Asselineau*, p. 186).

(2) « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage » *(L'Ennemi* dans *Les Fleurs du Mal*).

Il fut bientôt réduit, à Paris, à vivre d'une pension de trois cents francs par mois, réglée par un conseil judiciaire, et dont il ne touchait pas même le montant. C'était son hôtesse qui recevait la somme et subvenait aux dépenses de la pension de cet enfant.

Réduit au travail, moins par le besoin que par la retraite, il rêvait pendant de longues journées, sans sortir de chez lui, aux étranges poésies, qu'il gravait et ciselait comme des pierres précieuses, bijoux, bracelets et colliers bizarres, du travail le plus fin, de la forme la plus capricieuse et d'un mystérieux attrait dont il se plaisait à parer son idéal.

Quelquefois, il descendait de l'extase lyrique et prenait la plume pour écrire, dans une prose qui était encore de la poésie, nette et concise, des articles d'art ou de fantaisie.

Il prit parti pour Wagner avec autant de courage que de talent ; il publia, dans l'*Artiste*, rédigé alors par Théophile Gautier, plusieurs portraits d'une grande largeur et d'une extrême finesse, des principaux artistes qu'il affectionnait : Decamps, L. [*sic*] Delacroix, Daumier, etc. (1)

Il désira connaître Gavarni, mais ils eurent peine à s'entendre. Baudelaire trouvait un peu minces et mesquines les figurines de Gavarni, qu'il appelait *poète de la chlorose.* (1)

---

(1) Confusion avec les *Salons*. Toutefois « Quelques caricaturistes français » où Baudelaire fait l'éloge de Daumier, paru dans *Le Présent* en 1857, fut reproduit dans *L'Artiste* en octobre 1858.

Gavarni avait, de son côté, quelque dégoût pour le *rouge idéal* des femmes de Flandre qu'aimait Baulaire, et pour ce type de la négresse qu'il affectionnait également.

Baudelaire avait conservé une excellente éducation et d'exquises manières, aussi précieuses et recherchées que sa toilette, à laquelle il apportait une coquetterie féminine et un surcroît de propreté, avec un léger nuage de parfum et de poudre de riz.

Il avait continué ses rapports avec le monde élégant qui était flatté de le recevoir. Souvent, le soir, il soupait avec des amis dans les cabinets les plus élégants des cafés à la mode. On avait soin, pour lui plaire, de forcer l'éclairage, de faire miroiter les cristaux de Baccarat ou les verres de Bohême ; reluire sur la table l'argent des surtouts et la moire du linge damassé. C'est alors que buvant goutte à goutte des vins de Tockay [*sic*], il se laissait entraîner avec sa verve réfléchie, son exaltation solennelle et glaciale, à tout le développement de sa faculté paradoxale.

Cette parole si facile, cette diction si calme, si posée et si caressante, attachait tellement les auditeurs, que les garçons de service restaient béants devant lui, ne comprenant rien, mais enchaînés par la musique de ce langage.

---

(1) « Je laisse à Gavarni, poëte des chloroses... » *(L'Idéal*, dans *Les Fleurs du Mal*). Le « rouge idéal » se trouve dans la même pièce, mais il est faux que Baudelaire aimât les femmes de Flandre ; voyez le premier quatrain des *Phares* et *Pauvre Belgique*.

On lui offrait deux cents francs pour faire des conférences à l'Athénée ; somme quadruple, je crois, du paiement ordinaire. Il refusa par mépris pour l'argent gagné, ou par dédain pour l'enseignement.

Personne ne pouvait pénétrer chez lui, à moins d'un mot d'ordre écrit de sa main et contrôlé. Il prenait plaisir à recevoir quelquefois un créancier qui lui était sympathique. Il le traitait avec l'élégance de la Palférine : « Mon ami, vous êtes inscrit le quatrième sur ma liste ; si vous montrez de l'impatience et que vos procédés ne soient pas la douceur même, je vous mettrai à la suite, le quarante-cinquième. » (1)

Il avait expérimenté le hatschich [*sic*] et l'opium ; il avait surtout expérimenté la vie dans tous les plaisirs, jusqu'à leurs plus secrètes et leurs plus périlleuses limites.

Il était convaincu, plus que n'importe quel sage, des dangers des excitations artificielles de l'esprit comme du corps. (2)

Lorsque vint la paralysie qui frappa sa santé comme son intelligence, il fut doux et résigné envers la maladie.

Comme écrivain, il a été le plus honorable que je connaisse, car il n'a jamais écrit que pour sa Muse ou son plaisir.

---

(1) Cf. p. 85.
(2) Cf. *Les Paradis artificiels,* p. 63 sq.

Comme homme, on eût pu lui souhaiter une destinée et un bonheur plus réguliers ; il n'en a pas voulu. Il a préféré passer vite, après avoir cueilli et respiré avec ivresse ces fleurs du Mal qu'il a chantées.

(EDMOND CROSET, « Fantaisie. Baudelaire », *La Vogue Parisienne,* 7 septembre 1867.)

◆

*[Ces articles ne passèrent pas inaperçus et le 9 septembre 1867 Poulet-Malassis écrivait à Ancelle :*

*« Vous savez de quelle façon les journalistes traitent Baudelaire. Tantôt ils sont bêtes, tantôt ridicules. Le plus souvent l'un et l'autre. S'ils ne sont que sots, on finit par leur en savoir gré. Il y avait en effet une grande distance entre l'intelligence de Baudelaire et celle de la plupart des êtres qu'il était condamné à rencontrer.*

*Mais il est l'auteur des* Fleurs du Mal, *sûr de sa mémoire aussi longtemps que la langue française se parlera et s'écrira. » (Lettre publiée par Jacques Crépet,* Bulletin du Bibliophile, *série de guerre, nos 5-10, p. 209.)*

*Des protestations avaient été élevées dans la presse, notamment contre l'article de Vallès. Auguste Chabrol* (Le Soleil, *6 septembre 1867) déclara : « Quand on* *est si petit on ne s'attaque pas impunément à de tels colosses. » Alphonse Duchesne, dans le* Figaro *du 21 septembre, condamnera cet « article irritant, exaspérant, sans profondeur et sans vérité ». Entre temps H. Vernoy, dans* L'Univers illustré *du 14 septembre 1867, avait mentionné « la quantité prodigieuse de nouvelles à la main et d'anecdotes plus ou moins apocryphes » jetées sur la tombe de Baudelaire.*

*Le jour même où paraissait la diatribe de Vallès, Gonzague Privat demandait dans* Le Soleil *(5 septembre) qu'on ouvrît une souscription pour l'érection d'un monument à Baudelaire. Le poète devait attendre cet honneur jusqu'en 1902...*]

## NOTE SUR
## « LES NUITS DE MONSIEUR BAUDELAIRE ».

*Cette lithographie a paru dans le numéro spécimen du journal* Le Boulevard, *1er décembre 1861. Elle était accompagnée du texte de Banville que nous avons cité p. 299.*

*Cette image est l'aboutissement d'un thème traité par Durandeau dès 1857 et 1858. Dans le* Rabelais *du 25 juillet 1857 avait été publiée une suite intitulée « Odyssée de Pilou, fusilier au 73e de ligne ». L'une des images de cette suite (lithographiée par Pothey), celle que nous reproduisons aussi, est le germe des « Nuits de M. Baudelaire ». Le 15 juillet 1858, la gravure reparut dans le* Journal Inutile, *lithographiée par Gillot, et appliquée cette fois à Baudelaire, avec une légende fort spirituelle : « Oh ! c'est beau de l'air ». On suit d'une publication à l'autre l'enrichissement de la caricature qui se charge en 1858 et 1861 d'accessoires hétéroclites.*

# INDEX DES NOMS

**A**

Abrantès (duc d'), 96.
Affre (Mgr), archevêque de Paris, 104.
Alcibiade, 319.
Alfieri, 132.
Ancelle (Narcisse-Désiré), conseil judiciaire de Baudelaire, 27, 57, 73, 114, 121, 122-123, 226-227, 231, 324, 327.
Ange-Bénigne, voir comtesse de *Molènes.*
Asselineau (Charles), 8, 11, 16, 19-20, 23-24, 43, 52, 63-64, 83-84, 122-123, 141, 161, 172, 175, 178, 185-186, 195, 226-227, 230, 231-232, 235, 245, 248, 252, 253, 262, 266, 302, 303-304, 310, 323.
Attila, 184.
Aubigné (Agrippa d'), 188.
Audebrand (Philibert), chroniqueur fécond, à qui l'on peut assez souvent se fier, 86, 169, 170-171.
Augier (Emile), 85.
Aumale (duc d'), 97.
Aunay (Alfred Descudie, dit Alfred d'), 34.
Aupick (général), beau-père de Baudelaire, 39-40, 42, 46, 49-52, 55-57, 74-75, 79-80, 98, 101, 113-116, 118, 122, 308, 313, 323.
Aupick (Mme), 39-43, 46, 49-52, 55-57, 74-75, 79-80, 113-114, 115-118, 119-123, 225-227, 228, 229-230, 234, 308, 313, 323.
Auzas (Auguste), 227.

**B**

B. (Léontine), maîtresse de Ph. Boyer, 141.
Babou (Hippolyte), 178, 215-218, 243.
Bailly de Surcy, 16.

Fondateur d'une « maison de hautes études », où Baudelaire rencontrait Prarond, Le Vavasseur, Jules Buisson, Ph. de Chennevières. Sur lui voir Marcel A. Ruff, *L'esprit du mal et l'esthétique baudelairienne* (Armand Colin, [1955], p. 163-164.

Baissey, rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
Baluchon, 278-279.
Balzac (Honoré de), 54, 65-66, 86, 183, 326.
Bandy (W. T.), 8, 10, 69, 98, 106, 170, 221.
Banville (Théodore de); son ton habituel est celui du dithyrambe, 7, 17-18, 69-70, 74, 78, 83, 86, 96, 128-130, 147, 149-151, 152, 160, 171, 173, 178, 181, 196, 218, 230, 234, 235, 247, 256-257, 299-300, 329.
Barbey d'Aurevilly, 137, 200, 251.
Barbier (Auguste), 181, 318.
Barral (Georges), 209-210.
Venu à Bruxelles en septembre 1864 pour y accompagner Nadar dans une ascension du *Géant,* il eut l'occasion pendant cinq journées, qui ont fourni beaucoup de copie à M. Kunel, de rencontrer Baudelaire. Rédigés très tardivement (Barral est mort le 9 mai 1913) et sans doute retouchés en partie par M. Kunel, ces souvenirs ne présentent pas une garantie d'absolue véracité. Le moins que l'on puisse dire des propos prêtés à Baudelaire, d'une élocution molle et baveuse, c'est qu'on n'y reconnaît pas la voix d'acier du poète.
Barrès (Maurice), 153.
Barroilhet (Paul), 175.
Baryton et collectionneur de bonnes adresses comme de tableaux de maîtres. On trouve son nom dans le *Carnet* de Baudelaire, orthographié, ainsi que sous la plume de Troubat, avec un seul *r.* Voir les *Journaux intimes* édités par J. Crépet et G. Blin (Corti, [1949], p. 409).
Barthet (Armand), 100, 165-167.
Baschet (Armand), 105.
Basselein (Olivier), 133.
Bataille (Charles), 26.
Baudelaire (Claude-Alphonse), demi-frère du poète, 41, 116-118, 232.
Baudelaire (Mme Cl.-Alph. —, née Félicité Ducessois), femme du précédent, 122-123, 232.
Baudelaire (Joseph-François), père du poète, 308, 313.
Bédos, rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
Belle-Poule (café de la), 143, 172.
Bernard (Thalès), 153.
Bernis (cardinal de), 176.
Berthelot (Philippe), 73-75, 80.
Billy (André), 121.

Blaze de Bury (Henri), 265-266.
Blin (Georges), 295.
Blondet (Emile), pseudonyme de Paul *Mahalin* (contrairement à ce qu'avance le Catalogue général des Imprimés de la Bibliothèque Nationale), emprunté au sémillant journaliste de *La Comédie humaine.* (De même, Noémi Cadiot, femme de l'abbé Constant, *alias* Eliphas Lévi, écrivait sous le nom de Claude Vignon.)
Bocage, acteur, 44.
Boileau, 188, 318.
Boissin (Firmin), dit *Simon Brugal,* 107-108, 166.
Il tenait les détails que nous avons donnés p. 107 d'Arthur Ponroy qui dirigea *Le Représentant de l'Indre* à partir de 1850.
Bonaparte (prince Pierre), 313.
Bonnier de la Chapelle (Mme C.), 230.
Borel (Pétrus), 83.
Bouilhet (Louis), 137.
Bourdin (Gustave), 69.
Bourget (Paul), 7.
Boyé (Maurice-Pierre), 149.
Boyer (Louis), rédacteur au *Corsaire-Satan,* collaborateur de Paul de Kock, 86.
Boyer (Philoxène), 141, 250, 323.
Boyer d'Agen, 266, 292.
Bracquemond (Félix), 232.
Breilh (Raymond de), 133.
Bresdin (Rodolphe), dit Chien-Caillou, 103.
Briffault (Eugène), rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
Broise (Eugène de), beau-frère de Poulet-Malassis, 178.
Brugal (Simon), voir *Boissin.*
Buisson (Jules), 101, 152.
Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes,* 266.
Burns (Robert), 310, 313.
Busquet (Alfred), rédacteur au *Corsaire-Satan,* 83, 86.
Byron (lord), 137-138.

C

Café anglais, 319.
Calmann Lévy, 232.
Cantel (Henri), 200-202.
Outre la poésie que nous avons citée, Cantel avait déjà

dédié à Baudelaire un « sonnet païen » : « Les Lèvres », paru dans *L'Eclair* (t. III, 1853, p. 453). Le 21 juillet 1857, il écrivait à son maître : « Je vous aime et vous admire de tout mon cœur. » (Collection Armand Godoy.) Tout le recueil des *Impressions et Visions* (1859) porte la marque de cette admiration.

CARJAT (Etienne), 293-294.

Photographe, caricaturiste et fondateur du *Boulevard* dans lequel Baudelaire publia quelques vers et quelques poèmes en prose.

Casino-Cadet, 174-176, 320.

CASTILLE (Hippolyte), 7.

CATILINA, 266.

CÉSAR, 303.

CHABROL (Auguste), 327-328.

CHAIX D'EST-ANGE (M$^{e}$), avocat de Baudelaire lors du procès de 1857, 191.

CHAMPFLEURY (Jules Fleury-Husson, dit), 8, 24, 40, 67-69, 83, 86, 88-90, 96-99, 102-105, 154, 165, 173, 174-175, 178, 230, 232, 234, 241, 255, 259-260, 279, 295.

CHAMPION (Edouard), 198.

CHARLIER (Gustave), 191, 210-211, 215.

CHASTEL (Guy), 218.

CHENNEVIÈRES (Ph. de), 152.

CHÉRUEL (abbé), 234.

CHEVREAU (Henri), 147.

A publié un recueil de vers en collaboration avec Laurent-Pichat.

CHRISTOPHE (Ernest), sculpteur, 241, 264-265.

CLADEL (Léon), 143, 205-206.

Baudelaire l'aida à corriger ses *Martyrs ridicules* (Poulet-Malassis, 1862) et les préfaça ; sa préface parut d'abord sous la forme d'un article dans la *Revue fantaisiste* (15 octobre 1861). Cladel, très justement fier de ce patronage, garda toute sa vie une vraie reconnaissance à celui qu'il nommait son Maître. Son récit, dont nous n'avons cité qu'un extrait, p. 205, fut publié pour la première fois dans le *Musée des Deux-Mondes* (1876), où une note de la rédaction indiquait que Cladel avait vécu « dans la plus profonde intimité » avec Baudelaire, — affirmation un peu excessive ; qui put se flatter d'avoir connu intimement Baudelaire ? Pas ce jouvenceau, assurément. Ces pages furent ensuite reprises, développées, sous le titre « Dux » dans *Bonshommes* (Charpentier, 1879) et il y eut encore d'autres reproductions. Sur Baudelaire et Cladel, on consultera avec profit le petit livre de Mme Judith Cladel.

CLARETIE (Jules), 176, 190-191, 278.

CLÉSINGER (Auguste), 320.

COHEN (Gustave), 312.

COLIGNY (Charles), 199.

CORAL, rédacteur au *Corsaire-Satan*, 86.

CORMENIN (Louis de), 115.

COURBET (Gustave), 95-96, 99, 103, 118-119, 224-225.

COURTOIS, rédacteur au *Corsaire-Satan*, 86.

COUSIN (Charles), 15, 44-45, 61, 74, 76.

Il semble avoir épousé la querelle de Louis Ménard contre Baudelaire.

CRÉPET (Eugène), 11, 16, 62-63, 101, 121, 127, 155, 175, 225, 252, 320.

CRÉPET (Jacques), fils du précédent, 8, 10-11, 21, 56-57, 96, 123, 155, 165, 174-175, 225, 232, 243, 252, 295, 320, 327.

CROSET (Edmond), 323-327.

D

Dagneaux, (café), 171.

DANTE, 200, 318, 320.

DANTRAGUE (Gabriel), 167-168.

DAUMIER (Honoré), 324.

DAVID (Louis), le peintre, 214.

DAVID, chef de claque à l'Opéra, 175.

Voir sur lui un article anonyme de la *Revue anecdotique* (1re quinzaine de mars 1862, p. 101) que W. T. Bandy attribuerait volontiers à Baudelaire.

DEBANS (Camille), 172.

DECAMPS, peintre, 324.

DECAUX (Georges), 55.

DECŒUR (Maurice), 143.

DELACROIX (Eugène). Baudelaire avait à l'hôtel Pimodan une copie par Deroy, des *Femmes d'Alger* de Delacroix, p. 64, et *La Douleur*, une tête de femme du maître, 69. Voir aussi p. 67, 85, 127, 170, 210, 324.

DELAVIGNE (Casimir), 108.

DELVAU (Alfred), 168, 188.

DE QUINCEY (Thomas), 310.

Deroy (Emile), 19-21, 23, 64, 78, 149-151.
Descauriets, rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
Deschamps (Léon), 235.
Deschanel (Emile), condisciple de Baudelaire au collège Louis-le-Grand, 43.
Desportes (Alexandre-François), 65.
Dierx (Léon), 200.
Dinocheau (restaurateur), 172.
Divan Le Peletier (café), 171, 264.
Dommartin (Léon), 211, 232-233.
Rédacteur en chef en 1864 du *Bilboquet,* hebdomadaire satirique paraissant à Spa. Il écrivit aussi dans la *Gazette des Etrangers.*
Don Juan, 266.
Doucet (Camille), 231.
Du Camp (Maxime), 28-29, 114-116, 166, 248-249.
Du Camp était un peu « pion », — comme doit l'être tout directeur de revue, et l'exactitude dont il se piquait et qu'il voulait inculquer à Baudelaire ne pouvait convenir à celui-ci ; d'où des relations assez tendues. Voir *E.J.C.,* p. 285-286 et 354-355.
Ducasse, rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
Ducessois (Louis-Théodore), imprimeur, parent de Baudelaire par alliance, 232.
Duchesne (Alphonse), 188, 277-278, 279, 328.
Dufay (Pierre), 167.
Du Mesnil (Armand), 231.
Dupanloup (Mgr), 191.
Dupont (Pierre), 44, 147, 150-151, 174.
Durand (Charles), 302-303.
Durandeau (Emile), caricaturiste, 299-300, 329.
Duranty (Edmond), 269.
Sur ses rapports avec Baudelaire, voir les *Propos* de J. Crépet (Mercure de France, 1957).
Dusolier (Alcide), 242, 318.
Journaliste assez brillant et âpre. C'est lui qui qualifia Baudelaire de « Boileau hystérique » (*Le Nain jaune,* 27 avril 1864 ; article recueilli cette même année dans *Nos gens de lettres,* Faure; nous en avons cité un bref extrait.)
Duval (Dr), 223-230.
Duval (marchand de vin), 62.

E

Émon (Jean-Louis), 117, 122.

F

Falstaff (John), pseudonyme, 188.
Fantin-Latour (Henri), 232.
Fauchery (Antoine), 83.
Feuillet (Octave), 44, 273.
Féval (Paul), 231.
Feydeau (Ernest), 136-138, 263-264.
Auteur de *Fanny,* roman qu'on se plut à opposer à *Madame Bovary* et qui reçut des éloges de Sainte-Beuve. Hippolyte Babou prit acte de l'article du critique pour reprocher à celui-ci d'avoir gardé le silence sur *Les Fleurs du Mal* (« De l'Amitié littéraire », *Revue française* du 20 février 1859 : « Il glorifiera *Fanny,* l'honnête homme, et gardera le silence sur *Les Fleurs du Mal.* »), et il s'ensuivit un léger froid entre le poète et Sainte-Beuve. Baudelaire a-t-il rendu Feydeau responsable de cet incident ? Il avait une autre raison d'en vouloir à l'auteur de *Fanny:* la fatuité du romancier devait lui être proprement insupportable. Enfin, Feydeau avait épousé la nièce de Calonne (Larchey, *Fragments de souvenirs, op. cit.,* p. 9), directeur de la *Revue contemporaine,* avec qui Baudelaire se brouilla mortellement.
Fiorentino (P.-A.), critique musical, 86, 174.
Flaubert, 115, 138, 181.
Flottes (Pierre), 8.
Forey (Jules), 170.
Fouquier (Henry), 264-265.
Fournel (Victor), 191.
Fournier (Marc), 83, 84, 86.
Fromentin (Eugène), 231.

G

Gautier (Féli), 50, 113-114.
Gautier (Judith), fille de Théophile Gautier, auteur d'un article sur la traduction d'*Eureka* dont Baudelaire la remercia, par une lettre, le 9 avril 1864. 155-156, 247-248, 283-285.

Gautier (Théophile), 21-23, 33, 65-66, 115, 136-138, 151, 155-156, 173, 178, 181, 183, 186, 196, 210-213, 235, 284-285, 324.
Gautier d'Aulnay, 142.
Gavarni, 324-325.
Geefs (Liévin), [?], 216.
Gille (Philippe-Emile-François) revêtait dans *Le Figaro* « Le Masque de fer », 26-27.
Gillot, 329.
Girardin (Emile de), 96.
Glatigny (Albert), 202-203, 218.
Goethe, 255, 313.
Goncourt (Edmond et Jules de), 29, 121-122, 137, 172.
Gonet (Gabriel de), 173.
Dans la notice qu'il consacre à Baudelaire, il déclare qu'il le connut *indirectement* vers 1855.
Gosse (Etienne), 87.
Gosse, voir *Salles.*
Grave (Théodore de), 287-293.
Guys (Constantin), 174-175.
Guizot (François), 98-99.

**H**

Haussens, chef d'orchestre, 217.
Heine (Henri), 231.
Heredia (José-Maria de), 197-198.
Hérisson (Charles D.), 50.
Hetzel (P.-J.), en littérature *Stahl,* 230.
Hignard (Henri), 45-46.
Homère, 137, 165.
Houssaye (Arsène), 188, 230, 232, 234, 235.
Houssaye (Henry), fils du précédent, 232.
Hugo (Victor), 7, 178, 196.

**I**

Ideville (Henry d'), 166.

**J**

Janin (Jules), 280.
Javel (Firmin), 206.
Jeanne Duval, 74, 79, 105 (?), 108, 128-133, 134, 265, 308, 313.

Joliet (Charles), 32-33, 39.
Journet (Jean), 40.
Junius, voir *Delvau* et *Duchesne*.
Junot, 96.

**K**

Kunel (Maurice), 210.

**L**

Lacenaire, 321.
Lacordaire, 183.
La Fizelière (Albert de), 52-55 (?).
Lafond (Alexandre), 178.
La Fontaine, 151.
La Madelène (Henry de), 34, 301.
Lamartine, 7, 185, 196.
Lang (Georges-Emmanuel), 41, 118, 226.
Larchey (Lorédan), 31; sous le pseudonyme de « Mairobert », 223-224.
La Rounat (Charles de), 83.
Lasègue (Charles), 46.
Laurent (C.), rédacteur au *Corsaire-Satan*, 86.
Laurent-Pichat, fondateur avec M. Du Camp et L. Ulbach de la deuxième *Revue de Paris*, 147.
Laurier, rédacteur au *Corsaire-Satan*, 86.
Lebeuf (L.-M.), député, 150.
Lebloys (Ernest), 166.
Lebourg (Charles), 139-140.
Lebrun (Charles), 65.
Leclercq (Émile), 214-215.
« Réaliste » belge. C'est sans doute lui le « romancier, imitateur des copistes des singes de Champfleury » que Baudelaire se proposait de brocarder dans *Pauvre Belgique* (voir *Œuvres Posthumes*, t. III, p. 95 et 325).
Leconte de Lisle, 44, 153, 160, 181, 196, 235.
Le Fébure (Ernest), 200.
Legendre (A.), 259-260.
Lemaître (A.), rédacteur au *Corsaire-Satan*, 86.
Lemercier de Neuville, 277.
Lemerre (Alphonse), 171, 232, 235.
Lemonnier (Camille), 211-213.

LEMONNIER (Léon), 42.
LÉONARD DE VINCI, 22, 137.
LE POITEVIN SAINT-ALME, rédacteur en chef du *Corsaire-Satan,* 83-90.
LESCOPHY (restaurateur), 104.
LESUEUR (Eustache), 65.
LEVALLOIS (Jules), 54, 167-168.
Secrétaire de Sainte-Beuve (1855-1859); mémorialiste peu sûr.
LE VAVASSEUR (Gustave), 152. Voir *Prarond.*
LIGONIER (lord et lady), 132.
LIREUX (Auguste), directeur de l'Odéon, 64.
LITTRÉ, 185, 264.
LOUIS, compositeur du *Corsaire-Satan,* 84.
LOUIS LE HUTIN, 142.
LOUIS IX (saint Louis), 142.
LOUIS-PHILIPPE, 153.
LUZARCHE (Robert), 200.
LYON-CAEN (M^e^), 27.

M

Madrid (Café de), 172.
MAGNARD (Francis), 242-243, 269-270.
MAHALIN (Paul), 223, 250, 260, 273.
Ecrivant sous son nom ou sous le pseudonyme d'Emile *Blondet ;* auteur d'ouvrages sur les actrices de son temps et sorte de Dumas au petit pied.
MAILLARD (Firmin), 30, 169-170.
MAILLARD (Georges), 233-234.
MAIROBERT, pseudonyme de Lorédan *Larchey,* emprunté au pamphlétaire Pidansat de Mairobert.
MAISTRE (Joseph de), 107.
MALLARMÉ, 198-199.
MANET (Edouard), 160, 232, 310.
MANET (Mme), 224.
MANUEL (Eugène), 147.
MARAT, 107.
MARCHAND, rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
MARGADEL (Charles-Louis), 115-116.
Né le 13 février 1806 à Vannes, il fit en France et en Algérie une belle carrière d'officier d'état-major. A son retour de Constantinople (1851), il fut chef d'état-major

de l'armée de Paris, puis remplit cette même fonction à Toulouse, à Bayonne et auprès des divisions de l'Ouest. Nommé général de brigade le 13 mars 1858, il fut relevé de son commandement pour raison de santé le 22 août 1870 et admis le surlendemain à faire valoir ses droits à la retraite. (Renseignements aimablement communiqués par le Service Historique de l'Armée, ainsi que la substance de la note de la p. 115).

Marguerite de Bourgogne, 142.

Marianne, bonne de Théophile Gautier, 284.

Marie (de Saint-Georges), avocat et homme politique, 299.

Marin (Me Hippolyte), 27.

Marot (Clément), 151.

Martineau (Henri), 132.

Martino (Pierre), 138.

Marx (Adrien), 142, 271-272, 273-274, 286, 303.

Masque de Fer (Le), pseudonyme de *Gille.*

Matarasso (H.), 178.

Mathilde (princesse), 141.

Melvil-Bloncourt, 167.

Ménard (Louis), 44-45, 73-80, 153, 197-198.

Ménard, qui eut toutes sortes de talents, fut le condisciple de Baudelaire au collège Louis-le-Grand. Il ne pardonna pas à son ancien camarade d'avoir éreinté son *Prométhée délivré* (*Le Corsaire-Satan,* 3 février 1846) et écrivit sur *Les Fleurs du Mal* un des articles les plus fielleux qui les accueillirent (*Revue philosophique et religieuse,* septembre 1857). Les souvenirs consignés par Ph. Berthelot et Rioux de Maillou prouvent que le temps n'avait pas atténué sa hargne. D'ailleurs les opinions religieuses et politiques de l'auteur des *Rêveries d'un Païen mystique* le situaient aux antipodes de Baudelaire.

Mendès (Catulle), 30-31, 157-162.

Mérat (Albert), 204.

Publia, anonymement, en 1863, avec Léon Valade, un recueil de vers: *Avril, Mai, Juin.*

Mercier (Sébastien), 218.

Métra (Olivier), 176.

Meyerbeer, 260.

Michel-Ange, 137.

Michelet (Victor-Emile), 139-140.

Mieroslawski, 271-272, 308-309.

Mignot, sous-officier, 166.

MINOT (Eugène), 278-279.
MOLÈNES (comtesse Paul de), 139, 257-259.
Femme d'un ami de Baudelaire, elle écrivit sous le pseudonyme d'*Ange-Bénigne.*
MOLIÈRE, 67.
Momus (Café), 165.
MONNIER (Henry), créateur de Joseph Prudhomme, 67-69, 136, 299, 318.
MONSELET (Charles), 165-167, 176, 178, 230, 232, 234, 255, 277-278, 314.
MOUQUET (Jules), 98, 106.
MURGER (Henry), 83, 86, 115, 165, 173.
MUSSET (Alfred de), 7, 175, 196, 231.

**N**

NADAR (Félix Tournachon, dit), 8, 18-19, 32, 39-40, 165, 209, 230, 232, 263-264, 275.
NAZA (Gilles), directeur de théâtre, 218.
NERVAL (Gérard de), 161, 173, 313.
NESTOR, voir *Fouquier.*
NICOLLE (Henri), rédacteur au *Corsaire-Satan,* 83, 86.
NICOLO, compositeur, 314.
NIETZSCHE, 259.
NOBODY, pseudonyme de *Poulet-Malassis.*
NOIR (Victor), 307-313.

**O**

OFFENBACH (Jacques), 176.
ORLÉANS (Ferdinand duc d'), fils aîné de Louis-Philippe, 49.
OUDRY (Jean-Baptiste), 65.

**P**

PALISSOT (Émile), 189.
PARMÉNIE (Antoine), 230.
PAZ (Eugène), 228-229.
PÉCONTAL (Siméon), 319.
PERRAUD (Adolphe), voir Maxime *Rude.*
PICHOIS (Claude), 11, 40.
PICHON (baron Jérôme), 258.
PINARD (Ernest), 309.
Substitut qui, lors du procès des *Fleurs du Mal,* prononça le réquisitoire contre Baudelaire et ses co-accusés.

PINCEBOURDE (René), 44.
Employé de Poulet-Malassis, puis libraire établi à son propre compte; sa générosité lui avait valu le surnom de Pincemaille. Voir l'*Index* de la *Correspondance générale.*
PIOGEY (Dr), 230, 232.
PIPELET et ANASTASIE PIPELET, personnages des *Mystères de Paris*, 299, 315.
PLOUVIER (Edouard), 83.
POE (Edgar Allan), 117, 176, 186, 189, 191, 199, 206, 290, 300, 310, 312-313, 321.
POMARÉ, voir *Sergent.*
POMMIER (Jean), 105.
PONROY (Arthur), 107.
PONSARD (François), 85.
POTEY (Charles), 232.
POTHEY (Alexandre), 232, 329.
POULET-MALASSIS (Auguste), 7, 123, 157, 167, 178, 185, 218, 228, 241, 256, 309-310, 327. Sous le pseudonyme de « Nobody », 262-263.
POUSSIN (Nicolas), 65.
PRAROND (Ernest), 16, 62-63, 127-128.
A publié en 1843, sous l'anonymat, un recueil, *Vers*, avec Gustave Le Vavasseur et Auguste Dozon; Baudelaire faillit collaborer à cette entreprise.
PRÉAULT (Auguste), 174.
PREVOST (Mme), fleuriste, 251.
PRIVAT (Gonzague), 328.
PRIVAT D'ANGLEMONT (Alexandre), 69, 73, 78, 130, 174.
PROMAYET (Edouard), 95-99.
PROUDHON (P.-J.), 85, 115.

R

RABELAIS, 151.
RAFFET (Denis-Auguste-Marie), 149.
RASPAIL (François), 104.
REGNIER (Mathurin), 61, 188.
RENAN, 311.
RENAUD (Armand), 200.
RICARD (comtesse de —, selon l'*Intermédiaire;* femme du général de Ricard à qui Vapereau accorde le titre de marquis, mais que les *Almanachs impériaux* connaissent sans titre), mère du suivant, 198.

Ricard (Louis-Xavier de), 200.
Fondateur de la *Revue du Progrès,* puis, avec Catulle Mendès, de *L'Art,* où parut l'étude de Verlaine sur Baudelaire.
Ricault d'Héricault, 171.
Riche (café), 29, 172.
Ridok, 271-272.
Rioux de Maillou (Pedro), 75-80, 131, 256.
Il a recueilli dans *Souvenirs des autres* les propos de Louis Ménard (voir à ce nom) sur Baudelaire et emprunté quelques anecdotes au légendaire baudelairien. Ainsi des deux propos qu'il met dans la bouche du poète (ici p. 256), le premier avait été rapporté par Francis Magnard (*Chronique de Paris,* 10 septembre 1867), et le second par Jules Claretie (*Figaro,* 7 août 1864). Cela donne la mesure de la confiance qu'on peut lui accorder.
Robespierre, 106, 107. Café de —, 170-171.
Ronsard, 45, 61, 151, 312.
Rops (Félicien), 216.
Roqueplan (Nestor), 266.
Rotonde (café de la), 96, 172.
Rouget de Lisle, 98.
Rouland (Gustave), père et fils, 256-257, 311.
Rouvière (Philibert), 261.
Rude (François), sculpteur, 139.
Rude (Maxime), pseudonyme d'Adolphe *Perraud,* 106, 243, 270-271.

S

Sabatier (Aglaé-Apollonie Savatier, dite Mme Sabatier, *alias* la Présidente), 134-138.
Sacy (Samuel-Ustazade Silvestre de), 185.
Sade (marquis de), 199.
Saint-Aguet (Maurice), rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
Saint-Germain (Marie de), 168.
Saint-Victor (Paul de), 137.
Sainte-Beuve, 137-138, 154-155, 174-175, 186-187, 190, 196-197, 251, 256, 297.
Saliz (capitaine), 50-53.
Salles (Isidore), dit *Gosse,* 86-87.
Sand (George), 299.
Sara, première maîtresse de Baudelaire, 127-128, 265.

SARCEY (Francisque), 280.
S. B., 199.
SCHANNE (Alexandre), 118-120, 177.

Schanne figure dans les *Scènes de la Vie de Bohème* de Murger sous le nom de Schaunard; il avait été rapin. Ses *Souvenirs* ne méritent pas toute créance: à la fin des deux passages que nous avons cités, et qui doivent se rapporter à 1858-1859, ne fait-il pas rentrer Baudelaire place Vendôme, chez son beau-père, qui avait quitté ce domicile et, depuis plus d'un an, ce monde, quand le poète séjourna à la Maison-Joujou ? Probablement Schanne avait-il connu Baudelaire jeune et a-t-il contaminé des souvenirs de dates différentes.

SCHAUNARD, voir *Schanne.*
SCHOLL (Aurélien), 261-262.
SCHWOB, rédacteur au *Corsaire-Satan,* 86.
SCRIBE (Eugène), 189.
SERGENT (Elise —, dite la *reine Pomaré*), 69-70.
SHAKESPEARE, 7, 133, 137, 199.
SICHEL (Mme), 121-122.
SILVESTRE (Théophile), 230, 232.
SOSIE, pseudonyme, 280.
SPOELBERCH DE LOVENJOUL (vicomte Charles de), 7, 105.
STENDHAL, 9, 132.
STERNE (Laurence), 23.
STEVENS (Alfred), peintre belge, 230, 232.
SUE (Eugène), 299, 315.
SWIFT, 170.

T

TALMA, 169, 175, 218.
TÉRENCE, 223.
TIBÈRE, chat de Baudelaire [?], 288, 291-292.
TISSERANT (Jean-Hippolyte), 261.
TOUBIN (Charles), 8, 24-25, 40, 95-100, 101-105, 132.

La plupart des pages que nous avons citées de ses *Souvenirs d'un septuagénaire* avaient déjà été publiées par Charles Dornier dans la *Revue de France* (1^er^ mars 1925 et 15 octobre 1926). Nous avons pu revoir notre texte sur une copie du manuscrit, grâce à l'obligeance de Mlle Eugénie Toubin, nièce de l'écrivain. Il est à souhaiter que la totalité de ces mémoires d'un Franc-comtois, témoin lucide des mœurs parisiennes et provinciales, grand voyageur et passionné philologue, voie enfin le jour.

Trapadoux (Marc), 166.

Traviès, caricaturiste, 40.

Troubat (Jules), ami de Champfleury et secrétaire de Sainte-Beuve, 154-155, 174-175, 193, 224-225, 248, 251-252, 320.

Turlot (Café), 102-103, 172.

**U**

Ulbach (Louis), 147-149.
Fondateur de la deuxième *Revue de Paris* avec M. Du Camp et Laurent-Pichat.

**V**

Vallès (Jules), 251, 305, 314-322, 327-328.

Vaudin (J.-F.), 241.

Verlaine, 196, 198-199, 232, 235, 280.

Vernoy (H.), 328.

Véron (Pierre), 188.

Véronique [?], 299.

Veuillot (Louis), 138, 230, 232, 235.

Viard (Jules), 85, 86.

Viennet (Guillaume), 7, 183-185.

Vigny, 160, 186, 253.

Villemain (Abel), 68, 183-185.

Villiers de l'Isle-Adam, 200.

Villon, 45, 151.

Virgile, 44.

Virmaître, rédacteur au *Corsaire-Satan*, 86.

Vitu (Auguste), 21, 78, 83, 85, 86, 149-150, 174, 230-231, 232.

**W**

Wagner (Richard), 160, 224, 324.

Wailly (Léon de), 170.

Wallon (Jean), le Colline des *Scènes de la Vie de Bohème* de Murger, 230, 232.

Watripon (Antonio), 167.

WEILL (Alexandre), 83, 86, 211, 262-263.
J. Crépet a publié une lettre de Weill à Poulet-Malassis, insolente à force de fatuité ; elle concerne la publication de la plaquette sur *Théophile Gautier* parue chez l'éditeur en 1859 :
« M. Beaudelaire [*sic*] fait son éloge de grand homme à travers Gautier. Tous deux ensemble ne font ni un poète ni un écrivain. Ils savent pourtant leur langue et voilà tout. » (*Bulletin du Bibliophile,* mars 1946, p. 124.) Et voilà tout...
WINTER (Henri), 200.

Z

Z. (Emma), 139-140.
ZYMANS (Dr), [?], 216.

# TABLE DES MATIERES

Introduction. 7

I. - Portraits et Silhouettes. 13

II. - La Jeunesse de Baudelaire. 35

1. L'enfant, l'écolier. 37
2. Le voyage dans les mers du Sud. 47
3. La jeunesse dorée. 59
4. La tentative de suicide. 71
5. Le passager du « Corsaire-Satan ». 81
6. La Révolution de 1848. 93

III. - Famille, Amours et Cafés. 109

1. La famille. 111
2. Les femmes. 125
3. Chez quelques amis. 145
4. Cafés et autres lieux. 163

IV. - La Maturité et la Mort. 179

1. Candidature à l'Académie. 181
2. Baudelaire chef d'école. 193
3. En Belgique. 207
4. La maladie et la mort. 221

V. - La Légende. 237

1. Le goût de l'artificiel. 239
2. Le désir d'étonner. 245
3. Mystifications et contre-mystifications. 253
4. Vampirisme et Satanisme. 267
5. Baudelaire-charogne. 275
6. La cruauté envers les animaux. 281
7. Protestations. 297
8. L'orchestration de la légende. 305

Note sur « les Nuits de M. Baudelaire ». 329

Index 331

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE ROUENNAISE
(SEINE - MARITIME)
LE 30 AVRIL 1957

Dépôt légal - 2e trimestre 1957
Mise en vente : Mai 1957
C.N.E. - Section Commerce et Industrie [illegible] [illegible]
Numéro d'impression : [illegible]

### NICOLAS CHAMFORT

| | |
|---|---|
| MAXIMES ET ANECDOTES. Introduction et notes par Jean Mistler | 360 fr. |

### CHODERLOS DE LACLOS

| | |
|---|---|
| LES LIAISONS DANGEREUSES. Etablissement du texte, introduction et notes par Jean Mistler | 980 fr. |

### COMTE DE GOBINEAU

| | |
|---|---|
| LA RENAISSANCE. Etablissement du texte, introduction et notes par Jean Mistler | 420 fr. |
| LES PLEIADES. Etablissement du texte, introduction et notes par Jean Mistler | 420 fr. |
| SOUVENIRS DE VOYAGE | 300 fr. |

### STENDHAL

| | |
|---|---|
| LUCIEN LEUWEN. Etablissement du texte, introduction et notes par Henri Martineau | 540 fr. |
| LE ROSE ET LE VERT, suivi de Mina de Vanghel. | 360 fr. |

◆

### MARQUIS DE CUSTINE

| | |
|---|---|
| SOUVENIRS ET PORTRAITS. Textes choisis et présentés par Pierre de Lacretelle | 720 fr. |

### G. SAND - A. DE MUSSET

| | |
|---|---|
| CORRESPONDANCE. Journal intime de George SAND (1834). Texte établi et annoté par Louis Evrard | 960 fr. |

### JOSEPH DE MAISTRE

| | |
|---|---|
| Textes choisis et présentés par E.-M. Cioran | 890 fr. |

◆

### G.-JEAN AUBRY

| | |
|---|---|
| VALERY LARBAUD. Sa vie et son œuvre (I) | 540 fr. |

ÉDITIONS DU ROCHER
DIFFUSION ALBIN MICHEL

*Printed in France*

890 Fr. + T. L.